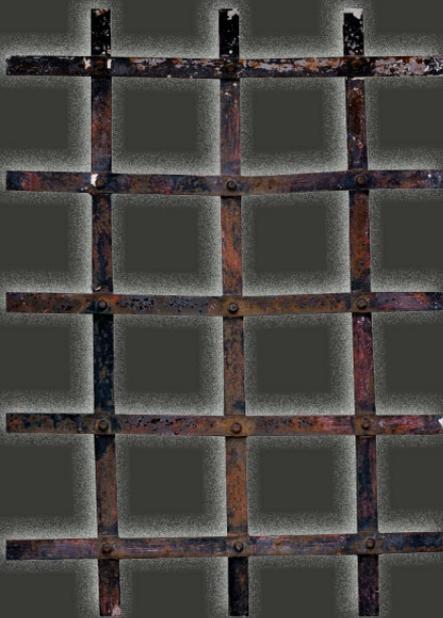


Moi, Sam
Elle, Janis

Jean Boisjoli

Indociles



ROMAN

MOI, SAM
ELLE, JANIS

DU MÊME AUTEUR

ROMAN

La mesure du temps
Sudbury, Prise de Parole, 2016.
Prix Trillium 2017.

POÉSIE

Carnet de routes ourdies
Ottawa, Vermillon, 2006.

Deça, delà, pareil...
Ottawa, Vermillon, 2003.

Saisons d'esseulements
Ottawa, Vermillon, 2001.

Jean Boisjoli
Moi, Sam
Elle, Janis

ROMAN

Indociles

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre: *Moi, Sam, elle, Janis* / Jean Boisjoli.

Noms : Boisjoli, Jean, auteur.

Collections : Indociles.

Description : Mention de collection: Indociles

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20190135867 |

Canadiana (livre numérique) 20190135921 |

ISBN 9782895977124 (couverture souple) |

ISBN 9782895977353 (PDF) | ISBN 9782895977360 (EPUB)

Classification: LCC PS8553.O46653 M65 2019 | CDD C843/6—dc23

Les Éditions David

335-B, rue Cumberland, Ottawa (Ontario) K1N 7J3

Téléphone : 613-695-3339 | Télécopieur : 613-695-3334

info@editionsdavid.com | www.editionsdavid.com

Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

Dépôt légal (Québec et Ottawa), 3^e trimestre 2019

Nous remercions le Gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts de l'Ontario et la Ville d'Ottawa pour leur appui à nos activités d'édition.

Canada



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario

Ottawa

*Pour
Renaude, Camille et Annabelle
grâce à qui il est
possible d'envisager
un monde plus serein.*

*Mais tu comprends, quand on a commencé
à se faire du mal, un jour ou l'autre on va
jusqu'au bout du mal qu'on peut se faire.
C'est inévitable, ça arrive, c'est arrivé,
c'est atroce puis c'est fini.*

ANNE HÉBERT
Les chambres de bois

Prologue

J'ai fermé la porte en m'assurant de poser l'écrêteau : NE PAS DÉRANGER. Je me suis versé un premier café du matin. Assis à la fenêtre de mon bureau, je tapote des doigts un dossier tout en observant les longues lames rouges qui strient la surface du canal Rideau. Les oiseaux de nuit se sont tus ; ceux du jour sommeillent encore. Je suis entré tôt et me suis installé dans mon bureau tout en haut de l'hôpital. La nuit vacille. Ottawa peine à s'éveiller. Le soleil va à nouveau disparaître lorsque j'aurai fini d'analyser ce dossier.

Je me nomme Jean-Paul Leduc. Je suis psychiatre. D'habitude, mes patients m'appellent « Docteur », mais pour l'un d'eux, je suis tout simplement « Doc ». Sam est un jeune homme que j'ai récemment rencontré après que le tribunal l'eut envoyé subir une évaluation. C'est son dossier que je vais analyser aujourd'hui. Je dois évaluer si, au moment du meurtre de Karl, Sam était atteint de troubles mentaux et si, en conséquence, il était en mesure de juger de la nature ou de la qualité de l'acte qu'il a commis ou de savoir si cet acte était mauvais. Ce

sont là les termes techniques prévus au Code criminel. Cette grille d'analyse servira à déterminer si Sam ne peut être tenu criminellement responsable parce qu'il était atteint de troubles mentaux au sens de la loi lors du meurtre de Karl. Je n'ai que quelques jours pour remettre mon rapport. Ensuite, je devrai témoigner en cour.

Les rayons du soleil prennent de l'ampleur. Quelques coups de klaxon percent le silence de l'aube. Il y a des histoires qui semblent appelées à finir en tragédie. Celle-ci a commencé par la découverte d'un cadavre, puis d'un deuxième et d'un troisième. Une, deux, trois morts suspectes. C'est du moins ce qui est noté au dossier qu'on m'a transmis. Lors de nos rencontres, Sam m'a révélé des parcelles de son histoire, souvent au compte-gouttes.

Il est donc question de Sam, mais aussi de ceux qui ont marqué sa vie, dont ses parents, mais surtout de Janis, une jeune femme qui a grandi dans un endroit bien étrange de la forêt du Manitoba. Leurs vies sont inextricablement liées. Sam et Janis ont connu à Ottawa une relation toxique. L'un et l'autre avaient été profondément marqués par les blessures d'une enfance douloureuse. La relation de Sam avec Janis est la cristallisation de toutes les relations significatives que Sam a connues depuis son enfance. Selon mon expérience professionnelle, leur histoire est le triste reflet d'une génération perdue, qui se sent larguée par une société à la dérive. Des écorchés de la vie, j'en vois de plus en

plus souvent dans ma pratique. Ils sont de plus en plus jeunes.

Ces paroles d'Albert Camus me viennent à l'esprit alors que j'ouvre le dossier de Sam : « Un homme est plus un homme par les choses qu'il tait que par ce qu'il dit. » Ailleurs, Camus enseignait que « la première démarche de l'esprit est de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux ». C'est justement ce à quoi je vais m'appliquer au cours des prochaines heures. Je vais tenter de démêler les fils tordus de cette histoire tragique et m'assurer de bien soupeser tous les éléments. La vie de Sam dépend de la justesse de mon expertise.

Je commence à lire les notes que j'ai retranscrites à partir de mes entretiens avec Sam. Je le revois assis devant moi, tour à tour frondeur, renfrogné et résigné. Rétif et pugnace aussi, parfois du même souffle. J'ai dû lui parler avec doigté, ne pas trop intervenir pour l'amener à révéler ses sentiments les plus intimes. Dans la rédaction de mon rapport, je devrai faire preuve d'extrême rigueur, car je sens que je me suis reconnu dans ce jeune homme, poqué par la vie depuis sa plus tendre enfance.

1

— Écoute, Doc, j'ai pas l'impression que ce que je vais te dire va changer grand-chose. Tu sais, c'est comme on dit, les carottes sont cuites. Je suis fait à l'os, complètement.

— Tu y vas un peu trop vite, n'est-ce pas ? Alors, si nous commençons par le début ?

— Pourquoi ? Les médias ont joué l'affaire en boucle. Ils aiment ça, les histoires sordides, le *gory* et tout. Ensuite, ils vont vite passer à autre chose. Je suis pas tellement important à leurs yeux. Juste un fait divers avant le prochain reportage.

— Essaie, un peu, juste un petit peu, pour voir. Après tout, je suis là pour t'écouter. Tu as toute mon attention.

— C'est quoi ton problème ? Ça t'excite de me faire revivre *Night of the Living Dead* ? C'est ça, hein ?

— Vas-y doucement, Sam. Je vais t'accompagner.

— OK, mais comprends bien, il y a pas de façon douce pour décrire un carnage. Je me rappelle tous les détails. Ils sont là, chacun gravé dans la prunelle de mes yeux. Tous les détails que le vieux a décrits à la télévision. Je peux te répéter tout ce qu'il a dit,

mot à mot, comme si c'était mes propres paroles, comme si c'est moi qui avais été là. Ça m'a tellement marqué que des fois j'ai l'impression que j'y étais.

— Ferme les yeux, si tu préfères.

— OK. Mais laisse-moi rassembler mes idées.

— Prends ton temps.

— Ça va aller. Je suis sorti de ma zone d'ombre quand j'ai aperçu le vieil homme avec son chien à la télévision. Le vieux était appuyé sur sa canne en tremblant. J'ai commencé à écouter ce qu'il disait. C'est là que j'ai compris que tout avait basculé pour moi. C'est aussi à ce moment que j'ai plongé pour toujours dans la noirceur la plus profonde.

Ça faisait une semaine que je vivais en légume chez Stéphanie et Karl. Je passais mes journées à surfer sur Internet dans la salle familiale.

— Stéphanie et Karl ?

— Oui, oui, ceux qui m'ont reçu comme famille d'accueil. Ils ont fait des pieds et des mains pour m'adopter, mais c'est pas évident quand un des parents biologiques est peut-être encore en vie. Ça devrait être dans le dossier. Tu l'as pas lu, ou quoi ? Regarde, mon père s'appelait Same. Ma mère, elle, c'était Nancy. Eux autres, c'est toute une histoire. Ma mère, je l'aimais en maudit, même si je l'ai pas assez connue. Mais des fois, je la vois comme j'aurais voulu qu'elle soit, un genre de femme idéale, la mère parfaite, du moins comme je m'imaginai ce que ça pouvait être une vraie mère. J'essaie encore de voir à quoi elle ressemblerait aujourd'hui. Je me retourne dans la rue pour la saluer, pour lui crier «maman» ou «Nancy», mais je me retiens parce

que c'est jamais ma mère, c'est un hologramme d'elle qui me regarde. Mais ça me dit quand même que je vais la revoir un jour. C'est un pressentiment qui me quitte jamais.

— Sam, tu idéalisais ta mère ?

— Ça ressemble pas mal à ça. L'image que je me faisais d'une mère sans défauts. En tout cas, les autres autour de moi, c'étaient des vrais de vrais personnages de drame. Souvent bozos, pas mal *losers*, surtout pas faciles à vivre. Une succession de crises, comme des couches de chiure. Je t'en passe un papier !

— Donc, tu naviguais sur Internet.

— C'est en plein ça. Je jouais surtout à des jeux de rôle. Mon préféré, c'était « Le Procès », d'après le roman de Kafka. Lugubre en maudit et pas mal hallucinant comme jeu. C'était le reflet de mon *mood*. J'étais pogné à cent pour cent dans la peau de mon rôle, Joseph K, le personnage du roman. Je me sentais comme lui, un gars sans nom de famille, juste une initiale.

Je me rasais pas, je me lavais pas. Je mangeais presque pas. J'étais effoiché sur le divan en cuir blanc. J'étais perdu dans mes pensées. Je pensais à tout et à rien, surtout à rien de précis. C'était juste du flou. Je voulais l'oublier, mais j'arrêtais pas de m'inquiéter pour elle.

— Elle ? Tu veux parler de ta mère ?

— Non ! Attends un peu, ça va venir.

La télévision était allumée à ma gauche, mais j'étais tellement concentré sur Internet que j'entendais presque rien, je percevais seulement du bruit

blanc, un genre de flou sonore fatigant. Les images défilaient à la télé sans que je les voie vraiment. Les paroles me coulaient d'une oreille à l'autre, puis revenaient sur un bungee. Tout à coup, sans avertissement ni raison particulière, un vieux monsieur était planté le long d'une petite route de campagne. Il était devant le ruban jaune d'un périmètre de sécurité. Des curieux s'étiraient le cou pour voir ce que les policiers faisaient. J'ai aperçu des hommes et des femmes habillés en salopettes blanches sortir du bois avec une civière recouverte d'un sac noir, tu sais, un *body bag* comme dans les films de guerre. Ils ont glissé la civière dans une ambulance ou un corbillard, c'est pas vraiment important ce que c'était, non ? Pour une raison ou une autre, ces images ont capté mon attention. Appelle ça l'intuition, la prémonition, comme tu voudras. C'est toi l'expert de ce qui passe dans le cerveau. *Right ?* C'est là que, tout à coup, je suis sorti de ma torpeur. Je savais que c'était important, même si des images comme ça, on en voit des dizaines par semaine à la télévision, sur Internet, dans les journaux. L'annonceur a dit en *voice over* que c'était le septième meurtre dans la région de la capitale depuis le début de l'année. Il a ajouté qu'on était même pas arrivés au milieu de 2018. Sa voix laissait entendre que ces histoires, c'était rendu que ça faisait partie de la routine. Je me suis avancé sur un coussin par terre devant la télé. Le vieux monsieur parlait à trois ou quatre journalistes. Un journaliste de la télé brandissait un micro. Il fixait le monsieur droit dans les yeux et hochait la tête de façon mécanique.

Le vieux parlait lentement, de voix lasse, pendant que son golden retriever le regardait de façon intense, pour l'inciter à continuer. Une surimpression est apparue au bas de l'écran : *Marc Brixton, témoin du crime*. Il était habillé comme Karl, avec un veston safari beige et un chapeau Tilley à bord large. Il portait des jeans, mais tu voyais tout de suite que ça venait pas de chez Walmart.

— Tu as mentionné Karl...

— Oui, oui, le même. Le gars de ma famille d'accueil.

— D'accord, Sam, tu pourras y revenir.

— J'ai ajusté mes lunettes. Je me suis mis à caresser le manche de mon couteau. C'était un long couteau, mince et tranchant comme une lame de rasoir. Brixton avait l'air d'un gars qui est calme d'habitude, mais là il était nerveux. Il a expliqué qu'il faisait sa promenade habituelle du matin le long du chemin du lac Meech. Il s'est arrêté pour contempler les reflets du soleil levant sur le lac. Comme chaque matin, depuis la mort de sa femme. Son chien en profitait pour aller de l'autre côté du chemin. Brixton, c'était un monsieur distingué, la grande classe. Il a pas dit « pisser » ou « chier » comme on dit d'où je viens, même pas « faire ses besoins ». Il a précisé, presque du bout des lèvres, « aller au petit coin ». J'imagine que ça faisait plus élégant, si jamais ses voisins le voyaient aux nouvelles.

Brixton a dit aux journalistes que son chien s'appelait Easy. Easy, c'était un chien qui dérangeait pas mais, ce matin-là, il s'est mis à aboyer de plus

en plus fort. Brixton s'est retourné en s'appuyant sur sa canne. Easy avançait le cou en pointant du museau vers un petit sentier de l'autre côté du chemin. Brixton savait que son chien interromprait sa méditation matinale seulement si un événement important, tu sais quelque chose de vraiment tragique, arrivait.

Le vieil homme a lentement suivi son chien en posant les pieds avec précaution parce que le sol était couvert de feuilles, de mousse et de branches à moitié pourries. Brixton a ensuite gravi le sentier rocailleux dans la forêt. Il s'est arrêté à quelques occasions le long de la piste escarpée pour reprendre son souffle. Arrivé à une clairière, le vieux était pas mal à bout de souffle. Il a dû s'agripper à la branche d'un arbre pour s'empêcher de tomber. Il a essuyé son front humide avec un mouchoir de poche. Easy s'est mis à japper avec insistance derrière un tas de branches, de l'autre côté de la clairière. Brixton s'est traîné jusqu'à son chien.

Attends, Doc, faut que je m'arrête un peu. Ça brasse trop en dedans. Tout ça, ça remonte à la surface.

— Ça avance bien, Sam. Rien ne presse. Prends une grande respiration.

— OK, je peux y aller. Je revois tout ça défiler devant mes yeux à mesure que je parle. J'entends même la voix du vieux monsieur, une voix traînante et aride, pour contrôler ses émotions. Il avait l'air d'un sous-ministre, en tout cas un gars qui pèse chaque mot pour pas oublier de détails avant

de faire un rapport concis, *right to the point*, avec pas trop de *bullshit*.

Brixton regardait au-dessus de la tête des journalistes. Il a lâché : *Oh my dear Lord!* Son corps tout entier a vacillé. Il s'est appuyé à deux mains moites sur sa canne pour pas tomber. En apercevant la masse étendue devant lui, Brixton a pas pu s'empêcher de vomir. Il a dit que des images d'une violence inouïe se succédaient à un rythme effréné dans sa tête. C'est ça les mots exacts qu'il a utilisés, « une violence inouïe », « un rythme effréné ». Ces mots sont restés collés dans ma tête. Son regard suspendu dans le vide me hante encore. Brixton a arrêté de regarder les journalistes. Il s'est tourné vers le lac Meech. Ses yeux étaient figés sur un point au bout du lac, tu sais, comme un navigateur qui cherche l'endroit où jeter l'ancre. Sa voix était froide et distante. On voyait tout de suite que c'était un gars avec un gros cerveau plein de matière grise, du genre analyste et cartésien. Il a méthodiquement commencé à faire une énumération sur ses doigts pour s'assurer de rien oublier : un lit de fougères ; une femme étendue sur le côté ; les cheveux blonds foncés en broussaille ; les vêtements déchirés, arrachés ; le corps lacéré ; la marre de sang tout autour ; la bouteille de whisky vide sur le sol devant les genoux de la femme et le goulot de la bouteille maculé de sang.

Brixton a regardé la caméra. Il a craqué. Il est devenu émotif. Il avait les yeux brumeux. Il a murmuré d'une voix à peine perceptible : « Aucun animal, même le plus sauvage, ne serait capable

d'un tel acte de barbarie. » Le vieil homme s'est frotté le thorax. D'une main tremblante, il a sorti un flacon rouge de nitroglycérine de la poche de sa veste. Il a fermé les yeux pour vaporiser le médicament sur sa langue. Après un moment, le gars de la télévision a glissé : « M. Brixton, est-ce qu'il y a autre chose ? » Les lèvres de Brixton arrêtaient pas de vibrer, comme les ailes d'un colibri. Les épaules du vieux étaient secouées. Il pleurait. Il regardait son chien, dans l'espoir de trouver du réconfort. Ses yeux étaient vitreux quand il a regardé la caméra. C'était comme si Brixton me parlait, rien qu'à moi. Il a croisé les doigts sur son ventre, comme s'il priait : « La femme était... enceinte, *good bloody Lord!* » Le vieux s'est étouffé dans ses larmes en disant ça. Il s'est éloigné des journalistes en levant une main tremblante : « Je vous en prie, veuillez respecter ces tristes événements. »

— Prends un moment, Sam. Ce que tu dis là est important.

— Là, tout de suite, j'ai compris que c'était elle.

— Elle ?

— Laisse-moi finir, si tu veux vraiment me comprendre ! La fille, c'était Janis. Je l'avais désertée. Je l'ai poussée à sa mort. Un supplice. Ça fait que là, j'ai crié de toutes mes forces. J'ai serré mon couteau très fort et j'ai commencé à me tailler le poignet. Tu vois, là, sous mon pansement. À la même place. Par-dessus la première cicatrice. Mes cicatrices, c'est mes lignes de vie sur mon poignet. Regarde.

— Ce n'est pas nécessaire, j'ai vu les photos au dossier.

— Ouais ben, moi, Sam, je te dis ceci. Un gars courageux se serait fait harakiri, en plein ventre, les yeux fermés, sans faire de bruit, genre *full zen*, avec une bâche par terre pour pas tout salir. En tout cas, je pleurais ma rage de plus en plus fort, de façon de moins en moins cohérente. Moi, tout ce que je voulais, c'était faire pisser mon sang. Payer pour ma lâcheté. Mais là, la Stéphanie est descendue au sous-sol avec les quatre fers en l'air. Une vraie maudite folle. Elle m'a traité de fainéant, pas de *loser*, parce qu'on dit pas ça dans son milieu bourgeois de la Côte-de-Sable. Elle a lancé en parlant plus fort : « Je te l'avais dit, Karl, de ne pas lui acheter un ordi ! Je savais que ça finirait en drame ! Je t'avais prévenu que Sam est trop fragile psychologiquement, qu'il n'a pas la maturité émotionnelle pour résister aux tentations d'Internet ! Tu ne vois donc pas que Sam vit dans un monde à part ? Qu'il n'y a pas moyen de le rejoindre ? Parfois, Sam ne semble pas comprendre les conséquences de ce qu'il fait ! » Doc, pour le contexte, il faut que tu saches que Stéphanie cherchait toujours des poux dans la tête des chauves. Elle terminait toutes ses phrases avec au moins un point d'exclamation. Comme dans : « Venez, la table est mise !!! »

Regarde, je te laisse deviner le reste. Moi, je lui en voulais de me parler comme ça, à ce moment-là quand je venais de vivre ce drame, mais je lui en voulais surtout de m'avoir empêché d'en finir avec ma vie de chien.

Au début, elle était seulement énervée mais, quand elle a vu le sang sur mon poignet et partout autour, Stéphanie est devenue cent pour cent hyper hystérique. Elle a hurlé des conneries comme : « Le jeune va mourir ! » Son regard est resté collé sur un coussin imbibé de sang. Son coussin préféré. Le souvenir d'un congrès à Beijing. « Il va mourir ici, en plus ! Ici, chez nous ! » Elle est devenue agitée. Sa main a accroché une lampe en céramique. La lampe s'est écrasée par terre dans un vacarme. Stéphanie tremblait en pleurant. C'est là que j'ai entendu des pas lourds dans l'escalier. Mon père s'est planté les pieds sur la dernière marche.

— Pardon, Sam, tu parles bien de Karl ?

— Non, pas Karl, mon père !

— Mais...

— Je sais qu'ils prétendent que c'est Karl qui a dévalé les marches, mais moi, j'étais là. C'est mon histoire. C'était mon père. Il était là, avec sa carabine.

— Sam, lorsque tu dis « ils », de qui parles-tu, au juste ?

— T'as pas l'air de comprendre. C'est pourtant simple. « Ils », c'est les autres. Juste les autres.

— Pourrais-tu être plus précis ?

— Bien, regarde autour de toi. Le monde. Stéphanie. Les flics. Toi. Mais moi, je sais ce que j'ai vu avec mes propres yeux.

— D'accord, si nous revenions où nous avons laissé tout à l'heure.

— Alors voilà, Stéphanie s'est écroulée sur le canapé, le regard ahuri. Karl m'a lancé des bêtises.

C'était dans ses habitudes. Ensuite, il a levé son *gun* pour me menacer. Il voulait me tirer dessus. Il a crié : « Mon fusil est chargé. Cette fois-ci, je vais pas te manquer. »

— Karl était armé ?

— Le couteau était dans ma main.

— Tiens bon, Sam.

— Le reste, je m'en rappelle plus. Je suis peut-être tombé sur lui, ou lui sur moi. *Who knows? Who cares?* J'ai peut-être *flippé*. Je me suis peut-être défendu. Je le sais tout simplement pas ! Je me rappelle plus ce qui s'est passé. *Sweet fuck all!* Tout ce que je sais, c'est que je le sais pas. Sauf que la moquette beige était couverte de taches de Rorschach rouges.

— Pourrais-tu me décrire ton état d'esprit, à ce moment-là, lors de ces événements tragiques ?

— Regarde, Doc, je peux pas me rappeler comment je me sentais quand je savais même pas ce qui se passait autour de moi. J'étais là, mais en même temps j'étais pas là.

Mais tu sais quoi ? Dans mes rêves, je vois encore des traces de mon sang mêlées au sang de mon père sur les marches, sur les murs, sur les planchers. C'est pire que tout ce que Stephen King pourrait imaginer. Tu devrais écrire ça dans ton rapport, pour mes cauchemars, mon insomnie, mes pertes de conscience. Des fois, j'ai plus aucune idée de ce qui se passe autour de moi. Même là, en ce moment devant toi, pendant que je te parle.

— Ensuite, que s'est-il passé ?

— Bon après, j'étais assis contre un arbre dans le parc Strathcona, en face de la maison. Je regardais couler l'eau de la rivière Rideau. Je serrais le chandail en cachemire de Stéphanie autour de mon poignet pour faire un garrot. J'étais *groggy*, pas loin de m'évanouir. Le gilet ruisselait de sang. Tout à coup, je me suis retrouvé dans « Call of Duty ». La police est arrivée. Un vrai troupeau armé jusqu'aux dents m'a encerclé. C'était comme s'ils *bustaient* le bunker des Hells plein de fentanyl. Ma transpiration formait un voile de buée sur mes yeux. Je voyais une meute de chiens sauvages courir dans toutes les directions dans la neige en Sibérie. J'étais un automate quand j'ai mollement tendu les mains devant moi comme dans les films. Il y en a un qui m'a passé les menottes ou des *tie-wraps*, j'ai pas remarqué ce que c'était. Les autres me visaient avec leurs *guns*. Quand j'ai montré ma blessure au poignet, ils ont quand même serré plus fort, comme si je méritais d'être puni avant d'être jugé. J'ai même pas grimacé, pas parce que j'étais brave, mais parce que j'étais déjà dans un autre monde.

— Aurais-tu autre chose à me dire, ce matin ?

— Ce que j'ai à dire, c'est que je sais pas pourquoi j'te parle. J'ai déjà tout raconté ça à la police. *Check* le dossier.

— Sam, nous avons fait beaucoup de progrès aujourd'hui. Tout à l'heure, on va essayer de voir ce qui t'a poussé à faire ce que tu as fait. Les causes profondes et leurs conséquences. D'accord ?

— Je sais pas. On dirait bien que j'ai tué Karl ou mon père, je le sais même plus, je l'ai jamais su.

En tout cas, ils disent que c'est Karl. Ils ont peut-être raison. Penses-y, juste avec la liste des chefs d'accusation, on pourrait écrire une couple de romans de Margaret Atwood. Aussi bien que je plaide coupable. Qu'on en finisse une fois pour toutes. Pourquoi continuer ? Je serais sans doute mieux d'aller écouler mes jours tout seul sur une île perdue, très loin, comme en Antarctique.

2

— C'est presque rassurant ici. Les longs couloirs immaculés. Les sarraus blancs. Mon père aurait aimé ça. Même si chez nous la saleté s'empilait partout.

— Tu sais où on est ?

— Écoute, là, je suis pas complètement débile, quand même ! En tout cas, pas plus que tous ces fous autour de moi !

— Je n'ai rien insinué, Sam.

— Je suis enfermé dans un gros édifice, le genre de place d'où on sait jamais si on va sortir.

— Mais encore.

— Faut que je t'explique ? OK. Écoute bien avec tes deux oreilles. T'as déjà vu ça, la Loubianka, tu sais l'ancien quartier général du KGB à Moscou ? Tu peux googler, c'est la même chose que l'Hôpital Royal d'Ottawa. C'est là que je suis, sur la rue Carling. Satisfait, là ?

— Tu sais ce que tu fais ici ?

— Je sais surtout ce que je fais pas. Tu savais ça qu'ils me donnent même pas accès à Internet ? Pas une maudite minute avec mes jeux et mes person-

nages ni rien. Comprends-tu l'impact que ça peut avoir sur mon état émotif, comme ils disent ?

— D'accord, Sam. Je vais garder ça à l'esprit, mais sais-tu pourquoi on t'a demandé de me rencontrer ?

— Regarde, j'ai comme suivi mon propre procès. Mon avocate a soulevé une défense d'aliénation mentale, ça fait que la juge a ordonné que tu m'analyses pour voir si je savais ce que je faisais. Genre, si j'étais psychotique ou quelque chose comme ça lors de l'acte qu'on me reproche. Bien dit, hein, pour un gars qui a pas fait son cours de droit !

— Et moi, dans tout ça ?

— Toi, tu commences à me tomber sur les nerfs, et pas juste à peu près, avec tes questions niaiseuses.

— Allons, Sam, un petit effort.

— Toi, t'es le psychologue.

— Le psychiatre.

— Désolé, je voulais pas t'offenser. Donc, le psychiatre. T'es payé pour m'analyser, fouiller dans ma tête, gratter les plaies de mon passé. Et puis moi, je suis ton cobaye qui va te permettre de faire une belle petite analyse de cas pour le prochain congrès de l'American Psychiatric Association.

— Pas tout à fait, mais passons. Alors, Sam, commençons. Tu nous as parlé de ce qui est arrivé le jour de l'incident...

— Tu veux dire le jour où j'ai perdu les pédales ?

— Ça reste à voir. Maintenant, si nous nous tournions vers ton passé. Prends ton temps, on n'est pas pressés.

— Faut que tu comprennes que ma Janis se confiait à moi.

— Janis ?

— Oui, mon amoureuse. En tout cas, c'est comme ça que je la voyais. Au début, Janis était farouche, mais j'ai réussi à l'amadouer. Elle s'est mise à me parler beaucoup plus après que je l'ai apprivoisée, mais avant que ça se mette à détraquer dans notre vie. Janis me parlait surtout dans le lit, après avoir fait l'amour. Elle collait sa tête dans mon épaule et se mettait à me raconter son histoire. Moi, j'étais une vraie éponge. Je buvais ses paroles. J'absorbais tout ce qu'elle disait, pour une fois dans ma vie que quelqu'un me faisait confiance.

— Sam, tu as toute mon attention.

— Bon, en gros, c'est l'histoire d'un gars et d'une fille. Le gars, c'est moi, Sam ; la fille, c'est Janis. Moi, je viens d'Ottawa, plus précisément de Vanier. Janis, elle était d'un coin perdu quelque part dans le nord du Manitoba.

Pour tout te dire, Doc, son village existe pas, du moins à peu près pas officiellement. Il est caché au nord du lac Winnipeg, passé Norway House, pas aussi loin que Churchill, mais quand même plus loin que Wabowden et Pikwitonel. Je sais que ces noms-là, ça te dit rien, même si tu regardes sur Google Earth, mais c'est pour te donner une petite idée. Là-bas, les nouvelles du monde extérieur sont alimentées par les tortues, genre elles viennent pas vite vite. Moi non plus, je comprenais rien, au début, quand Janis m'en parlait, mais je laissais son histoire m'envahir, tu sais, comme s'infiltrer peu à

peu dans mes *guts*. Tu devrais essayer de faire ça avec moi au lieu de toujours prendre des notes.

Quand je dis que le village existe pas, c'est une façon de parler. C'est surtout que pas mal tout le reste du pays veut oublier son existence. Il y a du monde, pas des tonnes, mais quand même une couple de centaines de personnes. C'est ce que Janis m'a dit. Le gouvernement offre un peu de services, rien de bien extravagant, genre juste en bas du strict minimum. Ça fait surtout l'affaire de tout le monde qu'on tienne ça mort, et, quand on en parle, on les décrit comme une bande d'excentriques, des *weirdos* qui sont responsables de leur propre malheur. À la télévision, un avocat du gouvernement a pris une voix grave pour dire « nul ne peut invoquer sa propre turpitude ». Il avait l'air de savoir de quoi il parlait. Il était surtout satisfait d'avoir dit ça en latin, en anglais et en français, tu sais, comme un gars qui se cite lui-même pour montrer qu'il a raison. Ça sonnait bien et l'intervieweur de Radio-Canada a souri en connaissance de cause. C'est partout pareil, on ferme les yeux pour ignorer ceux qui dérangent notre façon de voir la vie. Le gouvernement veut surtout pas se faire rappeler qu'il y en a qui mangent de la misère dans le pays... Oups, j'allais dire « qui mangent de la criss de merde ». Ça te dérange si je parle comme ça ?

— Sam, dis ce que tu ressens. Ne te retiens surtout pas.

— Alors bon, il faut dire que le village est un ramassis de monde de différentes origines. Des Polonais, des Français, des Autochtones, des Anglais,

des Allemands, des Mexicains, et d'autres encore que je peux même pas imaginer d'où ils viennent, probablement aussi des Russes passés par le détroit de Béring.

Si j'ai bien compris, dans les années 60-70, des hippies d'un peu partout ont convergé vers cette place. Ils voulaient se rapprocher de la nature. Donc, le nom de Gaïa s'imposait pour cet endroit. Mais fouille-moi si tu veux savoir pourquoi ils se sont retrouvés dans ce trou-là à se faire dévorer tout rond par les mouches noires la moitié de l'année et à se les geler pour l'autre moitié.

Dès le départ, on a décidé que tout le monde serait égal, pas de chef. Un genre de gestion partagée avec des décisions prises en collégialité, dopé, pas dopé. Tout ce beau monde devait se côtoyer dans un semblant de bonne entente, alors que, dans les faits, c'était une vraie tour de Babel, version *favela* couverte de glace et de crasse. La grosse maudite misère, rien de plus, rien de moins. Comme tu peux l'imaginer, Doc, ça a vite viré à la débandade. En écoutant Janis m'en parler, on aurait dit une bande de *hillbillies stone* qui ont perdu leur chemin dans la forêt au nord du Midwest de l'Amérique du Nord. C'était ça le seul objet de leur vantardise, d'être situés au centre géographique de tout un continent. Ils étaient au centre de leur petit monde et ils y seraient pour toujours. Ils le savaient et se consolait en disant que c'est pas tout le monde qui s'approprie sa propre destinée. Tu sais, la gang dans le film *Delivrance*, mais sans le banjo.

Toi, serais-tu volontaire, pour virer dans un bayou nordique avec des colons comme ça ?

— De ton côté, Sam, comment est-ce que c'était chez toi ?

— Je veux pas avoir l'air de me plaindre, mais pour faire court, mettons que, moi non plus, je suis pas né sous une bonne étoile. En fait, j'ai grandi dans deux quartiers, mais surtout dans deux familles tout à fait différentes. C'est comme si j'étais dans un parking avec des privilèges d'entrée et de sortie, *in and out*, pour passer de Vanier à la Côte-de-Sable et de retour de Vanier à la Côte-de-Sable, *back and forth*. J'imagine que ça a enrichi mon expérience de vie, mais je pense que ça m'a surtout mélangé d'avoir un pied de chaque côté de la rivière Rideau. J'ai eu beau essayer, l'adaptation était juste pas possible.

— Je comprends ton dilemme, Sam. Si on commençait par Vanier.

— Quoi, Vanier ? Pourquoi t'étires les A, comme dans Vaaaaanier. T'aimerais ça que je t'appelle «Doooooc»? Non ? Bon, c'est pareil ! Tu sais, c'est pas parce que tu débarques à Ottawa avec tes jeans griffés et ta veste supposément achetée à Paris que tu vas nous faire la morale. D'ailleurs, t'as l'air d'un gars de Saint-Henri déguisé en trou d'cul d'Outremont.

— En fait, c'est plutôt Saguenay.

— Calme-toi, t'es plus dans ton royaume.

— OK, ça va, Sam, je retire mes paroles.

— Rappelle-toi ça : le chemin de Montréal, c'est pas plus Vanier que Hochelaga-Maisonneuve, c'est

tout Montréal au complet. Puis, comprends une chose si tu veux vraiment savoir qui je suis. Vanier, c'est peut-être pas Rockliffe Park, mais j'y tiens en maudit. Vanier, c'est mon monde, mon univers. C'est ça qui me relie à la vie. Compris là ?

— D'accord, d'accord, je suis vraiment désolé. Mon ignorance.

— Ça va, on charrie tous les préjugés de nos origines, mais certains plus que d'autres.

— Je comprends. Maintenant, si on revenait à ton histoire ?

— Regarde, avec tout ce qui me pend au bout du nez, ça fait plus que me déstabiliser. Tu saisis un peu, au moins ?

— Prends ton temps, Sam. Tu voulais parler de ton enfance.

— Laisse-moi réfléchir. Ouais, le mieux, ce serait que je divise ça par tranches d'âge. Comme ça, tu vas peut-être comprendre comment j'ai retenti devant la juge.

3

— Je suis donc né dans le bout *hard rock* du chemin de Montréal. Je sais que c'est pas le Bronx, mais c'est quand même pas *Stairway to Heaven*. Si tu vois ce que je veux dire.

Si je recule en arrière de dix-huit, dix-neuf ans, j'ai quatre, cinq ans à cette époque-là.

Dans ma jeunesse, j'ai appris qu'il faut affronter les intempéries. «Fais comme le chêne, plie pas le dos devant le vent», que mon père me hurlait. Pour lui, plier comme le roseau, c'était un signe de faiblesse, une affaire de tapettes. Mais j'étais pas un *fighter*. J'ai essayé d'être *bully*, mais j'ai attrapé des maudites volées dans les cours d'école. C'était pas mon rôle d'être Georges Saint-Pierre. Dans le film *Slap Shot*, j'aurais fait le signe de *peace and love* plutôt qu'écraser mon bâton sur la tête d'un gars.

J'habitais avec mes parents dans un petit appartement au sous-sol d'une bâtisse délabrée. Les jeunes du quartier disaient que ça avait déjà été un bordel et, avant ça, autre chose d'illégal. Ils donnaient pas de détails, mais j'avais un profond *feeling* que ce qu'ils disaient, c'était plus que la vérité, parce

que mon passé et mon présent, c'était du pareil au même. Mon avenir ? J'y pensais même pas. Tu peux pas prévoir le futur quand t'as même pas de présent et que tu veux oublier ton passé.

Les portes des chambres à coucher étaient toutes fermées. On entrait pas sans s'annoncer dans la chambre du père. On cognait pas à sa porte, on faisait juste effleurer le *plywood* avec le bout des doigts, pour pas s'attirer les foudres du ciel. On attendait ensuite la permission, lancée sur le ton d'un sergent-major. Mon père tolérait pas les intrus. Il tenait à sa vie privée plus qu'à son fils unique. Parfois, il entrebâillait la porte de son château pour rugir des commandes comme un fauve : « Viens icitte, câlisse ! » C'est en me criant après que mon père allait faire un homme de moi.

Dès mon plus bas âge, j'ai vite compris que la chambre de mon père était un lieu sacré. Des fois, je collais mon oreille à la porte pour écouter. J'entendais des murmures, des prières, des incantations. J'entendais surtout le *pschitt* des bouteilles de bière que mon père ouvrait. Je peux te dire que *pschitt*, ça revenait souvent. Aussi souvent que les claques que mon père me donnait sur la nuque. *Pschitt*, c'est un bruit qui est resté avec moi, qui cogne encore contre les parois de mon cerveau.

Mon père aimait sa bière tiède. Il me lançait : « Emporte-moi une tablette ! » Une fois, j'ai voulu lui faire plaisir en laissant sa bière refroidir au frigo. Ça l'a juste mis en tabarnak contre moi. C'est ça qu'il m'a dit : « Mon p'tit crisse de tabarnak ». Mon père aimait la bière américaine, la Coors ou la Bud,

jamais rien d'autre. Ça lui rappelait ses heures de gloire aux États-Unis, dans une autre vie que je pouvais pas imaginer. Tu sais, Doc, quand tu bois tout seul, tu parles tout seul, et mon père était pas mal tout le temps gazé, ça fait qu'il s'en placotait un coup. Il discutait avec lui-même, il s'argumentait, il se répondait, il s'envoyait promener en criant : « Va chier ! » Ensuite, il se répondait la même chose. Mon père croyait pas à la religion : « Oublie ça, Dieu et tout ça. Y'a rien à boire au ciel et en enfer. »

Un jour, ma mère lui a dit d'arrêter de boire comme un trou. Mon père a répondu : « Lâche-moi, tu sais que j'ai toujours été un bon vivant. J'ai pas atteint mon bas-fond. » Ma mère a secoué la tête : « Moi, ça fait longtemps que je vois le fond de la bouteille t'écraser. »

La chambre de mon père était un château fort médiéval, comme ceux que j'avais découverts dans les livres à l'école. Je savais qu'un fossé rempli d'eau avait été creusé. J'osais pas m'aventurer de l'autre côté de la porte, parce que j'avais peur de me faire tailler en pièces par les crocodiles que mon père allait lancer à mes trousses.

Tous les lundis, mercredis et vendredis, mon père faisait la ronde de l'appartement. Il allumait les lumières au lever du soleil et les fermaient le soir, à la brunante. Ma mère attendait qu'il soit retourné dans sa chambre pour faire le contraire. C'était leur rituel depuis toujours. Leurs mouvements étaient réglés comme des danseurs de ballet. D'ailleurs, je m'assois dans un coin sombre pour les regarder

faire. Ils entraient et ils sortaient comme les figurines dans une horloge suisse.

Est-ce que je t'ai dit que le prénom de mon père était Same ? Pas Samé, comme en espagnol, mais Same, comme en anglais. Non, j'ai pas encore raconté ça ? On va y arriver tout à l'heure. Où il l'a pêché, ce nom-là, c'est pas mal intéressant et surtout bizarre. Tu perds rien pour attendre.

— Sam, tu devais trouver le temps long dans cet appartement, non ?

— C'est vrai que, quand j'étais trop jeune pour aller à l'école, je voulais savoir ce qui se passait ailleurs. Un jour, j'ai voulu découvrir d'où venaient les rayons de soleil qui arrivaient à pénétrer dans notre petit logement du sous-sol. Je me suis hissé sur une vieille chaise chancelante devant la fenêtre du salon. Debout sur les orteils, j'essayais de voir à l'extérieur de l'appartement. J'ai voulu ouvrir la fenêtre pour chasser les odeurs de poussière et de renfermé. Je me suis étiré le cou pour voir entre les taches de saleté. Je grimaçais de frustration. Je me suis allongé le corps pour me rapprocher de la fenêtre. J'ai tenté d'essuyer le carreau avec la manche de mon chandail, mais j'étais bien trop petit pour arriver à la fenêtre. La chaise était vieille et ses pattes étaient pas au niveau. Elle a basculé d'un côté, puis de l'autre. J'ai perdu pied. Je me suis agrippé au bord moisi de la fenêtre. Mes orteils étaient plantés sur le côté de la chaise. J'avais l'air d'une ballerine dans *Le Lac des cygnes*, quand la fille s'étire de tout son long sur ses pointes de danse.

— Pardon ?

— Eille, gars, pourquoi tu me regardes comme ça avec tes yeux de hibou ? C'est pas parce que je suis né à Vanier que je suis complètement ignorant. J'ai fait mes classes, moi aussi. Je sais que je suis pas un génie comme toi avec tes diplômes de McGill, Yale, Stanford, partout sur le mur, mais lettres françaises à Ottawa U, c'est quand même pas si pire. OK, là ?

— Je pensais à autre chose, Sam, mais j'y reviendrai. Donc, tu pendais du rebord de la fenêtre.

— C'est en plein ça. Tout à coup, j'ai senti une forte odeur de brûlé. Une nuée de fumée de plus en plus épaisse s'échappait de la cuisine. J'ai dégringolé tête première jusqu'au plancher. J'ai couru vers la petite cuisine de l'appartement en me frottant le front.

Des étincelles scintillaient de chaque côté de la boîte de fusibles fixée au mur, à côté de la vieille cuisinière. Des fils pendaient devant la boîte. Les étincelles mettaient le feu au mur. Je voulais me rendre utile. C'était ma chance de montrer à mon père qu'il pouvait être fier de son gars, moi, Sam le débrouillard. Same allait finalement arrêter de m'appeler « espèce de morpion ». Je me suis précipité vers l'évier. Je me suis hissé au bord du comptoir et, de peine et de misère, je me suis étiré du bout des bras jusqu'à l'évier. J'ai saisi une casserole sale et je l'ai remplie d'eau. Je me suis laissé glisser en bas du comptoir. Je me suis tourné rapidement vers la boîte de fusibles. J'ai lancé l'eau sur les fils pour éteindre le feu. J'ai été aveuglé par un crépitement d'étincelles. J'ai trébuché vers l'avant. Pour amortir

ma chute, j'ai placé les mains devant moi. Mon bras gauche est tombé sur un des fils, au milieu du feu d'étincelles. J'ai ressenti une vive douleur. Un ostie de gros choc. J'ai tremblé de tout mon corps. J'ai crié tout en pleurant et en secouant mon poignet. La blessure était rouge et profonde. Elle a laissé une trace à l'intérieur de mon bras, juste en haut de mon poignet, comme si j'avais essayé de me suicider en gossant avec un couteau à pain.

Mon père est arrivé à pleine vapeur en sacrant. Sa tuque bleue et orange des Islanders de New York était rabattue sur ses oreilles. Il portait un pantalon de jogging rouge et noir usé à la corde. Les semelles détachées de ses vieilles bottines trouées faisaient un vacarme de parade militaire en frappant le sol. Same fulminait en me toisant : « Qu'est-ce que t'as encore fait là, toé ? » Il a pointé à répétition deux doigts croches vers moi. Il me fusillait de son regard caverneux. Je rapetissais à vue d'œil. « Tasse-toé d'là, p'tit câlisse, j'vas t'montrer comment un vrai homme fait ça. » Same s'est approché de la boîte de fusibles. Il a fermé le disjoncteur. Les étincelles ont disparu. Mon père s'est tourné vers moi : « Si j'étais pas venu, tu nous aurais fait passer au feu. »

Je me suis ratatiné dans un coin. J'arrivais pas à retenir mes larmes et à empêcher mes épaules de sursauter. Je fixais le sol devant moi parce que je voulais éviter les conflits, mais mon comportement de *chicken* faisait royalement chier mon père. Ma blessure au poignet me faisait terriblement souffrir, mais c'était rien à côté des regards accusateurs qu'il me lançait. Ça, et le fait qu'il avait même pas

remarqué que je m'étais blessé. Ça aussi, ça m'a fait mal.

J'aurais voulu tout expliquer à mon père, lui dire que j'avais essayé de l'aider, que le bois brûlait déjà quand je suis arrivé dans la cuisine. Mais j'étais muet, les mots étaient suspendus entre lui et moi. Je voulais rien laisser voir à mon père. Pour la méchanceté, mon père avait une longueur d'avance sur le diable. J'ai couvert ma blessure vive avec l'autre main. Same a levé un bras tremblant vers moi, il a fermé le poing mais, à la dernière minute, il s'est retenu. Sa menace m'a fait plus mal que s'il m'avait réellement frappé. Sa voix était caverneuse :

— J'lai dit à ta mère que t'aurais mieux fini en fausse couche.

Pour ma part, je savais déjà que la vie de mon père aurait été mieux sans moi. J'ai mordu ma lèvre pour pas pleurer. Same endurait pas ça, les pleurnichards, surtout pas quand c'était moi, son fils unique, l'élu qui devait suivre ses traces. Mon père avait pas fini avec moi :

— Dès le début, j'ai eu un mauvais *feeling*. J'lui ai dit à ta mère : « Lâche-le, l'avorton. »

Same a fini d'éteindre les flammes et de rafistoler les fils.

— Touche pu à rien, le *kid*! Compris?

Mon père s'est traîné le corps vers l'autre bout du couloir blanc. Il a claqué la porte en entrant dans sa chambre. Je me suis relevé péniblement. Au moins, cette fois-ci, mon père m'a pas forcé à m'agenouiller sur un tapis de cailloux rapportés de l'extérieur. J'ai

reculé vers le placard près de l'entrée. J'ai refermé la porte-accordéon derrière moi, très doucement, pour pas que mon père l'entende grincer. Je me suis assis dans un coin, sur une pile de vieilles bottes et de *runnings* usés. J'ai pas pu me retenir. J'ai été pris de violentes secousses. Ma respiration était saccadée. Je soufflais tellement fort qu'on aurait dit que j'étais en pleine crise d'épilepsie. Mon cœur battait à tout rompre, comme après une première grosse peine d'amour, quand tu penses encore que c'est possible d'aimer pour la vie. J'ai pas pu m'empêcher de pleurer. Des frissons couraient partout sur ma nuque. J'étais une fourmi qui cherche désespérément à sortir d'un bocal recouvert. Je jetais des regards rapides de tous les côtés. J'ai attrapé un vieux foulard pour essuyer mes larmes. J'ai donné de violents coups de pied au mur. Je savais que tout serait toujours de ma faute. Comme on dit, j'étais celui par qui le malheur arrive.

Mon corps avait plus aucune force. Mon cœur s'est vidé de ses réserves de chagrin. La tempête a fini par passer. Ma respiration s'est peu à peu apaisée. J'ai tiré sur un manteau accroché à un cintre au-dessus de moi. Je me suis étendu sur le manteau en fixant le plafond du placard. Je voulais pas grandir. Je savais que les adultes font mal aux autres, surtout aux plus petits. J'étais bien dans mon cocon. Mes paupières sont devenues lourdes. J'ai glissé dans un monde ensoleillé. Des nuages blancs, petits comme des balles d'ouate, glissaient sur un ciel azur. Il y avait aussi des oiseaux. J'ai

aperçu deux personnes, un homme et un garçon. Ils marchaient la main dans la main le long du chemin de Montréal qui s'était transformé en grande avenue, quelque chose comme les Champs-Élysées. Ils rigolaient en se regardant droit dans les yeux. Same et Sam s'amusaient en souriant aux passants. Ceux-ci leur renvoyaient leurs sourires. Le père passait affectueusement la main dans les cheveux de son fils. Il lui disait : « Aujourd'hui, on se gâte. » Ils mangeaient des macarons et de la crème glacée, aux pistaches, c'était ma préférée. Same et Sam s'arrêtaient devant la grille de la petite école du quartier. Le père prenait son fils dans ses bras et lui faisait la bise sur les deux joues. Il le déposait sur le trottoir en lui souhaitant de passer une bonne journée. Sam souriait à pleines dents en courant dans la cour d'école. C'est là que mon rêve s'est arrêté.

— Sam, qu'est-ce que tu retiens de ton père ?

— En un mot, mon père savait qui il pensait qu'il était. C'était déjà ça, quand même. Et c'est vrai qu'il était pas mal spécial dans la vie de tous les jours, mais j'admets que des fois je m'ennuie de Same. Après tout, c'est le seul père que j'ai jamais eu. Un père, même un *crackpot*, ça se remplace pas.



— Tu veux savoir quoi sur ma mère ? Que je te dise que c'est une sainte femme, qu'elle a mérité son ciel sur terre, qu'elle soupirait entre ses dents en passant l'aspirateur.

— Si tu me la décrivais un peu. Comment elle était. Comment tu te sentais avec elle.

— OK. J'avais essayé, même si mes souvenirs sont froissés comme une boule de papier. Pour faire simple, elle s'appelait Nancy. Peut-être qu'elle s'appelle encore comme ça, mais je le sais pas, ça fait longtemps que je l'ai vue, même si je l'ai longtemps cherchée. Mon père disait que Nancy Baby avait déjà été séduisante. J'ai compris que mon père voulait dire « avant ma naissance ». Mais moi, je trouvais que ma mère était encore belle, mais d'une autre façon que mon père. Je la voyais pas souvent parce qu'elle avait deux jobs. Le jour, ma mère rangeait les tablettes au *Thrift Store* de l'Armée du Salut. Le soir et le samedi, elle était *waitress* chez *Pattie's Place*, le *greasy spoon* du coin. Quand elle avait le temps, ma mère ramassait son énergie pour m'aider avec mes devoirs. À part ça, elle s'occupait des repas et de l'appartement. C'est le dimanche que ma mère faisait le rangement et le ménage, tout ça entre deux lavages de vaisselle et de linge.

Alors, tu comprendras que c'est vrai que je voyais pas ma mère bien souvent et, quand je la voyais, elle s'envolait comme un tourbillon d'une pièce à l'autre. Elle courait tout le temps après son ombre. Tu sais, des fois on veut aller vite, mais le temps, lui, il se presse pas. Le temps a tout son temps. J'ai jamais tout à fait compris si ma mère s'occupait de mon père ou si elle l'évitait. Elle chialait pas, mais elle murmurait pas mal tout le temps. Elle se parlait à elle-même, ou bien à quelqu'un d'autre qu'on connaissait pas, mon père et moi. En

tout cas, quand je pense à elle, je vois ma mère avec ses cheveux blonds collés à son front par la sueur, les yeux perdus dans une place que je pouvais pas encore deviner. Elle avait l'incertitude imprimée sur les rides de son front et l'hésitation gravée dans les yeux.

— Quels étaient tes sentiments face à ta mère ?

— C'était confus à l'époque. Aujourd'hui, je me dis qu'elle avait le cœur grand et généreux d'une mère de tueur ou de pédophile, mais qu'elle savait juste pas comment transférer son amour en gestes de tous les jours.

Ma mère aimait pas la confrontation, mais je me rappelle qu'une fois, elle a pas plié quand mon père m'a traité d'enfant de chienne. Elle s'est plantée devant lui : « Écoute-moi bien, Same. Je te parle comme seulement une maman peut parler. Je t'implore, sois plus doux avec le petit. Tu l'écrases. » Ma tête était sortie du placard de l'entrée où j'étais accroupi. J'étais pas certain si ma mère menaçait mon père ou si elle le suppliait. Mon père, lui, s'en crissait pas mal. Il a lâché quelque chose qu'il a peut-être pas compris lui-même. Il est retourné dans sa chambre. Ma mère m'a serré dans ses bras. Elle m'a embrassé sur le front en murmurant : « Prends soin. » Elle est partie travailler en même temps qu'on entendait *pschitt* de l'autre côté de la porte.

Selon mon père, j'étais un enfant bizarre parce que ma mère se plaignait tout le temps. Il disait qu'elle était née stressée, agitée, mais moi j'ai toujours senti, dès les premiers jours, même avant ma

naissance, que ma mère était plutôt désespérée à cause du harcèlement de mon père. Il se moquait de Nancy, il la ridiculisait, lui criait après. De son côté, ma mère réagissait en frémissant. Les humeurs de mes parents envoyaient des ondes toutes croches à travers le placenta qui m'enveloppait. Je peux te dire que ça brassait pas à peu près là-dedans. Doc, même aujourd'hui, je sens que ces tensions sont encore imprégnées dans ma mémoire biologique.

Plus tard, quand ma mère est partie pour de vrai, mon père m'a dit qu'elle avait été frappée par la foudre en embrassant son nouvel amoureux. Il a ajouté que les deux s'étaient transformés en statues de sable et qu'ils avaient été emportés par le vent. Évidemment, j'ai pas cru ces histoires-là, parce que je pensais apercevoir ma mère un peu partout à Vanier.

— Ça va, Sam ?

— Je suis pas juste fatigué, je suis éreinté, complètement vidé, à sec. Mais je veux que tu retiennes que ces incidents, c'est très important dans ma vie. Primordial, comme ils disent. Ça explique pas mal le comment du pourquoi je suis ici, devant toi, le psy du tribunal.

4

— Sam, tu me parlais plus tôt de ton amie Janis. Comment peux-tu en savoir autant au sujet de son enfance ? Autant de détails ? Tout cela me semble tellement précis. Comme si.

— Comme si j'en inventais des grands bouts ? C'est ça, hein ?

— C'est que j'ai lu ton dossier, je t'écoute depuis un moment, je prends des notes et puis...

— Et puis là, laisse-moi te parler un peu.

— Tu peux me dire tout ce que tu veux.

— Ouais, c'est ça que la police m'a dit : « Vide ton sac, mon gars, tu peux rien nous cacher. » L'autre, le gros patibulaire, a ajouté : « Ça fait longtemps qu'on t'a à l'œil. » Doc, c'est à ce moment-là que j'aurais dû me fermer la gueule. Plus je parlais, plus je leur donnais de la corde pour me pendre, dans le vrai sens du terme, si tu vois ce que je veux dire. Dans le fond, j'aurais dû écouter ma mère quand elle disait que toute vérité est pas bonne à dire.

— Ce n'est pas pareil avec moi, tu le sais, non ?

— Peut-être, on verra. En tout cas, par où commencer ? Quel âge elle avait, Janis, je l'ai jamais

vraiment su, mais c'était pas important. Disons qu'on était nés à peu près en même temps. Avec elle, il y a des choses que je suis capable de comprendre et d'autres que je suis pas capable de comprendre. Mais une chose est certaine, sa voix résonne encore dans ma tête. Sa voix sonne fort. Quand elle était en confiance, Janis se lançait dans de longs monologues. Doc, dépose le dossier, tes notes et ton stylo. Écoute bien, je vais laisser Janis parler à ma place. Ferme tes yeux et laisse-toi envahir par sa voix. C'est ça que je faisais pour comprendre ce que Janis me disait. J'essayais de voir les images de son histoire, de comprendre ses mots, les silences entre les mots, leur contour. Même aujourd'hui, j'entends encore la voix de Janis. C'est un écho récurrent.

Mon nom, Janis, ça vient de Janis Joplin. Mes parents étaient nostalgiques de Woodstock. Je pense que c'est là qu'ils se sont rencontrés pendant un trip psychédélique. C'est assez pathétique les vieux hippies qui restent accrochés à leurs rêves ratés. Mon père, j'ai jamais su son nom ou bien j'ai voulu oublier comment il s'appelait. C'était un gars pas mal débile. Disons que ça roulait pas vite dans les ruelles de son cerveau. Au fil des années, il s'est brûlé les neurones avec plein de pilules et pas mal d'autres affaires, mesc, speed, LSD, you name it, toute la pharmacie au complet, du légal et du pas légal, même si tout était légal à Gaïa. Ça fait que le vieux avait plus besoin de dope tellement il était en orbite. Il lui manquait pas mal de dents, et celles qui restaient étaient jaunes et brunes, comme une swamp la nuit. Ça me fait encore grimacer quand je le décris.

Là où je vivais, c'était un genre de vieux village perdu en quelque part dans le nord du Manitoba. C'était ça, juste un trou dans un tas de fumier. C'est seulement quand j'étais seule dans la forêt autour du village que je me sentais réellement en vie. Entre les rochers et l'ombre des grands pins noirs, je lâchais prise. C'est là que je me permettais d'être totalement ce que j'aurais voulu être. Dans la nature, j'avais pas à me protéger des autres, surtout pas de ma famille et des voisins. Mes yeux s'agrandissaient et se remplissaient de lueurs vives. Ils s'illuminaient comme des phares quand je dévalais les pistes abruptes sur mon vieux vélo de montagne ou que je marchais le long de la rivière. C'est dans la forêt que je m'enivrais de la riche odeur de la sève de pin. Les autres m'appelaient dare devil, tellement je roulais comme un casse-cou sur mon vélo. Plus souvent qu'autrement, je revenais de mes randonnées recouverte d'ecchymoses. Quand les voisins me disaient de faire attention, on aurait dit que ça faisait seulement m'encourager à me casser un membre. Je leur faisais un wheelie au nez, ma façon de leur faire fuck you. Ça fait qu'ils ont arrêté de m'écoeurer.

Doc, plus tard, à Ottawa, sacrament que je la trouvais séduisante, la Janis, quand elle remontait sa lèvre pour prendre un petit air baveux. Une chose qu'elle aimait pas, c'est que je lui dise que je l'aimais. Nos discussions prenaient la même allure :

MOI : T'es belle, Janis.

JANIS : Tu veux me flatter.

MOI : Non, c'est vrai.

JANIS : C'est gentil, même si...

MOI : Tu devrais accepter mes compliments.

JANIS : Tu me niaises.

MOI : Laisse faire. On va passer à autre chose, je veux pas de chicane.

Nos silences et nos non-dits, les mots évités et les mots supprimés. Je revenais toujours vers Janis, pas capable de lui résister, pas capable de m'en passer. Une vraie obsession, cette fille-là.

C'est là, seule dans la forêt du Manitoba, que je pouvais oublier les tar paper shacks et la bécosse, où je m'assoiais le cul pour faire mes besoins, mais aussi pour m'isoler de la prison de mon univers tout croche. Même pendant les journées glaciales du nord du Manitoba. Même si le papier pour se torcher était raide comme la tôle gelée, genre tin shit. J'entendais plus le vacarme de ma vie. J'entendais plus les bruits de fond qui se propageaient comme des vagues incessantes dans ma tête. Je voyais plus les bardeaux à moitié arrachés par le vent, les intempéries et la négligence des années. Les cris de la maison, la turbulence des jours s'évanouissaient dans mes coups de pédales sur mon vélo.

— Ça va, Sam ?

— Attends un peu, Doc, je manque d'air. J'ai mal à la poitrine. J'étouffe. Tout ça, ça remonte trop à la surface.

— Ça fait quelques minutes que tu tousses. Veux-tu qu'on fasse une petite pause ?

— J'aimerais te raconter un rêve que Janis faisait, même plusieurs années après avoir quitté le Manitoba. Elle collait son corps chaud contre le mien et serrait les bras autour de mon torse nu. Elle entrait sa tête dans mon cou. Sa voix était douce quand Janis chantonnait un souvenir de

son adolescence. Comme si les notes d'une guitare espagnole effleuraient ses mots :

La nuit, les loups versent des larmes en gémissant de chagrin à la lune. L'aigle glisse majestueusement vers moi. Il m'entoure de ses amples ailes noires. L'oiseau me protège. Il m'amène avec lui en paix dans un nid douillet perché très haut sur la branche d'un arbre. Ici, personne peut m'atteindre.

Tu sais quoi, Doc ? Je fais le même rêve depuis que Janis... Enfin, tu sais... Pas plus tard que la nuit dernière, pendant que le fou dans la chambre d'à côté frappait dans le mur. Chaque fois que je rêve, ça me donne tellement de frissons que j'arrête pas de trembler. Je me réveille en sursaut. Des fois, c'est comme si je devenais Janis avec ses traits, sa voix et ses tremblements. C'est pas toujours bon de gratter ta vie, d'aller fouiller dans tes émotions. Mes rêves virent au cauchemar et deviennent un supplice. C'est ça que tu me fais faire, Doc. Tu fais exprès, hein ? C'est-tu ça que tu veux, me faire revivre tout ça ? Je te regarde et plus je parle, plus je me rends compte que ma vie a jamais tourné rond. C'est pas stimulant, hein ?

— Pourtant, le dossier qu'on m'a remis documente certains moments heureux de ta vie.

— Peut-être, mais ils me viennent pas à l'esprit par les temps qui courent. C'est d'ailleurs sans doute pour ça que j'ai essayé de transformer ma jeunesse en quelque chose qui ressemble à une vie normale.

— Allez, Sam, si nous faisons une pause jusqu'à demain matin ?

5

— As-tu bien dormi, Sam ?

— Tu me niaisais, ou quoi ? T'as fait combien d'années à l'université pour poser une question conne comme celle-là ?

— C'est que...

— Tu veux ma réponse ? Regarde les cernes sous mes yeux. Ça fait combien de semaines que je dors pas ? Je le sais même plus. Aucune *fucking* idée !

— Je vais te prescrire quelque chose pour t'aider à dormir.

— C'est tout ce qu'ils font depuis que je suis ici, me bourrer de pilules.

— Laisse-moi regarder ça. Je vais faire le tri là-dedans.

— OK, si ça peut m'enlever mes fleurs à nerfs de peau.

— Pardon ?

— Tu vois combien je suis mélangé ?

— D'accord, si nous revenions à ta jeunesse ?

— Écoute bien, tu vas voir, c'était pas mal *rock and roll* chez nous.

Disons que mon père était moins que parfait. Pas mal moins, en fait. Je pense que tu l'as déjà deviné qu'il avait plein de choses qui le rongeaient. Surtout dans la tête, mais partout ailleurs aussi. Tu vas voir.

Une fois, j'étais dans le salon avec ma mère. On était debout l'un à côté de l'autre. En silence, comme si on anticipait un malheur. Une porte s'est ouverte avec fracas. Des pas dans le couloir. Des pas lourds. Des pas fâchés. Maman a reculé en me traînant le long du mur. Elle a tiré sur son tablier bleu et rose de *waitress* de chez Pattie's Place pour avoir l'air plus brave qu'elle était. Elle se tassait tellement contre le mur qu'elle se confondait avec les motifs du papier peint. Quand elle frémissait de nervosité, ma mère faisait gondoler le papier. J'ai levé la tête pour l'interroger des yeux, mais elle regardait droit devant, dans la direction de mon père. Elle faisait « non » de la tête sans ouvrir la bouche. Moi aussi, j'aurais voulu me fondre dans le mur, mais j'y parvenais pas. Ça fait que je me suis glissé dans le personnage de Superman. J'étais toujours quelqu'un d'autre. Être juste Sam, c'était pas assez, ni pour Same ni pour moi.

Mon père a gémi en sortant de sa chambre. Il s'est avancé vers le salon. En s'approchant de nous, ses pas étaient déposés au ralenti sur le sol. Mon père était RoboCop. Le regard de Same était éteint. Ses yeux étaient couverts d'une épaisse couche de givre. Sa barbe était hirsute, mais surtout sale. Ses cheveux étaient tout emmêlés, noués comme

un tas de fils de barbelés. Son teint était gris, sa peau s'écaillait, comme si la saleté et la poussière avaient été appliquées en couches successives avec une spatule.

Mon père s'est immobilisé devant ma mère et moi. Il était enfermé dans un profond silence ténébreux. C'était un spectre sans voix au regard hébété. Je serrais ma cuisse pour empêcher ma jambe de vibrer dans mon pantalon. Mon père aurait pas aimé ça que son fils ait l'air d'une poule mouillée. Ma mère était muette. Sa bouche pendait. Ses yeux étaient figés. Ma mère trépignait des pieds dans ses pantoufles. Pour la rassurer, j'ai glissé ma petite main dans la sienne. Sa main tremblait tellement que je ressentais des spasmes brûler les paumes de ma main. J'ai serré sa main très fort pour la rassurer, même si j'aurais tellement voulu que ce soit ma mère qui me donne confiance.

— Sam, selon les notes au dossier, tu te souviens de ta mère comme une présence rassurante pendant ta jeunesse.

— En fait, c'est sans doute comme ça que je veux m'en rappeler.

— Tu disais que vous étiez dans le salon avec ton père.

— Tout à coup, Same s'est mis à souffler fort. Ses poumons s'emplissaient et se vidaient, par grosses secousses. Son visage a viré au rouge. J'ai eu peur qu'il explose. Ma mère et moi, on a bougé en cadence d'un pas nerveux. Mon père a lancé :

— Moi, Same, j'vas vous montrer de quel bois j'me chauffe !

Dans notre stupeur, on avait pas remarqué la carabine que Same tenait le long de sa jambe. Je connaissais ce fusil. Mon père me l'avait montré. Un jour, il allait m'apprendre à tirer comme il faut avec son vieux Winchester à levier. Comme John Wayne, un de ses héros. Tout à coup, d'un geste saccadé, il a levé l'arme et l'a appuyée sur son épaule. Il a pointé le canon vers moi et a placé l'index sur la gâchette.

— Toé, l'jeune, j'vas t'les péter, tes petites lunettes de moumoune. Pis j'vas t'le faire éclater ton maudit œil bleu tout croche de niaiseux.

La tête penchée sur son fusil, l'œil rivé au viseur, Same a tourné l'arme par petites secousses successives vers ma mère. Les jurons s'empilaient les uns sur les autres comme les têtes sculptées dans un totem.

— Toé, la pute, tout ça, c'est de ton ostie de faute.

Ma mère avait tellement peur qu'elle arrivait même plus à fermer la bouche. Le fusil de Same formait une série de demi-cercles alors qu'il visait tour à tour ma tête, puis celle de ma mère.

— En tout cas, j'aurai pas à vous endurer ben longtemps encore.

Same a pris une pause dramatique. Son rictus était provocateur, baveux, hargneux, moqueur, tout ça en même temps. Tout en nous fixant, mon père a retourné le fusil vers lui-même. Il a entré le canon dans sa bouche et a placé un pouce sur la gâchette. Je suis demeuré figé, un bloc de béton en train de s'émietter. J'ai senti aucune douleur

quand ma mère a entré ses ongles dans mon épaule. Au contraire, ça m'a rassuré, comme si elle me transmettait la force de résister, tu sais, survivre à l'adversité.

Les yeux de Same étaient pétillants de feu. Son pouce glissait en *slow motion*, dans un mouvement provocateur de va-et-vient sur la gâchette de son arme. Le *Boléro* de Ravel dans le film de Lelouch, mais en version Hitchcock. Si notre vie, à ma mère et à moi, avait pas été en danger, j'aurais presque trouvé que c'était un jeu fascinant. Mais j'avais trop peur pour me raconter des histoires. Mon père a retiré l'arme de sa bouche. Il est devenu encore plus virulent :

— J'vas pas vous laisser le plaisir de m'voir partir comme ça.

Il a caressé la crosse de son arme. Il a placé son fusil en joue et il a visé ma mère :

— Toé, j'veux plus te voir la face autour de nous autres. Moi et Sam, on est un *team*. Juste nous deux, moi pis mon gars !

Quand ma mère a hésité, mon père s'est avancé d'un pas décidé, l'arme braquée sur elle :

— Dégage, salope !

Ma mère s'est tournée vers moi. Son regard se voulait rassurant, mais ses gestes nerveux étaient saccadés. Ma mère croulait sous les craintes accumulées au fil des années. D'un coup sec, elle est sortie de l'appartement en essayant de se donner un air digne. Le vent d'hiver a soufflé fort dans l'appart quand elle a ouvert la porte. Mon père a sacré, puis il a refermé la porte avec la crosse de son fusil.

En regardant vers l'autre bout de la pièce, j'ai tiré la manche de mon chandail pour couvrir mon poignet. Mon père était déjà assez enragé comme ça. Je voulais pas le provoquer en lui montrant ma cicatrice. Mes yeux étaient ouverts tout grand. J'étais Johnny Depp déguisé en pirate qui regarde la scène avec une longue-vue. Mon cerveau était un trou noir. Le spectacle mis en scène par mon père avait aspiré toute trace de sentiment que j'aurais pu ressentir.

Same a élevé la voix :

— Tu vois. J'peux faire c'que j'veux. C'est moi qui mène. Compris ?

Je me suis mordu la lèvre pour pas lui dire que ça faisait longtemps que je savais ça. Same a placé l'arme sur son épaule, comme un soldat en parade. Il s'est détourné de moi et il a marché le long du couloir. Arrivé à sa chambre, mon père a lancé en riant :

— Mon *gun* est même pas chargé.

En fermant la porte de sa chambre derrière lui, mon père a ajouté :

— Mais *watche*-moi, la prochaine fois, le *gun* va être *loadé*. J'suis une maudite bonne *shot*.

Il a ricané :

— C'est moi qui décide du quand, du comment pis du pourquoi de mon univers !

À compter de ce jour, j'ai jamais eu de nouvelles de ma mère, même si j'ai souvent pensé à elle. Je l'ai cherchée un peu partout. Au Thrift Store, chez Pattie's Place, on m'a dit que Nancy travaillait plus là. Je me suis mis à faire le guet. Je me cachais

derrière des bancs pour apercevoir ma mère entrer chez Pattie's. Je pensais qu'on pouvait pas me voir, mais un jour, la *waitress* est sortie avec une assiette dans les mains. Elle m'a donné un plat de poulet frit et de *coleslaw* et elle m'a dit que ça servait à rien de revenir, que je perdais mon temps, Nancy avait disparu. Mais moi, je savais que c'était pas vrai. Je savais que ma mère était pas loin parce que, deux fois par mois, je trouvais une enveloppe avec de l'argent dans notre boîte aux lettres. Il y avait pas de petit mot ni rien comme ça, sauf qu'une fois, ma mère a laissé une note écrite d'une main tremblante pour me dire qu'un jour je la comprendrais, qu'il fallait qu'elle parte, qu'elle avait juste plus la force de vivre dans l'enfer de mon père. Elle a écrit une ligne au complet de « X » au bas de la page. Les coulées d'encre sur les lettres, je savais que c'était pas la pluie, mais les larmes de ma mère. J'ai compris que Nancy m'aimait et qu'elle veillait sur moi, même si je la voyais pas. Après le départ de ma mère, il y a plus eu de femmes dans l'appartement du sous-sol mal éclairé de mon enfance. Il y a eu juste moi, le petit Sam dans l'ombre moisie du grand Same.

Tu veux savoir, Doc, la dernière image que j'ai de ma mère ? C'est une silhouette avec un tablier bleu et rose de chez Pattie's Place qui pile dans la neige avec ses pantoufles pour s'enfuir de l'appartement. Chaque fois que ses pieds s'enfoncent dans la neige, je sais qu'elle écrase la douleur de devoir me quitter. Des fois, je la vois se retourner pour m'envoyer un baiser du bout des doigts mais, en réalité, je pense pas qu'elle a eu le temps de faire ça.

Je suis certain que ma mère a souvent pensé à moi depuis ce temps-là. J'ai aussi la certitude que ma mère a fait des démarches pour me sortir de mon trou, mais que ç'a pas marché.

Plusieurs fois par semaine, je m'enfermais dans la minuscule salle de bain. J'examinais mon œil rebelle et mes oreilles de singe. Je faisais des exercices pour redresser mes yeux. Je rabattais mes oreilles sur mes tempes et je les collais en place avec du *scotch tape*. Doc, qu'est-ce que t'en penses ?

— Sam, tous ces épisodes t'occasionnaient évidemment un très grand stress. Est-ce que tu n'as jamais pensé chercher de l'aide de l'extérieur ? En parler à l'école, à des voisins, à la police ?

— Voilà, justement j'aurais voulu appeler à l'aide, mais j'étais impuissant. Il faut que tu comprennes qu'il y a le stress et ensuite le stress causé par le premier stress. C'est ça être traumatisé. C'est paralyser, rester figé dans tes peurs. Une force invisible m'empêchait de chercher des secours. Le mieux que je pouvais faire, c'était d'essayer de tout oublier, effacer ma vie et m'en inventer une autre.

6

— C'était peut-être pas drôle chez moi mais, pas besoin d'y penser bien gros, c'était pas mal pire chez Janis. Doc, je vais te faire un portrait.

D'après ce que Janis m'a dit, elle a dix-huit ans dans son bled du nord du Manitoba. Elle se penche vers la fenêtre dans la salle de la petite école de rang. L'hiver est terrible, comme toujours là-bas, du genre quarante sous zéro, même quand c'est sec, c'est pas endurable, si tu peux t'imaginer ça. Le vent glacial s'infiltré par le cadre des portes et des fenêtres. L'école a pas été calfeutrée depuis des années, mais c'est quand même mieux que les maisons, avec leurs fenêtres recouvertes de feuilles de plastique jauni par la saleté des années.

Heureusement pour Janis qu'il y a eu Mister Hetherington.

— Pardon, Sam. Tu as mentionné un monsieur.

— Oui, oui, Tom Hetherington, son nouveau prof. Du genre qui enseigne toutes les matières à tous les niveaux en même temps, dans la même salle de classe et tout et tout. Même comparé aux petites écoles de rang dans les autres villages, ils

avaient moins de moyens que rien à Gaïa. Toujours est-il que Hetherington a vite remarqué le talent de Janis. Il s'assoyait avec elle le midi et après l'école pour lui montrer des rudiments du chant, mais ça venait de façon naturelle à Janis. Elle était née avec la musique dans les oreilles. Il fallait juste la mettre sur la bonne *track* avec un peu de vocalises en collant les notes de musique ensemble.

Janis aimait ça chanter. À Gaïa, c'est seulement quand elle fredonnait en improvisant des chansons ou qu'elle roulait sur son vieux vélo que Janis renaissait. Dans la forêt, Janis prenait la route que forment les rubans lumineux du soleil à travers les branches. Elle pouvait rouler en paix sur ces rayons réconfortants, loin de l'abîme de pourriture de son village perdu. Doc, si je ferme les yeux, je peux voir les oiseaux se pencher vers Janis en survolant la cime des arbres et les poissons glisser la tête hors de l'eau pour l'entendre chantonner un air rêveur.

7

— Sam, on dirait que tout ça, ton histoire, celle de Janis, ça sort du domaine du réel.

— Tu me regardes en sirotant ton Nespresso, comme si j'essayais de t'en passer une vite. Tu veux dire que j'en mets pour t'impressionner ? Que j'ai fouillé sur Internet pour trouver des histoires, comme ça tu vas pouvoir me faire un beau petit rapport sympathique, genre : « Il est fou, donc pas de capacité de discernement, Madame la Juge, mettez-le pas en prison. » C'est ça ?

— Tout ce que tu me dis, es-tu certain que ça reflète bien la réalité ?

— Qu'est-ce que tu penses ? C'est pourtant simple. Si c'était pas vrai, je pourrais pas m'en rappeler.

— C'est que ce que tu racontes me semble tellement hors du commun.

— Il n'y a rien d'ordinaire dans les yeux d'un enfant. La vie d'un enfant qui sort pas du commun, c'est pas une vie. De toute façon, t'as encore rien entendu.

— D'accord. J'aimerais écouter la suite de ton histoire.

— Tu veux dire « mon histoire pas si ordinaire » ? Garde à l'esprit que c'est aussi la seule façon que j'ai d'attirer ton attention.

— Tu as toute mon attention, Sam.

— Pour que tu me comprennes.

— Allez, je t'écoute.

— C'est ça, écoute bien. Sans avertissement, mon père sortait parfois des longs silences noirs et profonds qui l'enveloppaient. Tout à coup, il devenait volubile. Il racontait des histoires sur son passé. Il aimait commencer en prenant une grosse voix :

— En tout cas, j'ai des affaires à dire et j'ai pas peur de les dire fort. Moi, Same, je me suis jamais gêné pour mettre le monde à leur place.

Mon père était bien fier de son nom :

— Same, c'est le nom qu'on m'a donné quand je jouais au hockey. Tout le monde m'appelait comme ça. Ça a commencé dans les petites ligues. Dans l'East Coast League. Dans ce temps-là, j'étais pas fort fort en anglais, ça fait que le matin au restaurant, j'attendais que le gars avant moi commande, puis j'disais à la serveuse « *Same fuckin' thing* », avec les yeux *mean* et un genre d'accent de Robert de Niro dans *Taxi Driver*, quand y dit à la caméra : « *You talkin' to me?* » *Anyway*, j'étais pas toujours certain de ce que j'allais manger, mais au moins ça faisait rire les gars. Le *coach* a dit que c'était bon pour l'esprit d'équipe. J'ai compris que je faisais vraiment

partie du *team* quand les gars ont commencé à m'appeler comme ça : « *Same Thing, move your ass over here!* » « *Shoot the puck, Same Thing!* » « *Hey, Same, choke the fucker!* » J'aimais ça en maudit. Ça me donnait des ailes sur la glace. J'fonçais sur tout l'monde comme si j'mesurais six pieds six.

Finalement, mon père a raccourci son nom à Same, tout court, sans *Thing*. Same, ça faisait *rockeur*. Comme *Wild*, tu sais, dans *Wild Thing*.

Same s'est rendu jusqu'aux circuits mineurs, même s'il a laissé entendre qu'il avait été repêché par les Islanders de New York. Chaque fois que mon père pensait monter avec le grand club, un mur invisible lui barrait la route. C'est juste à cause d'un concours de circonstances qu'il a pas connu une brillante carrière comme Denis Potvin, un autre gars d'Eastview. (Eastview, c'est l'ancien nom de Vanier.) Pots et Same ont joué midget ensemble, c'est ce que mon père disait, en tout cas. C'est d'ailleurs Same qui a montré à Potvin comment donner des vrais *body checks*, des coups virils, à la limite du règlement, ceux qui font craquer la baie vitrée, qui font *cruncher* l'adversaire dans la bande et qui laissent des bleus pendant des semaines sur les corps meurtris. Mais Same était pas du genre jaloux. C'est pas la faute de Potvin si mon père a été hanté par la malchance, en commençant par le fait que Same était plus petit que la moyenne des joueurs de hockey, et plus court que la plupart des hommes, même debout sur ses patins. Mais son *coach* disait qu'il avait du cœur au ventre. Les joueurs des autres équipes le traitaient de salaud, de

vicieux, de *dirty squirt*. Same avait beau être petit, il avait pas peur de jeter les gants pour défendre ses coéquipiers. Les fans des autres équipes lui criaient « *fuckin' frog* », « *queer* » et d'autres insultes encore moins flatteuses, pendant que les supporters de son équipe l'aimaient, le Same. Ils tapaient du pied jusqu'à en faire trembler les vieux arénas en scandant : « *Go Lucky Seven, Go!* » À vrai dire, Same aurait voulu qu'on le laisse *scorer* et que d'autres lui servent de *goons*. Same aurait fait des feintes magistrales dignes du grand Mario Lemieux et il aurait rempli les filets. Mais son *coach* voyait pas ça du même œil : « On t'a pas signé pour que tu dances le ballet. Compris ? » Mon père me répétait que c'est là qu'il a appris à obéir aux ordres sans poser de question. Il allait dans les coins, il bloquait les tirs, il défendait son gardien sans jamais se plaindre. Same est devenu un joueur de soutien qui s'est fait remarquer par son style agressif et par son audace. Sa marque de commerce, c'était de passer la lame de son bâton devant les yeux de ses adversaires. Il faisait ensuite des courbettes et un grand sourire au *coach*. Ses coéquipiers le lui rendaient en frappant la bande avec leur bâton.

Same me transmettait ses connaissances. Pour lui, le hockey était l'analogie parfaite de la vie. Il se plaçait devant moi et levait les bras à la hauteur de sa poitrine, prêt à lâcher un *uppercut* : « C'est pas en jasant que tu gagnes des *games*, mon gars. Y faut que tu laces tes patins et pis que tu sautes dans la face des autres. » Il pointait l'index vers moi : « Oublie pas, c'est comme ça que tu vas devenir

Lucky Seven. » Le 7, c'était le numéro chanceux qu'il a porté avec toutes les équipes où il a joué.

Same exhibait ses trophées de guerre : son nez cassé et le labyrinthe de cicatrices un peu partout sur son corps. Réfléchissant aux grands moments de sa vie, il faisait une pause dramatique avant d'ajouter : « C'est pas parce que t'as perdu une douzaine de dents que t'as perdu la *game*. » En racontant ses exploits, Same mélangeait les équipes et les époques : Jean Béliveau, Bobby Orr, Maurice Richard, Guy Lafleur, Gordie Howe, Wayne Gretzky. Un peu plus et il remontait à Aurèle Joliat, le *Little Giant* d'Ottawa, tu sais, qui est né en 1901. Mais son préféré d'entre tous, c'était Denis Potvin, un gars du coin. Selon mon père, Pots était meilleur que Bobby Orr, même s'ils jouaient pas de la même manière à la défense. Bobby faisait dans la dentelle, pendant que Denis fonçait dans le tas, un vrai *full back* au football, mais sur la glace. Bon, c'était pas des intimes, mais toutes ces vedettes auraient salué Same dans la rue. C'est ça que mon père disait, la plupart du temps seul devant le miroir des toilettes.

— Sam, ne penses-tu pas que ton père fabulait à partir de ce qu'il percevait comme étant la normalité ?

— C'est vrai que l'anormal était normal chez nous. Mon père a jamais tout à fait compris la différence entre les deux. Moi-même, encore aujourd'hui, je sais pas toujours comment me comporter de façon normale. Tu sais, ce que la société attend de moi.

Anyway, la carrière de mon père s'est brutalement terminée dans un match de la ligue sénior à Thetford-Mines. On pourrait dire que Same a été l'artisan de son propre malheur en entrant son coude dans le visage du meilleur joueur de l'autre équipe. C'était pendant la période de réchauffement, avant le début de la partie. Les deux bancs se sont vidés. La foule s'est mise à hurler. Same était *fair-play*. Il a enlevé son casque pour se battre contre deux gars de Thetford. Un troisième gars, « un estie d'*rookie* qui voulait faire ses preuves », est arrivé derrière Same et lui a donné un violent coup de bâton à la tête. Same s'est écroulé sur la glace. L'autre joueur a reçu une punition de dix minutes. Mon père a été conduit à l'urgence en ambulance.

Son long voyage à travers les petites villes de hockey d'Amérique du Nord — de Kalamazoo à Rapid City, en passant par Reading et Toledo — a pris fin au milieu d'une tempête de décembre dans un aréna de la région de l'Amiante du Québec. Same a subi plusieurs interventions chirurgicales et a passé de nombreuses semaines à l'hôpital. Il a été vaguement question d'un séjour prolongé dans un institut psychiatrique aux longs couloirs blancs. On soupçonnait aussi une dépendance aux médicaments. Quand je suis né, Same touchait plus aux *meds*, mais il a jamais lâché la bière. C'était son Gatorade.

Mon père demeurait bouche cousue sur les détails de son hospitalisation. On parlait pas trop de ces choses-là, chez nous. « C'était tabou », disait ma mère. Mon père les évitait, sauf pour se vanter

d'avoir surmonté plusieurs épreuves, malgré que la vie ait tout fait pour l'enfarger. Il s'est tourné vers ce qu'il a appelé une vie de méditation et de recueillement, exclusivement derrière la porte fermée de sa chambre. Je décollais mes oreilles pour l'entendre communiquer avec une kyrielle d'inconnus tout en décapsulant ses bouteilles de bière. *Pschitt. Pschitt.*

Quand je suis né, Same a consulté ma mère pour me choisir un nom : « Quessé que tu penses si on l'appelle Sam ? » Ma mère a émis un soupir, elle a dit que Samuel, c'était effectivement un beau nom, alors mon père a levé le pouce : « Marché conclu, ça va être Sam. » Il est sorti de la pièce en me laissant dans les bras de ma mère.

Pendant toute ma jeunesse, mon père aimait répéter, comme un mantra :

— Same et Sam, ça va créer des liens entre moi et toi. Comme ça, mon gars, tu vas pouvoir m'imiter. Ça prend des bons modèles dans la vie si tu veux arriver à quèqu'chose. Un jour, Sam, tu vas pouvoir ajouter la lettre E à la fin de ton nom. Ça va être ça ton héritage : Sam devient Same. Mon père levait le doigt, comme s'il écrivait dans le ciel.

8

J'avais ben d'la misère à comprendre Janis. Au début, j'arrivais à peu près pas à croire ce qu'elle me disait. C'est pas que je pensais que c'était une menteuse, bien au contraire, je voulais tellement la croire. C'est que j'aurais jamais pensé qu'une vie pouvait être comme ça, même pire que mon enfance à moi. Je me disais « Ben voyons donc, ça se peut pas vivre dans de telles conditions. En tout cas, pas au Canada ! On est pas au tiers-monde, quand même ! » En réalité, on vivait dans le même pays, mais on venait de deux mondes différents. Deux continents séparés par des milles et des milles d'ignorance et de préjugés.

Puis moi aussi, j'avais le droit d'être préoccupé par mes propres problèmes, tu sais, ceux de mon enfance qui ont miné mes jours et mes nuits. Qui m'ont sans doute conduit ici dans ton bureau. Dans ton bureau et devant la juge. Après, ça va être devant les vrais *tough* du *pen*, tu sais, la place où ça pardonne pas quand tu regardes un gars de travers. Le *pen* ou bien à l'asile avec une gang de fous qui te fixent avec un regard vitreux sans te voir.

Plus Janis s'ouvrait à moi, plus elle répétait que je l'écoutais pas, mais c'est pas comme si j'avais pas tendu l'oreille. Tu sais, on peut comprendre, même quand on est pas suspendu aux lèvres de l'autre personne. C'est parfois mieux comme ça, pour mettre l'autre à l'aise. D'ailleurs, je me demande si je l'ai pas trop écoutée.

— Sam, tu me parlais des rêves de Janis, de tes souvenirs.

— Oui, c'est ça. Après un certain temps, quand elle est devenue plus à l'aise avec moi, Janis s'est mise à me parler plus librement. Elle m'a décrit dans le détail comment ça se passait chez elle. Le village était entouré par une forêt rébarbative. Être enfermé entre quatre murs de cet enclos, c'était trois murs de trop pour les jeunes. Les adolescents rêvaient d'évasion. C'est normal, non ? Les plus braves se sauvaient avant que leur vie les étouffe. Avant de ressembler à leurs parents. L'appel du large. L'attrait du grand air. Dis ça comme tu veux. L'air pollué de Winnipeg pour les purifier de l'air écrasant de leur village du Nord. Qu'ils partent ou qu'ils restent dans le village, les jeunes entreprenaient un périple jonché de cauchemars. Des souvenirs pénibles qu'il valait mieux enfouir dans un coin sombre. Enterrer leur hantise. À tout jamais. Dans d'épaisses strates d'alcool *cheap*. De drogues suspectes venues du Sud, rapportées par des jeunes *bums* partis à Winnipeg goûter aux excès de la vie et revenus au village gagner de l'argent vite fait. Des fois, de la poudre blanche coupée avec toutes sortes de cochonneries. Des roches de crack

qu'on fume avec des petites pipes infectes, passées d'une bouche à l'autre. Tu peux trouver la dope sous toutes ses formes. À défaut de drogue, il y a la colle, la térébenthine. Ça rend débile ou ça tue. C'est souvent les deux. Je pense que c'est mieux de mourir, tu penses pas ? Quand t'es dans un bled comme ça et que tu te compares aux autres, tu te désoles, et pas à peu près.

Mais on dira ce qu'on voudra, la drogue, ça aère les esprits mieux que les murs d'une salle de classe, surtout à Gaïa. Du moins, un certain temps. Puis là, on trouve les jeunes raides morts ou en convulsions. Janis a trébuché sur le bras de son frère Brad gelé près de la rivière. Janis pleurait à chaudes larmes et elle tremblait en me racontant ça. Brad était étendu sur un rocher, les deux pieds coulés dans l'eau glacée. Brad qui aimait nager dans la rivière. Brad qui s'était déjà imaginé champion de natation. Janis a placé la main sur sa bouche pour s'empêcher de vomir en apercevant le visage tuméfié de son frère à travers le sac en plastique autour de sa tête. De la bave grise était givrée sur sa bouche. Ses lèvres étaient bleues et ses narines étaient bloquées par la morve jaune. Ses yeux étaient grands ouverts, mais ses yeux étaient éteints comme ceux d'un poisson mort. Le regard de Brad était ombragé par sa vie enterrée avant même d'avoir eu la chance de prendre son envol. Janis savait que son frère *sniffait* du liquide de nettoyage volé à l'école. Brad s'en était vanté auprès de sa sœur ; celle-ci avait refusé les avances répétées de son frère d'essayer ça, « juste une fois, tu vas voir, c'est trippant en maudit ». Les

cadavres de deux autres adolescents reposaient tout près de Brad. Ils sursautaient par secousses, comme des marionnettes déjantées. Janis a tenté des manœuvres de réanimation, mais elle savait pas trop comment s'y prendre. Faute de soins médicaux, on a pas pu sauver la vie de Clive et de Mike. Ils ont étiré le moment de leur mort de quelques jours. Dans les médias du Sud, on a parlé d'un pacte de suicides, et c'était peut-être le cas. Ou peut-être pas. C'est pas ça qui compte. C'était peut-être aussi l'histoire de gars en mal de découvertes. Comme il s'en trouve des centaines et des milliers dans toutes les grandes villes de la planète. Sauf qu'à Gaïa, dans ce foutu village, c'était devenu un mode de vie. Ou de mort. Celui de la vie de gars et de filles sans issue. C'est vraiment ça qui compte, Doc.

Janis m'a dit qu'elle était sur ses gardes. Elle avançait avec un pied sur le frein, puis l'autre sur le gaz. Pour l'alcool, elle a essayé, elle a renoncé, pas parce qu'elle était vertueuse ou sainte nitouche, mais parce qu'elle supportait pas ça. Elle a été malade à s'en vider les tripes.

J'ai essayé la dope. Au début, j'ai eu du bon stock, et j'ai aimé ça. Mais, une autre fois, un gars m'a donné de la mesc coupée avec de la marde. Là j'ai bad trippé terriblement. La glace céda sous mes pas. Je coulais dans l'eau glacée. Je me suis embarrée dans la petite chapelle aux abords du village. Je me suis cachée sous l'autel. Je tremblais de la tête aux pieds et, malgré le froid de janvier, je transpirais à grosses gouttes. J'étais certaine de toujours demeurer prise dans cet endroit, brain dead, pourchassée par une meute de chiens affa-

més, de plus jamais revenir auprès des miens dans mon petit village perdu. Je voyais mon cerveau se figer dans les vapeurs de la noirceur.

Je résistais, mais toujours de peine et de misère. C'était une lutte de tous les moments, parce que moi aussi j'aurais voulu m'évader de cet enfer. Dans le désespoir de certains jours, je luttais bec et ongles contre les démons qui m'entouraient.

Enfin, j'ai choisi la musique et le vélo comme planches de salut. C'est tout ce que j'avais. C'était un exutoire. C'était mon refuge loin des intempéries du quotidien. Je voulais pas finir raide morte comme mon frère Brad, ni comme les épaves que mes parents étaient devenues. Les coups de pédale produisaient sur moi le même effet enivrant que la meilleure des dopes.

— Sam, d'après ce que j'ai lu au dossier, Janis s'en est finalement sortie.

— Janis avait pas le choix que de donner une chance à la vie. Du moins pour le moment, aussi mince qu'ait été l'éphémère lueur qui l'animait. Mais, comme par fatalisme, Janis se doutait bien qu'un jour, elle aussi allait crouler sous les mauvais coups de la vie. C'était inévitable.

Quand l'envie devenait trop forte de se doper, Janis sautait sur son vieux vélo. Elle fonçait comme une déchaînée sur les côtes et dans les sentiers autour du village. C'était ça, son *high*, celui qui lui a sauvé la vie à Gaïa. Le vélo et la musique.

— Toi, Sam, est-ce que tu consommais de la drogue ?

— Peux-tu définir le mot « drogue » ?

— Des substances hallucinogènes.

— Ben, comme tout le monde.

— Jamais à l'excès ? Sur une base régulière ?

— Probablement pas plus que toi.

— Du chimique ?

— Là, tu vas à la pêche. Alors, *for the record*, je suis pas plus dopé que la moyenne des gars de mon âge, en tout cas ceux qui sont un peu déniaisés.

9

— Sam, on dirait que tu es dans un autre monde.

— Oui, c'est ça, je suis assis dans ton bureau, mais ma tête est dans le petit appartement miteux de mon enfance.

— Allons voir ça un peu. Je t'écoute.

— Je portais toujours des chandails à manches longues, au cas où on pourrait apercevoir la cicatrice sur mon poignet. À l'école, on aurait pu me questionner et peut-être même m'enlever de mon père, tu sais la Société d'aide à l'enfance et tout.

— Ce n'était peut-être pas idéal avec ton père, mais au moins c'était chez vous, n'est-ce pas ?

— Vrai. C'est tout ce que j'avais. Depuis le départ de ma mère, j'étais en charge de tout. Le ménage, le lavage, les repas. Je marchais sur le bout des pieds jusqu'à la chambre de mon père. Je déposais le cabaret de nourriture devant la porte : un peu de quoi manger et une caisse de bière. Minimum une douze au complet tous les jours. Un matin, quand je suis arrivé à sa porte, il y en avait déjà une autre qui avait pas été touchée. Le lendemain,

ç'a été la même chose et encore le jour d'après. Je m'en suis pas fait pour la nourriture, ça arrivait à mon père de faire le jeûne de manger, mais là, les caisses de bière pleines empilées les unes sur les autres, c'était vraiment pas normal. J'ai frappé doucement à la porte. J'ai pas osé entrer sans frapper, c'était contre les directives strictes de Same. Il fallait y aller doucement, une seule fois, et attendre patiemment. Je savais que la chambre de mon père était un sanctuaire dont l'accès m'était interdit. J'ai fait bien attention de pas faire de bruit. Il fallait jamais déranger Same. Mon père était un homme important, il brassait de grosses affaires derrière cette porte. Des fois, ça prenait plusieurs minutes avant que mon père crie :

— OK, j'ai compris. Décampe.

Ce matin-là, j'ai collé l'oreille sur la porte. Rien. Aucun bruit. Pas de bruissement de draps. Pas de pet. Pas de toux. Pas de ronflement. Pas de *pschitt*. Pas de voix caverneuse de mon père qui récitait de mystérieuses incantations. Pas de jurons qui répondaient à d'autres jurons. Rien. Le silence total. Le néant absolu.

J'avais pas vu mon père depuis plusieurs jours. La dernière fois, Same avait murmuré quelques mots au sujet d'un jeûne pour se purifier l'âme et le corps : « Laisse-moi juste de la bière pis un boutte de pain, ostie... » C'était pas la première fois que Same entreprenait de tels régimes, mais, cette fois-ci, c'était le quatrième jour de suite qu'il touchait pas à sa bière. Dans ma tête de petit gars de douze ans, c'était une éternité. C'était surtout pas normal.

Je me suis appuyé la tête contre le mur. Un mur blanc comme tous les autres. Blanc, mais viré au gris avec les années. Mon père a décrété que tous les murs seraient blancs, qu'ils seraient dépouillés de toute décoration. Un jour, mon père est entré en furie dans ma chambre. Il se frottait le visage mal rasé en vociférant. Il a arraché les quelques affiches que j'avais placées aux murs. C'était pas la première fois que je comprenais pas ses comportements. J'ai pris mon trou, j'en avais tellement l'habitude que c'était devenu un mode de vie. Je me suis fait tout petit à côté de ma commode en me glissant dans la peau d'un de mes personnages, le Petit prince. Comme toujours, la tempête s'est apaisée tout aussi vite qu'elle s'était élevée. Same a étiré l'ombre de son grand corps rachitique vers le vacuum de sa chambre à coucher. Il a fait trembler la porte en la fermant. J'ai pas eu de ses nouvelles avant un bout de temps.

Mais, cette fois-ci, j'étais vraiment inquiet. Quand je l'ai aperçu, la semaine d'avant, Same avait les traits plus tirés que d'habitude. Il toussait à répétition, jusqu'à en perdre le souffle. Il avançait de façon hésitante. Il s'arrêtait à tout moment pour s'appuyer contre le mur. Il m'a regardé en pointant un index accusateur vers moi.

Je savais pas quoi faire. J'ai massé la cicatrice sur mon poignet. J'ai serré la main sur la poignée de la porte de la chambre de mon père. J'ai ralenti ma respiration pour me calmer. J'ai essuyé mes mains moites sur mon pantalon. J'ai encore placé une main sur la poignée, je l'ai retirée, je l'ai replacée.

Après de longs moments d'hésitation, j'ai tourné délicatement la poignée. Il fallait éviter de faire du bruit. C'était la consigne. J'ai lentement ouvert la porte. Un peu, pas trop. Juste assez pour glisser un œil dans la pièce. Aucun son. Aucun cri. Aucun juron. Aucun mouvement. Je me suis hasardé à entrer la tête dans la porte entrebâillée. J'ai reculé rapidement. J'ai été frappé par une odeur rance. Des relents d'excréments et d'urine.

J'ai monté le col de mon chandail sur ma bouche et sur mon nez. J'ai avancé de quelques pas. Les yeux plissés, je me suis approché jusqu'au milieu de la chambre. Les couvertures trouées étaient éparpillées par terre. Au bout de la pièce, dans la pénombre, j'ai aperçu mon père étendu sur son grabat infect. Il était couché sur le ventre, les fesses bleues à l'air. Sa tête était penchée sur le côté. Ses yeux étaient ouverts tout grands. Ils fixaient le mur. J'ai suivi son regard jusqu'à un bâton de hockey cloué au mur. Je me suis rapproché à petits pas de lui. J'ai eu peur de le réveiller, même si je savais qu'il pouvait plus me faire mal. Same portait un vieux chandail de hockey. Le chandail rouge et noir des Wings de Kalamazoo. Au dos, le chiffre 7 et le nom « Same ». Same avait pas enlevé ses bottines avant de se coucher. Il avait attaché les lacets autour de ses chevilles, une façon de pas se les faire voler pendant son sommeil.

Je me suis glissé vers le bâton de hockey accroché au mur du fond. Il y avait une inscription à la main sur la palette : *À Same, #7, Lucky Seven, meilleur body checker dans le Midget.* J'ai déchiffré

la signature : *Denis Potvin, #5*. J'ai baissé le regard vers la petite commode bancale. Il y avait là une dizaine de photos. C'étaient toutes des photos en noir et blanc. Je les ai examinées une à une. C'étaient des photos d'un gars à divers âges. Je me suis arrêté à une photo aux franges écornées et à la surface striée par les années. Je l'ai tournée dans ma main. Un gars était debout devant un arbre. Il regardait à côté de l'objectif de la caméra. Il se tenait légèrement penché d'un côté, comme s'il voulait être prêt à se sauver d'une menace imminente. J'ai reconnu le menton de mon père. Same, un garçon vulnérable, devenu l'homme qui écrasait les autres pour imposer sa loi. J'ai glissé la main sur mon menton. Pour la première fois, j'ai remarqué qu'il se terminait en galoche, comme le menton de mon père. Ça m'a surpris, et sans doute même dérangé, parce que je m'étais toujours identifié à ma mère. J'ai placé la photo entre deux feuilles de papier et je l'ai rangée dans mon portefeuille.

— Sam, c'est bien cette photo-ci au dossier du tribunal ?

— Perds-la pas. Cette photo me rattache à la vie.

J'ai pas eu à réfléchir bien longtemps. Mon heure était venue. Il fallait que je parte. Same. *Same Thing*. J'aurais plus à toujours éviter de contrarier mon père. Mon père venait de partir pour toujours. Ma mère, j'essayais de me débrouiller sans elle, mais je gardais espoir de la revoir un jour. Plus j'y pensais, et plus je l'imaginai plus forte qu'elle m'avait paru.

— Sam, peux-tu décrire comment tous ces départs t'ont affecté ?

— On dirait que ma vie, c'est juste ça, des départs, jamais des arrivées. Ma mère, mon père, Janis, Stéphanie.

— Et Karl.

— La mort violente de Karl, c'est bien ce qui m'a amené ici. Toi aussi, tu vas disparaître, la police, la juge, le jury, les autres aussi.

— Revenons à la chambre de ton père.

— Dans tout ça, moi, je voulais juste m'en aller. J'étouffais. Il fallait que je parte. Au plus *crissant*. Refaire ma vie qui, d'ailleurs, avait même pas commencé. J'ai murmuré, d'une voix trop neutre : « Bon, faut que je m'en aille », avec la même émotion qu'un gardien de prison qui a plus envie de voir le regard vide des *lifers*. J'ai regardé le cadavre de mon père une dernière fois et je lui ai dit adieu sans lui parler. J'ai enfilé une chemise à manches courtes. J'avais plus à cacher les cicatrices de mon passé puisqu'une nouvelle vie s'offrait à moi. Je me suis glissé dans le rôle de l'orphelin de cette enfance que j'enterrais dans un sous-sol moisi, en même temps que je m'efforçais d'effacer la présence de mon père.

J'ai ouvert la porte de l'appartement. Au-delà du délabrement de mon bout de rue, le soleil de juillet brillait de tous ses éclats. Les rayons perçaient mes yeux. J'étais aveuglé par les éclats de la nature verdoyante. La rue était un petit sentier sablonneux. Au bout, il y avait un bosquet, puis une plage. Des enfants couraient et s'égosillaient sur le sable fin. Leurs cheveux s'envolaient au vent. Comme dans

un tableau de Chagall, les enfants étaient des anges multicolores qui flottaient sur l'horizon.

J'ai fermé les yeux. J'ai vu ma mère. Elle était plus vieille, plus calme. Son regard était serein. Elle me souhaitait bonne chance sur la route de ma vie. Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai envoyé la main à maman. Son image s'est fondue dans le mur de notre vieille maison. J'ai compris que je la reverrais un jour.

Rendu au bout de la rue, j'ai tourné à gauche et j'ai entrepris le trajet d'une vie le long du chemin de Montréal. J'avais douze ans, le même âge que mon père dans la photo que j'ai apportée de sa chambre. La photo que t'as dans le dossier du tribunal.

— Sam, plus tôt, tu me disais que Janis était en classe.

— Moi, Sam, je vois Janis comme si j'y étais :

J'entends la porte de la classe s'ouvrir derrière moi. Je me retourne lentement en reconnaissant la voix de mon professeur, Mister Hetherington. Il est accompagné du directeur de la petite école. En fait, il faut dire ça vite, directeur, parce qu'il y a seulement deux classes à l'école, celle des petits et l'autre, des grands. Je remarque que Tom est pas dans son assiette. D'habitude, il se donne un air enjoué, façon de dire aux élèves qu'il est un chum, un des leurs : « Appelez-moi Tom, mes amis. » Mais ce matin, son sourire est forcé, ses mains sont cachées derrière son dos. Tom se tient bien droit à côté du directeur. Ils ont l'air contrariés d'être en classe. Le directeur toussote avant d'élever la voix pour s'assurer qu'on comprend son message. Il laisse tomber :

— Tom Hetherington doit quitter son poste.

Aucune réaction de la part des élèves. Moi non plus, ça me fait rien. Je me tourne vers la fenêtre. Les autres élèves — ils sont une dizaine — écoutent d'une oreille distraite. Ils mâchouillent leur gomme, murmurent en

ricanant ou cognent des clous. C'est pas la première fois qu'un enseignant se pousse avant la fin de l'année scolaire. « Un autre qui s'en retourne d'où il vient. So what ? » À Gaïa, c'est devenu une habitude pour ces petits gars venus du Sud. Sitôt arrivés, sitôt partis. Le soleil se lève, le soleil se couche. C'est pareil pour la lune. Et pour les profs. Le directeur explique que de nouveaux défis attendent Hetherington, là d'où il vient, à Winnipeg. Tom sourit timidement, il balance son grand corps mince de chaque côté. Tom promet de revenir nous voir à la première occasion. J'ai l'impression qu'il a répété son petit scénario devant un miroir, qu'il parle du bout des lèvres, en retenant un exubérant « Yes!, I'm gone! ». J'ai déjà entendu cette rengaine. Tom dit qu'il sort enrichi de cette merveilleuse expérience de quelques mois : « Je n'ai malheureusement pas pu rester ici bien longtemps mais, grâce à vous, j'ai vécu des moments qui vont me marquer à tout jamais. » Les élèves s'échangent des regards pleins de sous-entendus : « Est-ce qu'ils leur apprennent tous le même speech ? » Tom paraît sincère quand il dit qu'il est très, très triste de partir. Le directeur est triste de le voir s'en aller, « comme vous tous », ajoute-t-il à notre intention. Personne pleure. Le directeur nous explique que notre classe va être jumelée à celle des plus jeunes, « mais ce n'est que temporaire, jusqu'à ce qu'on trouve un remplaçant à Mr Hetherington ». On accueille l'annonce sans même hausser les épaules.

On nous donne congé jusqu'à la semaine suivante. Aucun élève se plaint de manquer des cours. J'improvise quelques paroles d'une chanson en tapant la mesure sur le dessus de mon pupitre. Je m'arrête quand le directeur

me demande de le suivre dans son bureau. Tom nous accompagne.



Le petit bureau du directeur est pas dans un meilleur état que les autres pièces de l'école. Il faut se faufiler entre un pupitre et un classeur. C'est pas très grand, mais c'est quand même mieux que les maisons du village.

Je tourne lentement mes longues mèches de cheveux autour de mon doigt. Tom sourit. Le directeur aime pas perdre son temps, il va droit au but :

— Janis, tu es la meilleure élève qu'on a eue depuis que je travaille ici.

Les professeurs ont souvent dit que j'étais une petite vite : pas besoin de me répéter les mêmes explications deux fois, en fait, j'anticipe les questions avant même que le prof les ait à l'esprit. Le directeur fixe l'enseignant d'un œil réprobateur :

— C'est bien dommage que Mr Hetherington nous quitte si rapidement.

Il se tourne vers moi :

— Mais ça pourrait être à ton avantage.

Les yeux de Tom s'illuminent. Il veut prendre la parole. Le directeur l'interrompt :

— Janis, j'ai parlé à ton père. Il s'est pas opposé, en fait, il a rien dit. Alors voilà, ça serait mieux pour toi si tu pouvais poursuivre tes études ailleurs. Pas vrai, Tom ?

Tom veut pas contrarier le directeur. Il sourit en se tournant vers moi :

— *Quand j'ai appris qu'on m'offrait un poste à Winnipeg, je me suis informé d'occasions pour toi. Il y a des programmes spéciaux qui vont te permettre d'entrer à l'université.*

J'ouvre la bouche pour parler, mais Tom continue :

— *On a évidemment prévu des mises à niveau, mais ça va aller, tu vas être prête à temps pour la grande école.*

Le directeur intervient :

— *Tout est arrangé. Tu vas habiter chez ton oncle et ta tante.*

Je connais pas cet oncle et cette tante, ni même s'ils sont du côté de mon père ou de ma mère. Je ferme les yeux pour mieux réfléchir. Après un moment, je hausse les épaules ; je fais la moue. Je sens que c'est le genre d'offre que j'ai pas le droit de refuser, comme si on me forçait à devenir volontaire. Sans vraiment les voir, je regarde les deux hommes en silence.



Je sais que mon départ du village va être sans retour possible. La veille, j'ai couché à la cabane familiale, dans mon coin, collée contre mes sœurs. La mère ours qui veille sur les plus vulnérables. Avant, il y a eu un genre de dernier repas en famille. Ce matin, je me dis : « On s'est regardés, on a dit oui-non-oui-shit-non-fuck-oui-non. » J'ai dû, pour une dernière fois, endurer la nouvelle femme de mon père. Je suis dégoûtée juste à regarder Gerda avec ses seins mous qui débordent de sa camisole sale, son gras qui défonce ses leggings bariolés qui lui donnent l'allure d'un gros zèbre jaune et mauve et sa maudite cigarette qui pend de son bec de

façon précaire. On s'est finalement pris dans les bras, mais juste un peu, pas trop, assez pour dire qu'on s'était salués. Au moins, on s'est pas cognées dessus trop fort. Je voyais pas toujours mon père battre Gerda, mais je savais quand ça se produisait. Par les cris, par le bruit de la tête qui frappait contre le mur. Une fois, par la fenêtre, j'ai vu mon père menacer la femme avec son couteau à fileter les poissons. Le couteau était planté sur le dessus du comptoir de la cuisine. Mon père a attrapé le couteau. Il a enroulé le manche avec ses doigts brunis par la cigarette et il a placé la lame sous le nez de sa femme. Gerda a crié : « Fuck you, shit face », et elle s'est retournée en tirant sur sa cigarette et en gloussant. La femme de mon père est un gros paquet de nerfs. Elle sacre tout le temps à travers sa bouche édentée. Mais, il y a pire encore. Gerda insiste pour se faire appeler « maman », et puis ça, je peux dire que je le prends pas une maudite miette.



À la levée du jour, le soleil tente timidement de percer l'horizon. D'épais nuages glissent tout près de la cime des grandes épinettes noires. Le croassement des corneilles me rappelle les voix alcoolisées de la veille. Comme toujours, la soirée s'est terminée par une chicane.

Je fais pas de bruit. Je contourne mes sœurs, je me penche sur la couchette de chacune d'elles, je les embrasse tour à tour, je leur dis que je les aime, que je vais pas les oublier. Je promets de revenir les chercher. Je m'attarde auprès de Kathy :

— Sois brave, kid, c'est à ton tour de t'occuper des autres. Je sais que t'es capable.

Kathy s'agrippe à moi. Je passe ma main dans ses longs cheveux :

— J'te promets que je vais revenir te chercher.

— Promis ?

— Cross my heart.

— And hope to die ?

On a ri, mais juste un peu, avec un motton dans la gorge. Je trouve le cran de dire à ma sœur d'être sur ses gardes face à notre père. Que c'est son tour, maintenant. Comme si Kathy savait pas déjà ça. J'essuie les larmes de Kathy, puis les miennes sur la manche de mon chandail. Je sors de la cabane comme une somnambule.

Une nouvelle couche de neige couvre le sol. En mettant le pied dehors, je fixe le ciel et je prends une grande respiration pour chasser de mes poumons l'odeur fétide de la cabane de mon père. J'expire plusieurs fois pour évacuer les relents de la cabane. Les odeurs de renfermé, de moisissure, de vomis macérés dans une puanteur suffocante. J'ouvre grand la bouche, je mords à pleines dents dans l'air pur du petit matin de décembre. Je m'enivre de l'odeur fraîche de la forêt du nord du Manitoba.

Je m'arrête devant mon vélo, une vieille affaire rouillée, pas mal maganée, que mon père a trouvée au fond du village, dans le tas de ferraille, entre les chars écrasés et les motoneiges renversées. Le vieux a arrangé le bicyk de montagne, un cadeau qu'il m'a fait dans un moment où il voulait se faire pardonner. Cette fois-là, il avait été particulièrement rude, même si c'était tout le temps « j'la mets d'dans, no time to waste ». Il s'essuyait

avec sa main et il remontait même pas son zipper. Il retournait à sa petite vie en hurlant contre pas mal tout le monde, tous ces monstres connus ou imaginés. Comme cette fille — moi — qui savait pas apprécier ses marques d'affection paternelle.



J'apporte à peine le strict minimum, seulement un sac Adidas noir pas plus long que mon bras qui contient toutes mes possessions. Mon père est sorti dehors, en train de pisser le long du mur en vinyle de la cabane. J'attrape le couteau à fileter. Mes doigts sont crispés autour du manche. C'est ma chance de m'en prendre à mon père. Je m'avance vers la porte. Je revois toutes les autres fois où j'ai voulu tuer mon père. Légorger. « L'exécuter », comme je me disais à moi-même. Le couper en mille morceaux. Éparpiller son corps à travers la forêt. Nourrir les animaux sauvages. Mes mains se mettent à trembler. J'ai tellement souvent promis de débarrasser l'humanité de la maudite présence de mon père. Mais chaque fois, j'ai reculé. J'arrive pas à avancer, mes pieds sont collés au plancher. Encore aujourd'hui, même si je quitte le village, je sais que je parviendrai pas à tuer mon propre père. Je pourrai jamais me priver de sa présence étouffante. Malgré moi, il faut que je garde mon père comme l'ancrage de ma vie. C'est comme ça que les monstres insatiables veulent que ça marche. C'est eux qui mènent.

Je lève la tête. L'image de mon père est là devant moi, imprimée au mur. Mes yeux sont en feu. Je rugis. Je lève la main au-dessus de ma tête. Je prends un élan.

Je plante le couteau dans le mur. Au niveau du cœur de mon père. Ma main glisse du manche jusqu'à la lame tranchante. Je crie de rage en me coupant l'intérieur de la main. La douleur est vive. Je reste figée sur place. Je regarde les gouttes de sang couler une à une le long de mes doigts. Elles se répandent et forment des taches rouges sur le plancher en linoléum rendu fade par les années de négligence. Mon sang. Aussi le sang de mon père. Ce tortionnaire que j'ai jamais pu tuer de peur de le perdre. J'enroule un vieux torchon à vaisselle autour de ma main. J'essuie la lame du couteau. Je glisse le couteau dans la manche d'une vieille veste bariolée aux couleurs des magasins de la Baie d'Hudson. Je place la veste à l'intérieur de mon sac, sur le dessus des autres objets. Comme ça, je vais pouvoir attraper le couteau plus facilement. On sait jamais quand ça pourra servir. Mon arme pourrait être utile en route vers Winnipeg. Mr Hetherington a l'air bien fin, mais on sait jamais, un homme c'est un homme et, en plus, celui-là, c'est un gars de la ville.



Je place le sac Adidas sur le guidon et j'enfourche mon vélo. Je fonce vers le rocher au fond du village, juste devant le dépotoir. Il est tôt, un lourd silence règne sur Gaïa. Les freins mal ajustés du vélo grichent. Je pars comme une torpille. Je peux que difficilement agripper le guidon avec ma main blessée, mais je suis habile et rapide. Je monte et je descends le rocher à fond de train en faisant des wheelies. Je retrouve le sourire. Je décide d'y aller d'un dernier tour de piste. Je siffle et je souffle

en même temps. Dans une descente intrépide, la roue avant du vélo glisse sur une plaque de glace couverte par une couche de neige. Le vélo dérape. Je fais une pirouette au-dessus du guidon. J'atterris en bas du rocher, sur un tas de vieilles planches. Je me lève péniblement en massant mon genou. Je resserre le torchon à vaisselle autour de ma main pour contrôler le saignement. Je grimace en soupirant et en souriant en même temps. Des fois, ça fait du bien d'avoir mal. Je le sais parce que j'en suis pas à mon premier accident du genre.



Les grands oiseaux survolent la forêt. Je voudrais pouvoir voler majestueusement comme l'aigle, décider moi-même de mon parcours, être maîtresse de ma vie. Jamais dépendre de personne.

L'aboiement des chiens sonne le réveil du village. Après m'être relevée, je redresse la roue avant de mon vélo et je l'enfourche à nouveau. Je roule maintenant plus lentement, en parcourant des yeux le village de mon enfance. Je lève prudemment un pan du voile opaque qui, depuis ma tendre enfance, m'enferme dans un monde de laideur et de crainte. De hantises, aussi. Je supplie une force invisible, une puissance qui m'est inconnue de m'aider à bloquer de mon regard les aspects les plus hideux de ma vie. Je me dirige vers la petite chapelle, plus loin, à ma gauche. J'entends rien, ni les enfants qui s'égosillent ni le croassement des corbeaux ou le vent d'hiver dans les arbres chétifs. Rien du tout. Sauf une petite voix qui me dit de faire attention. Je m'arrête. Je m'accoude sur le guidon de mon vélo. Je ferme les yeux

et je prends de grandes respirations. Après de longs moments d'hésitation, je descends de mon vélo. Je pose mon sac à terre et je range mon vélo contre une clôture à la peinture blanche écaillée. Cette chapelle maudite, une autre pomme de discorde à Gaïa. Une guerre de religions. Les athées contre ceux qui ont trouvé la foi. Ma mère était de ceux-ci, les born again. De son côté, mon père s'est juré de jamais renier ses convictions anticléricales.

D'un pas hésitant, j'avance vers le devant de la chapelle, au ralenti, comme dans un rêve. Mon regard s'attache à chaque détail : le bois défraîchi sur les murs, les vitraux rendus opaques par la crasse des années, le vieux clocher en bois qui penche, une imitation chancelante de la tour de Pise. La cloche, tout en haut, a disparu ; sans doute qu'elle a été vendue à la scrap. Chaque fois que je pose le pied sur le sol, j'entends le craquement du bois qui menace de céder sous mon poids. Je monte les quatre marches et je glisse jusqu'à la porte. Je tends la main. Inutile de tourner la poignée, la porte balance au vent, accrochée à une seule peinture rouillée.



Je fais quelques pas dans la chapelle. Je ferme les yeux pour me recueillir. Je me sens comme au jour de ma première communion. Je revois les sourires, les chandelles, les chants religieux. La belle robe presque blanche aux motifs à fleurs. La promesse d'une vie nouvelle tracée par un dieu inconnu. En avant, le prêtre qui sourit pas, qui parle de façon solennelle, qui me regarde avec des yeux pleins de sous-entendus. Ce prêtre chassé du

village pour des raisons jamais expliquées. Mon frère Brad était au courant, mais il a jamais voulu me parler de ça. Sauf qu'en ce matin de décembre, c'est loin, très loin, tout ça. C'est dans une autre vie. Dans la vie d'une autre personne.

J'ouvre les yeux. Je me rends compte que j'ai croisé les mains devant moi, la main droite sur la gauche, celle blessée par le couteau à fileter les poissons. Je m'avance vers l'avant de la chapelle. La chapelle a déjà été baignée par une lumière vive et vivifiante. C'est fini ce temps-là. Des vapeurs de poussière sont suspendues aux rayons de lumière qui filtrent à travers les fenêtres fissurées. Les quelques bancs qui restent sont renversés. Ils sont couverts de graffitis creusés avec des couteaux et des clous rouillés. Des botches de cigarettes et de pot traînent un peu partout. Le grand crucifix tout en avant est bancal. Jésus s'accroche de façon précaire en s'agrippant d'une seule main.

Je me dirige vers la nef. Je fais une pause devant la petite balustrade qui sert à séparer les fidèles du célébrant. Je m'arrête devant l'autel. Je me recueille quelques instants. Je marche de l'autre côté de l'autel, là où le prêtre célèbre la messe. Je place les mains à plat sur le dessus de l'autel en marmonnant quelques mots. Une prière, une incantation, un mantra? Tout ça en même temps. Des gouttes de sang coulent de ma main blessée, mais je sens rien, ni la douleur ni les pulsations qui battent dans une folie vertigineuse. Je me laisse glisser sous l'autel en soupirant.

Je me couche sur le côté. Je remonte les genoux vers mon menton. Je referme les bras sur ma poitrine. Je suis repliée sur moi-même, comme un fœtus. Je suis soudai-

nement prise de grands tremblements, des secousses que je parviens pas à contrôler. Les frissons de mon enfance réapparaissent. Des frissons saccadés comme quand je venais me réfugier sous l'autel pour échapper aux griffes de mon père. Quand mon père me prenait, je pouvais pas résister. D'habitude, il me la mettait dans le trou d'en avant, mais ça arrivait aussi qu'il me prenne par en arrière. Quand ça adonnait, mon père se huilait le machin avec de la graisse ou quelque chose comme ça. Il disait que ça glissait mieux, mais d'une manière ou d'une autre, ça faisait toujours mal. Ça me brûlait partout, dans mon corps et dans mon âme. Je parvenais pas à débattre. Je gelais sur place. Je me dissociais de mon corps. Je flottais au ciel pendant les agressions, en observant la scène comme si j'étais une spectatrice. D'autres fois, je comprenais pas pourquoi je me sentais abandonnée quand mon père s'approchait pas de moi. Je tournais en rond. Je m'examinais dans le miroir en me demandant pourquoi je lui plaisais pas tout le temps. Mon père menaçait de s'en aller si je le dénonçais. Je me clouais le bec. Je pouvais pas deviner que tout le monde était au courant. J'ai commencé à vivre le pied enfoncé sur les freins. C'est devenu ma façon de survivre.

Quand je sentais que son père allait recommencer, les monstres invisibles surgissaient et dansaient autour de moi comme des cannibales. Je prenais alors les jambes à mon cou et je partais me réfugier dans la chapelle. Je traînais mes sœurs avec moi sous l'autel. Je voulais les protéger, même si c'est moi — « Janis my cutie pie » — que mon père convoitait. Que mon père préférerait violer. Les autres filles étaient plus jeunes, mais elles perdaient rien pour attendre, un jour, ça

serait leur tour. Aucun doute là-dessus. Je savais que j'étais pas assez bonne pour que mon père soit toujours satisfait de juste moi. Il irait en pogner d'autres. Il les appellerait « my cute little bitch ».

Je voyais l'orage monter quand j'entendais mon père vociférer et tituber en revenant à la maison. Quand je pouvais, j'attrapais Sue, Shirley et Kathy par les bras. Je les entraînaï vers la chapelle, par le petit sentier dans le bois. Mon petit sentier secret. La sortie de secours. En courant, j'entendais mon père crier, ma mère, la vraie, se rapetisser en pleurant. Mon père faisait le tour du village. Il finissait par entrer dans la chapelle. Blottie sous l'autel, je plaçais une main sur ma bouche pour que mon père m'entende pas respirer. De l'autre main, je serrais mes sœurs contre ma poitrine pour les empêcher de bouger. Fou de rage, le vieux donnait des coups de pied dans les bancs d'église. Il sacrétait. Il criait avec sa voix de muffler perforé : « Viens icitte, Janis. J'vas t'trouver, pis j'vas t'avoir. » Sans avertissement, sa voix devenait doucereuse : « Viens, mon bel ange, j'vas te faire des belles petites caresses. » Chaque fois, les plus jeunes tremblaient de peur. Kathy se mordait les doigts à l'os en se collant contre moi. Moi, je me raidissais comme si mon cœur et mon corps étaient gelés dans le fond d'un lac en janvier.

Mais je savais que mon père nous trouverait pas, puisque je m'étais envolée avec mes sœurs, loin, très haut dans le ciel, sur un épais nuage où on flottait à l'abri des cauchemars de notre vie. Je volais au-dessus des fantômes insatiables qui me pourchassaient dans le village. C'est pour ça que la bête que mon père était devenu nous a jamais trouvées sous l'autel. Il quittait

la chapelle en pleurnichant et en maudissant la vie. Sa maudite vie pire que celle d'un chien galeux.



J'ouvre les yeux. Je dégage mes bras et je redresse mes jambes vers l'extérieur de l'autel. Je me relève. En marchant à petits pas vers la sortie de la chapelle, je me souviens que mon frère était pas en reste. Notre père faisait preuve d'une violence inouïe envers son fils. En le battant, il s'arrangeait pour laisser des marques sur son petit corps. Une fois, Brad s'est mis à marcher tout croche parce que notre père lui avait crissé des coups de deux par quatre sur la jambe. Brad a boité jusqu'à son lit de mort à côté de la rivière. Je comprends pas d'où vient cette violence. Est-ce que mon père pouvait pas savoir tout le mal qu'il faisait à ses enfants ? Est-ce qu'il avait donc rien appris des abus dont il avait été victime aux mains des prêtres et de son propre père ? Est-ce que notre père se sentait obligé de nous transmettre cette violence comme seul héritage ? Et ma mère, avant de s'en aller pour toujours, qui me disait d'arrêter de me plaindre : « Ça donne rien de chialer. Qu'est-ce que tu veux, c'est comme ça que ton père a été élevé. C'est tout ce qu'il connaît... Et puis, va donc jouer avec le bécyk qu'il t'a donné. »



Le sac Adidas est pas lourd à porter. Je laisse mon vélo accoté à la clôture. J'ai dit à Kathy de venir le chercher. Mon cadeau de départ. Je me dirige à pied vers le

cimetière derrière la chapelle, là où se trouve une petite croix en bois.

Deux petits bouts de branche défraîchis attachés en forme de croix par une corde en nylon jaune. Un vieux crucifix rouillé cloué au milieu de la croix. C'est tout ce qui reste du passage de ma mère auprès de ceux qui l'ont peut-être déjà aimée.

Je suis une enveloppe transparente dans le ventre de ma mère. Je ressens les spasmes nerveux, les angoisses, les tremblements, les hurlements, les pleurs. Le désespoir. Je suis une jeune fille qui s'enfuit de la maison en désordre. Je vais me réfugier dans le bois. Je me cache, accroupie sous le feuillage des épinettes. Je vois ma mère tituber à travers le village. Elle a les cheveux ébouriffés, le regard hagard, le visage tatoué de sang. Haletante, ma mère se traîne vers la rivière, plus loin, là où il y a une chute. Elle crache des propos incohérents. Une suite de mots entremêlés qui annoncent qu'elle part pour pas revenir.

Je place la main dans ma bouche pour empêcher mes dents de claquer. Ma mère chancelle en haut de la falaise. Elle se balance au-dessus des chutes. Je couvre mes yeux avec mes deux mains. J'enfonce mes mains sur mon visage. Mes lèvres, mes joues, mon cou sont crispés. J'entends un cri, un cri perçant, un long hennissement discordant. Puis, le sifflet d'un lourd objet lancé à l'eau. Ensuite un bruit sourd. Un fracasement. La rivière est peu profonde. Son lit est une couche de roc solide. Je sais que, au fond de l'eau, ma mère est un amas de chair difforme, vidée de toute vie. J'ouvre les yeux. Une coulée de sang se glisse sur la rivière et s'étend comme une tache d'encre avant de se dissiper peu à peu.

Je reste trois jours dans mon refuge de branches. Je suis pétrifiée. Je pleure pas. Je dis rien de la disparition tragique de ma mère. Je vais enterrer son secret dans le fond de mon cœur noirci.

Quand je retourne à la maison, personne me pose des questions. À Gaïa, il a plus jamais été question de ma mère. On se dénonce pas entre nous ici. On dit rien. On garde ça mort. Aujourd'hui, je m'en veux d'avoir rien dit. J'en veux aussi à ma mère de m'avoir désertée. Je lui reproche sa lâcheté. De toujours m'avoir laissée seule sous l'emprise des plus horribles fantasmes de mon père. Je reproche à ma mère d'avoir été la complice silencieuse de mon père. Ma mère nourrit les fantômes insatiables qui me rongent. Son silence leur donne vie et les rend légitimes.



Je marche d'un pas décidé vers la cour de la petite école. J'aperçois Mr Hetherington accoudé à sa Jeep. Je dois me rendre à Winnipeg avec lui. Mr Hetherington comprend pas pourquoi je refuse de placer mon sac dans le coffre du véhicule, mais j'insiste pour l'avoir devant moi. Je lui explique : « J'vais pouvoir m'accoter les pieds dessus. » Pendant que Mr Hetherington se rend du côté du conducteur, j'ouvre la fermeture éclair du sac. Je glisse la main dans le sac et je serre très fort sur la poignée du couteau en fermant les yeux.

Je prends une grande respiration pour me donner la force de continuer. J'ai peur face à l'inconnu, même si je sais que je vais pas survivre longtemps, si je reste ici, si je m'échappe pas de Gaïa, pour aller ailleurs,

n'importe où. Je veux pas finir comme ma mère. Comme les autres. Je pense à mes sœurs. Je suis envahie par un sentiment de culpabilité. Je sais que mon père va se tourner vers celles-ci, surtout Kathy, qui arrive à l'âge d'attirer son attention. L'inceste comme rite de passage dont mon père est le célébrant.

Je me sens gorgée de néant de la tête aux pieds. Les coups et les blessures des années d'enfance me hantent encore. J'entrevois ce prochain chapitre de ma vie imprégné d'un mélange de nostalgie et d'anticipation. De remords aussi. De ce qui a été et de ce qui aurait pu être. De ce que sera la vie de ceux que je laisse derrière moi.

Je croise les jambes. Mon regard se perd dans les branches d'arbres qui plient sous le poids de la neige. Le ruban de route précaire défile dans une suite de courbes et de nids de poules glacés. Le ciel, pourtant bas et gris, m'apparaît peu à peu comme une toile aux couleurs éclatantes. Je me prends à espérer qu'une vraie vie s'offre à moi hors des confins de ce village de désolation. Mon cœur se nourrit de rêves impossibles, du genre qui peuvent seulement se réaliser quand on a dix-huit ans.



— Donc, Janis a fait le trajet jusqu'à Winnipeg dans la Jeep de Tom ?

— C'est ça. Janis s'est assise raide comme un poteau du côté passager, les genoux soudés ensemble. Ses mains étaient moites, ses os lui faisaient mal d'appréhension parce qu'elle était enfermée dans la cabine trop près de cet homme.

Elle était fatiguée d'avoir si peu dormi la veille, mais elle luttait contre le sommeil envahissant.

Je sais que je dois demeurer vigilante. Au début, Mr Hetherington veut parler. Il dit n'importe quoi pour que je lui réponde. Mais quand je parle, c'est uniquement par des mots brefs, des phrases courtes, la voix éteinte. Pendant le long trajet, on fait quelques pauses pour manger et aller à la toilette le long de la route. La première fois, je sens qu'il en profite pour se rapprocher de moi. Je me tourne de l'autre côté en émettant un grognement guttural. Mr Hetherington retourne dans sa Jeep et il place solidement les deux mains sur le volant. Je m'installe sur le siège du passager. Je me tasse sur ma droite, la joue collée sur la vitre de la porte. Je me dis que le gars est assez intelligent pour comprendre le message. J'ai quand même pris mes précautions. Le couteau est pas loin au cas où l'homme assis à ma gauche déciderait de s'essayer. Mais Mr Hetherington demeure silencieux et docile jusqu'à Winnipeg. Ça fait bien mon affaire, même si je suis pas rassurée avant d'être déposée à destination.

Je veux être laissée seule à mes rêves. Je pense à ce que j'abandonne derrière moi, aux fantômes qui s'éloignent sur le fil de l'horizon, mais je m'interroge aussi à savoir si les spectres vont apparaître à nouveau dans cette ville étrangère. On m'a mise en garde contre les dangers qui guettent à chaque coin de rue de Winnipeg. D'autres ont disparu, sans laisser de traces. Je revois le visage de mes sœurs, loin là-bas, à Gaïa. J'entends leurs cris, mais je me sens frémir devant le danger qui me guette ici. Je me concentre fort pour pas me laisser démonter. Je suis jeune et je suis téméraire et fringante. Je parviens à me

convaincre que je vais pas tomber dans le même piège que les autres. Je vais être sur mes gardes, et je sais me défendre. Et puis, j'aurai toujours mon couteau aiguisé à portée de main.



— Sam, tous ces détails ne sont pas au dossier. Comment peux-tu être aussi spécifique ?

— Au début avec moi, Janis parlait pas de ses affaires mais, à la longue, quand je l'ai peu à peu mise en confiance, c'est comme si elle avait ouvert les vannes. Janis était comme ça, elle aimait se confier après la baise. Tu sais, il y en a qui se collent, d'autres qui soufflent deux ou trois mots doux avant de s'endormir. Janis se collait et parlait. C'était le moment des grandes confidences. J'allais chercher deux verres d'eau et Janis déballait son histoire.

— D'après ce que tu me dis, tu étais très attentif.

— J'avais les oreilles grandes ouvertes, je voulais rien manquer. Je lui posais des questions, je demandais des précisions, même que, des fois, Janis trouvait que je me mêlais pas de mes affaires. Elle me traitait de mouche à marde, et c'était pas toujours pour rire. Ça a duré un temps, puis Janis s'est bouchée. Plus un mot. Sauf pour m'envoyer chier. C'était comme si j'existais pas. J'ai trouvé ça dur, tu peux pas savoir comment. Quand Janis m'ignorait comme ça, je me sentais rempli d'un trop-plein de rien.

— Tu l'as vraiment aimée, n'est-ce pas ?

— Je l'ai pas juste aimée, cette femme-là, j'étais fou d'elle et pas à peu près. Quand je te parle, je revois chacun de ses gestes, j'entends ses paroles, comme si elle était ici dans ton bureau. J'habite son âme, son corps m'enveloppe. Des fois, ça fait terriblement mal de penser à elle, de m'imaginer ce qu'on aurait pu être ensemble.

Alors, oui, Doc, j'ai aimé Janis, sans doute trop, probablement mal. C'est mon premier vrai amour, ma seule vraie femme. Au début, j'osais à peine lui parler d'amour. J'utilisais ce mot du bout des lèvres, presque timidement, pour ouvrir une brèche dans le mur derrière lequel Janis s'enfermait. Ça a été beau. Ça aurait pu être parfait. En nous voyant marcher dans la rue, les gens se disaient que c'était impossible d'être plus heureux que ma Janis et moi. Puis, je l'ai couverte de trop d'affection. Le mot « amour », c'est un paratonnerre. J'en mettais tellement que Janis suffoquait. Ça pouvait pas durer. Notre histoire d'amour, ç'a été l'ébauche d'un roman qui s'arrête après trois, quatre chapitres. Mes élans vers elle ont pris des allures d'éteignoirs. À vouloir trop en faire, j'oubliais les choses essentielles. Ensuite, ça a été à mon tour de me sentir privé d'air, comme le nageur qui a de la difficulté à sortir la tête de l'eau. Je me suis mis à murmurer « je t'aime » comme un appel au secours étouffé dans la gorge. Le sel de mer brûlait mes poumons et j'arrivais pas à respirer. Des fois, je me dis, comme pour me consoler, que, dans le fond, Janis et moi, on était juste pas faits pour être ensemble, mais ce qui me hante le plus, c'est cette pensée que, si je l'avais moins aimée, je l'aurais pas

poussée vers les pouilleux du chemin de Montréal. Tout ça serait pas arrivé. Janis jouerait de la guitare sur le *stage* de la librairie et moi je l'écouterais en rangeant les livres sur les étagères. Sauf qu'à la fin, c'était rendu qu'on se livrait à une surenchère pour voir qui aimerait l'autre le moins. Tu sais, Doc, une histoire d'amour, c'est toujours une question de survie entre deux personnes. Lequel des deux va se faire moins engloutir que l'autre.

— Ou plutôt d'adaptation, n'est-ce pas ?

— En tout cas, entre Janis et moi, souvent, il fallait éviter de suffoquer. C'est vrai qu'on a eu des maudits beaux moments de joie ensemble, mais cet amour éphémère est enrobé dans ma mémoire par trop de brume asphyxiante.

— Sam, ne t'en mets pas trop sur les épaules. Si nous parlons de Janis, c'est pour que je puisse mieux te comprendre, mieux saisir ton passé, ton cheminement. Ensuite, je devrai faire un rapport éclairé au tribunal. Rappelle-toi que les accusations qui ont été portées contre toi sont uniquement en rapport avec la mort violente de Karl, personne d'autre.

— La mort de Karl ou celle de mon père, comme si c'était pas assez.

— Revenons donc un peu à ton enfance. Tu venais de découvrir ton père mort et tu es parti de l'appartement. Le départ de ta mère, la mort de ton père, quitter ton milieu familial, avec le changement de ton milieu social, c'est toute une accumulation de traumatismes, tout ça, et seulement au début de l'adolescence...

— Exact. Ça t'impressionne ? Est-ce que ça prend un âge spécifique pour chercher sa vie ? Laisse-moi continuer.

Après ça, je me suis promené un bon bout de temps autour du chemin de Montréal. Un peu partout, mais je faisais de grands détours pour éviter la rue de mon enfance. La découverte du cadavre de mon père avait tracé un cercle radioactif qui partait de notre appartement et qui rayonnait sur les rues environnantes. On a pas remarqué mon absence et on m'a pas recherché tout de suite, parce que c'était l'été et j'avais pas d'école.

Chaque pas me faisait découvrir de nouvelles facettes de la liberté. Au début, je clignais des yeux, comme pour mieux *focusser*. Puis, j'ai commencé à

m'habituer à mon environnement. Je remarquais la beauté des arbres, le chant des oiseaux, la chaleur des rayons de soleil. Il y avait toutes sortes de monde. Je croisais des employés de bureau, des vendeurs, le facteur, des clients des boutiques, du LCBO et des restaurants, des *fast food trucks*. Il y avait bien aussi des *pushers* et des filles qui se tenaient aux coins des rues. C'était une faune très bigarrée. On aurait dit un rassemblement de tous les endroits de la terre et de diverses couches sociales. Ce monde était nouveau pour moi et, d'une certaine façon, il me fascinait. Mais au lieu de pouvoir apprécier ces découvertes, je me suis étonné que je demeurais indifférent. J'y voyais pas une invitation à déployer mes ailes et à m'envoler vers une vie de merveilles. J'étais sorti de mon enterrement au sous-sol sans toutefois saisir l'ampleur de ces nouveaux horizons sur la surface de la terre. J'avais pas encore compris que la vie reviendrait pas automatiquement, qu'il faudrait que je cherche la vie, que je me l'approprie, en un mot, que j'apprenne à vivre en société. Et avec moi-même.

Je me suis mis à marcher la tête baissée en scrutant le trottoir de gauche à droite pour trouver des trente sous, parce que je commençais sérieusement à manquer d'argent. Un vieux monsieur m'a fait signe. Il était assis sur un banc dans un parc à côté de la pharmacie. J'ai pas bougé. Je l'ai regardé de biais pour l'observer sans que ça paraisse. Le vieux portait des lunettes jaunes de style aviateur. Il vidait le tabac de dizaines de botches de cigarettes dans une enveloppe de carte de souhaits.

J'ai commencé à marcher pour m'en aller quand j'ai entendu un chien aboyer. C'était un cri perçant, tu sais, le son des petits chiens débiles qui jappent, mais qui mordent pas. Je me suis retourné vers le vieux monsieur. Ses vêtements étaient usés à la corde, mais ils étaient impeccablement propres. De toute évidence, il était fier de sa personne. Comme on dit, il oubliait pas qu'il avait déjà été quelqu'un d'important, et ça paraissait dans sa manière d'être. J'ai aussi remarqué ses dents étonnamment blanches qu'il mettait en évidence en souriant à bouche ouverte. C'était un genre de dandy des bas-fonds qui avait connu de meilleurs jours.

Le vieux caressait la tête du petit chien, un genre de cabot sans race et avec encore moins d'attrait qu'un rat de gouttière. C'est comme ça que je l'ai vu à ce moment-là. Mais le vieux et le chien semblaient bien s'entendre.

— Point-Virgule.

J'ai secoué la tête :

— Heuh ?

— Point-Virgule, c'est son nom. Sa mère s'appelait Point, mais elle s'est fait écraser par un taxi, là-bas, devant le magasin de l'Armée du Salut. Je l'ai appelé Point-Virgule parce que, lui, son histoire est pas finie. Des fois, je l'appelle P.V. tout court. Tu peux le toucher, mais sois doux avec lui. P.V. est dans une phase dépressive. Ça lui prend par moments.

Le chien a avancé son museau pointu vers moi. Je me suis penché vers lui. Le vieux m'examinait.

— Tu viens d'autour d'ici ?

Il m'a posé d'autres questions mais, de mon côté, je regardais le chien dans les yeux, mon truc pour pas avoir à répondre.

— T'as fugué, c'est ça ?

Tout en me questionnant, il s'est mis à rouler des cigarettes avec le tabac de ses botches.

— Bon, moi aussi je me suis poussé de chez mes parents quand j'avais ton âge.

J'ai remarqué qu'il avait maîtrisé l'art de rouler sans regarder, même si ses doigts étaient crochis par l'arthrite.

— Tu manges pas des fois, le jeune ?

Il m'a dit ça, mine de rien, pour pas me brusquer. Justement, j'avais pas mal faim et il me restait pas cinq cennes. Je me suis tourné vers lui. Il m'a tendu un bout de sandwich. J'étais curieux de connaître cet homme aux yeux pétillants, mais j'avais surtout envie d'appriivoiser Point-Virgule, le taciturne tacheté au poil propre comme les vêtements de son maître. Le sourire du vieux était généreux.

— Mon nom, c'est Hunter S.

J'ai continué à flatter son chien.

— Hunter S. Thompson. Tu me reconnais pas ?

J'ai haussé les épaules, mais je voulais pas l'insulter, alors je me suis gratté la tête en balbutiant :

— Peut-être.

J'ai failli lui demander s'il sortait d'une bande dessinée.

— Pourtant, on a beaucoup parlé de moi. Mais, c'est vrai que c'était dans une autre vie, puis toi, t'es pas mal jeune pour comprendre ces affaires-là.

L'homme a ajusté ses lunettes. J'ai remonté les miennes.

— Retiens ce nom-là. Hunter S. Tompson. Tu sais ce que c'est le journalisme *gonzo*? Non? Bien, c'est moi qui ai inventé ça.

Hunter S. a inséré une cigarette parfaitement roulée dans un vieux porte-cigarettes qui avait fait son temps. Il a soufflé des cercles de fumée.

— As-tu un nom?

J'ai fini par murmurer :

— Sam.

Hunter S. a pointé à sa gauche, sur le banc en tirant sur sa cigarette tout en toussant. Je me suis assis. J'étais fier de m'être fait un nouvel ami. Sa voix était râpeuse, mais douce. Il souriait, s'informait de ma condition, de mes intérêts, sans me faire de reproches, sans me tomber dessus à coup d'injures et de taloches. Je me suis détendu peu à peu. Il a remarqué ma cicatrice. Son regard s'y est arrêté un moment, puis il a placé ses yeux dans les miens en secouant la tête de gauche à droite :

— Dans la rue, on juge pas.

J'ai cru bon de pas trop bouger la tête de haut en bas pour lui dire que ça faisait justement mon affaire qu'on me pose pas de questions. Il a sorti une petite bouteille en plastique de sa poche et a avalé quelques comprimés. Il a vu que je l'interrogeais du regard :

— Un relent des années 70. Dans une autre vie, on m'appelait l'empereur des Quaaludes parce que j'avalais ces sédatifs à pleines poignées, comme si c'étaient des Cheerios.

C'est vrai que Hunter S. se tenait bien droit et qu'il avait des airs d'aristocrate. On est restés assis comme ça pendant une bonne partie de la journée, jusqu'à ce que Hunter S. me demande si j'avais un endroit où dormir. Je voulais pas lui avouer que depuis une semaine je couchais un peu partout dans les parcs de Vanier, mais j'ai bien vu que le soleil glissait en bas des édifices et que l'ombre de Point-Virgule commençait à faiblir. Comme je répondais pas, Hunter S. m'a pris par la main :

— Viens, Sam, je connais une place. Mais il va falloir que tu fasses comme dans les films d'agents secrets pour entrer.

Hunter S. aurait pas pu trouver un meilleur argument pour que je le suive parce que j'avais développé des instincts d'espion à force de surveiller mon père en cachette. On a traversé le pont Cummings, puis on a continué sur Rideau, jusqu'à King-Edward. On s'est arrêtés dans un magasin de sport. Hunter S. m'a acheté une casquette de baseball. Il me l'a enfoncée sur la tête. J'ai retourné la casquette pour que la palette soit par en arrière. Ça faisait plus viril. J'ai souri. Hunter aussi a souri. On a dû marcher une bonne trentaine de minutes, mais on regarde pas le temps passer quand on a douze ans et qu'on se trouve dans un endroit qu'on connaît pas. Rendus là, on a tourné à droite. Heureusement que mon ami me tenait par la main parce que toute mon attention était portée vers le bouillonnement de la ville, mais aussi vers Point-Virgule qui arrêtait pas de grogner, pendant que je le tirais parce qu'il voulait pas avancer. J'étais

jamais venu par là, alors tu t'imagines l'effet que ça m'a fait, les édifices en hauteur, le monde qui se pressait sans parler ni sourire, puis tous ces gros camions sur King-Ed. J'étais à la fois craintif et émerveillé. Je marchais avec le menton relevé, parce que si Hunter S. avait pas peur, moi je devais me montrer aussi brave que lui.

Hunter S. m'a dit qu'on était rendus dans la basse-ville. On s'est retrouvés devant un édifice terne de trois étages. Mon ami était fier : « Ça, mon grand, c'est mon château. » Des hommes et des femmes étaient debout en ligne devant la porte d'entrée. D'autres étaient assis sur le trottoir. Certains riaient, quelques-uns se chicanaient. Les automobilistes faisaient comme s'ils voyaient pas les quêtoux qui les suppliaient avec des yeux gros comme des poignées de porte. Hunter S. a mis l'index sur sa bouche : « C'est ici que je reste, parle plus », comme si j'avais dit un seul mot depuis qu'on avait commencé à marcher. Il a avalé une autre pilule et il m'a tiré sous son manteau pendant que je pressais Point-Virgule sous mon T-shirt.

C'est de cette manière que j'ai vécu les semaines suivantes : j'entrais et je sortais du refuge pour sans-abri de façon clandestine, camouflé sous le vieux *trench* beige de Hunter S. Il emportait à manger de la cafétéria et on se faisait un pique-nique dans le stationnement de l'autre côté de King-Edward. La nuit, je me couchais par terre entre le grabat de Hunter S. et le mur. Un tas de vieilles serviettes et de guenilles me servait de matelas. Mon nouvel ami étendait soigneusement son vieux manteau

sur moi pour que je m'en serve comme couverture. Je tenais Point-Virgule serré contre ma poitrine. J'aimais ça entendre son petit ronronnement. Hunter S. m'a donné un sac de jujubes. Je pouvais manger les noirs, mais je devais laisser les autres jujubes pour Point-Virgule. C'était la seule façon d'empêcher le chien de chialer la nuit. Pour ma part, je me plaignais pas, même que je trouvais ça excitant. Disons que c'était mon camping urbain. C'était surtout une nette amélioration par rapport à l'appartement de mon père.

— Sam, comment perçois-tu aujourd'hui ta relation avec Hunter S. Thompson ?

— Tu veux savoir ? Ç'a pas été long que je me suis mis à penser, et même à souhaiter qu'il pourrait être mon père. Bon, je savais que c'était pas lui, mais ça aurait été bien qu'il le soit.

— Alors, êtes-vous demeurés longtemps au refuge ?

— Voilà. Après une couple de semaines, Hunter S. est arrivé d'un pas rapide. Il tenait une copie du journal de la veille. Je l'avais jamais vu essoufflé comme ça. Contrairement à son habitude, il était excité :

— As-tu vu ça ?

Je l'ai regardé avec un air qui disait : « Comment veux-tu ? Je lis pas les journaux. »

À la une, on mentionnait la découverte d'un cadavre dans un sous-sol de Vanier. On parlait d'odeurs nauséabondes et tout le reste. Doc, je vais t'épargner les détails indigestes. Hunter S. a mis le doigt sur une phrase dans l'article.

— Sam, tu m'as pas dit que tu viens de ce coin-là ?

Je suis devenu méfiant, alors j'ai serré les lèvres. Hunter S. lisait à voix haute :

— Le propriétaire de l'immeuble à logements a fait la macabre découverte lorsqu'il est allé collecter le loyer impayé depuis plusieurs semaines.

J'ai vite compris qu'il s'agissait de mon père. J'aurais voulu rester de marbre, mais j'ai craqué. J'ai pleuré à chaudes larmes. Je répétais :

— Je l'ai laissé mourir.

Hunter S. me consolait :

— Mais non, Sam, c'est pas ça.

Je continuais :

— J'ai laissé les vers manger mon père.

Hunter S. m'a réconforté tant qu'il a pu, en tout cas jusqu'au jour où la police est débarquée au refuge et m'a emmené de force. Des voisins avaient avisé les autorités qu'un jeune garçon habitait dans le sous-sol avec son père. Un avis de recherche a été lancé. Les policiers ont fini par me retracer jusqu'à l'abri de la rue King-Edward. Ils m'ont tout juste donné le temps de flatter Point-Virgule une dernière fois. Les policiers étaient pressés comme s'ils venaient me sauver d'un endroit contaminé. Au moins, ils m'ont pas trop traité comme un criminel endurci. Hunter S. est longtemps demeuré debout sur la chaîne de trottoir. Il se tenait droit comme un homme digne dans des funérailles d'État. J'ai remarqué qu'il a essuyé un œil, puis l'autre. Ensuite mon empereur des Quaaludes a versé des pilules dans sa main en tremblant. Je le regardais par

la fenêtre arrière pendant que l'auto-patrouille s'éloignait. Cette séparation me causait trop de peine pour que je parvienne à lui envoyer la main. À travers la brume de mes larmes, je voyais mon père. Same et Hunter S. à la fois. Fondus en une seule personne. Les deux perdus à tout jamais. Par ma faute.

Toujours est-il que la nouvelle a fait le tour du pays. On m'a confié aux soins de la Société d'aide à l'enfance. Finalement, un couple de professeurs de l'Université d'Ottawa m'a reçu en famille d'accueil.

— Il faut dire qu'une nouvelle vie s'offrait à toi.

— Sauf que l'accueil qu'on m'a réservé était justement « trop » accueillant. On m'a tellement pris en main que l'atmosphère est devenue étouffante, à tel point que je me suis vite senti sclérosé dans ce nouveau milieu. Ça a été le début d'une période bien bizarre.

— Est-ce que tu vivais entre ta vie d'hier et celle d'aujourd'hui ? La vie que tu avais et la vie dont tu aurais rêvé ?

— Disons juste que je me suis toujours senti comme un yoyo. Jamais tout à fait ici, jamais tout à fait là. C'est encore comme ça aujourd'hui. Je me sens encore comme un nomade urbain. L'adaptation a pas été facile. C'était sans doute pas de leur faute, mais Stéphanie et Karl aussi ont eu de la difficulté à apprivoiser leur nouvelle vie avec moi. Faut dire que j'ai dû m'insérer dans leur petit

monde, et ça, ils l'ont pas compris que c'était pas juste un cadeau qu'ils me faisaient. Pour dire vrai, au début, ça a été une libération pour moi. Puis, cette forme de cohabitation est devenue l'enfer. À la fin, j'étais juste plus capable de vivre là. C'était jamais chez moi, c'était toujours chez eux. En un mot, le passage entre Vanier et la Côte-de-Sable a été très difficile et à la longue impossible.

Le problème, c'était surtout Stéphanie. Un vrai maudit hélicoptère qui volait au-dessus de moi pour surveiller chacun de mes gestes. Elle a commencé par s'attaquer à mon prénom, Sam : « Mais, ça ne se peut pas que ce soit un vrai nom ! Ça fait piétonnier, ne trouves-tu pas, Karl ? » Karl haussait mollement les épaules pour dire ni oui ni non. Selon Stéphanie, il fallait que ce soit un raccourci pour Samuel. Elle a vérifié à l'état civil, mais elle s'est fait dire que mon vrai de vrai prénom, c'était bien Sam. Sam tout court, *take it or leave it*. Plus Stéphanie voulait changer mon nom, plus, moi, je tenais mon bout. Ensuite, ça a été au tour de ma casquette : « Chez nous, on ne porte pas de chapeau dans la maison, surtout pas avec la palette par en arrière ! »

Des fois, j'avais aussi l'impression qu'ils en profitaient pour mettre en pratique les théories en psychologie et en sociologie qu'ils enseignaient à l'université. J'étais un rat dans leur laboratoire.

— Tu te sentais comme un cobaye ?

— Oui, c'est une façon assez réaliste de voir ça. Ils me promenaient comme un nouveau toutou dans les soupers et les réceptions du beau monde de la Côte-de-Sable. En marchant dans le marché By,

ils accrochaient leurs connaissances par le bras :
« Notre fils, Samuel. »

La voix de Stéphanie était chantante. Ça lui retroussait le petit nez de première de classe dans un collège privé. Elle avait appris les belles manières dans les ambassades où son père avait été diplomate. Un soir, au Centre national des Arts, Stéphanie est allée trop loin en plaçant le doigt devant mon œil :

— Voyez, il a les yeux bleus ! Comme moi. C'est un trait de famille, du côté de ma mère.

Disons que j'ai pas pris ça comme un compliment, d'autant plus que j'étais même pas son maudit fils ! J'ai plissé les lèvres.

— Je suis seulement en famille d'accueil. J'ai hérité mes yeux de ma mère à moi, la vraie. Je l'aime, Nancy, même si elle s'est poussée quand j'étais petit. C'est pas de sa faute si Same la traitait comme un chien galeux.

Une dame a pris un air offusqué :

— Ma chère Stéphanie, vous ne devriez pas en faire autant pour lui.

Puis, elle s'est tournée vers moi :

— Jeune homme, ce qu'ils font pour toi, tes parents biologiques ne l'auraient jamais fait !

Je suis parti m'enfermer dans les toilettes du CNA. J'ai enlevé mes nouvelles lunettes. Elles étaient rondes à écailles foncées, comme celles d'André Gide. Karl en portait des pareilles. C'est d'ailleurs lui qui me les avait données. J'ai lancé mes lunettes à terre et j'ai pilé dessus avec mes chaussures. J'ai écrasé mes lunettes en mille miettes. Ensuite, je

me suis assis sur le bol pendant toute la durée du spectacle. J'ai fait dérouler le papier cul. J'ai fait des avions avec chaque carreau et j'ai inondé la salle de bain avec mes avions en papier. De toute façon, je voulais rien savoir de *La Traviata*. Tu me comprends, hein ? Tout ce qui m'a jamais intéressé dans l'opéra, c'est les dix minutes importantes. Le reste, c'est du remplissage. Rendu à la maison, j'ai récupéré mes vieilles lunettes avec une monture en métal. Stéphanie a rien dit, mais je savais que ça la mettait en crise. Moi, ça me faisait un petit velours de la voir se crisper.

— Sam, as-tu l'impression que Stéphanie et Karl n'ont pas suffisamment tenu compte de ta perspective ? Mais qu'ils faisaient ce qu'ils pouvaient, dans les circonstances ?

— Bien, justement, seulement faire, c'était déjà ça de trop. Tu comprends pas ? Ils en mettaient toujours cinq, six épaisseurs de trop. Il fallait que j'entre dans leur moule. Ils ont jamais essayé de comprendre mon monde à moi, d'où je venais, qui j'étais, où je voulais aller.

— Mais, crois-tu qu'ils étaient de mauvaise foi ?

— Peut-être pas de mauvaise foi, mais condescendants en maudit ! Ça, c'est pire. Ça écrase ton amour-propre. D'où je viens, la plupart du temps, c'est tout ce qui te reste, ton estime de soi, et même là.

— Est-ce que tu leur en voulais ?

— Quand je regarde en arrière, je comprends que j'étais bourré de ressentiments face à eux, même si des fois j'aurais voulu pouvoir m'en rap-

procher. J'aurais voulu les aimer mais, dans mes tripes, j'ai fini par les haïr.



— Sam, j'imagine que tu as fini par t'adapter à ta nouvelle vie...

— En fait, même dix ans après être déménagé sur Range Road, il m'arrivait encore de lorgner de l'autre côté de la rivière Rideau. J'y suis même retourné une fois, mais rapidement et sans me rapprocher de notre ancien appartement. Je voulais retrouver Hunter S., le seul adulte qui s'était vraiment occupé de moi mais, en même temps, j'étais repoussé par le souvenir de mon père. À cause de lui, le quartier de mon enfance est devenu un vacuum qui menaçait de m'aspirer dans la noirceur de son vortex. Ça fait que je suis parti aussi vite que j'étais arrivé sur le chemin de Montréal. Je suis revenu l'âme en peine quand on m'a avisé que Hunter S. avait été trouvé raide mort sur son banc de parc. Point-Virgule a pas arrêté de japper pendant pas mal longtemps.

Plus jeune, tu peux pas savoir le nombre de fois que j'ai passé des après-midi assis à califourchon sur la plus haute branche d'un érable centenaire. C'était dans le parc Strathcona, à côté de l'ambassade de Russie. J'essayais d'apercevoir le quartier de mon enfance. Mais, au-dessus de l'épais feuillu, je voyais à peine quelques parcelles du chemin de Montréal. Quand Stéphanie m'appelait, j'entrais à reculons pour le souper. Stéphanie et Karl s'interrogeaient

du regard en voyant que je touchais presque pas à ma nourriture et que je fixais mon assiette d'un air lugubre. Je me levais de table sans avoir pris mon dessert. Je m'enfermais dans ma chambre à l'étage. Je sortais la tête de la lucarne pour tenter d'examiner le fourmillement grisâtre du quartier de mon enfance. J'étirais le cou pour voir au-dessus des érables, des pins et des chênes, mais je voyais pas plus que quand j'étais assis en haut de l'arbre.

— Sam, tu semblais beaucoup t'ennuyer du quartier de ton enfance, n'est-ce pas ?

— Maudit que ça m'a fait déprimer de pas pouvoir revoir Vanier, tout en ayant pas la force d'y retourner. Je te l'ai dit, j'avais la hantise de l'appartement de Same. J'étais déboussolé juste à l'idée de m'en approcher. Quand j'étais pas emmuré dans ma chambre, je tournais en rond en regardant le sol, avec les mains dans les poches. Stéphanie me soupçonnait de souffrir de dépression juvénile, ce qui, selon son diagnostic, était préoccupant chez un enfant choyé comme je l'étais. Elle lisait tout sur ce sujet, résumant pour Karl le fruit de ses recherches. Selon elle, il y avait chez les jeunes une épidémie de morosité récurrente en Occident. Il s'agissait d'un mal qui menaçait la fibre de notre société. Pour sa part, Karl vapotait avec sa cigarette électronique. Il hochait lentement la tête en disant que c'était une simple manifestation de mon caractère bougon, exacerbé par la solitude inhérente à mon état d'enfant unique dépaysé dans leur grande maison.

C'est autour de ce temps-là que Karl m'a donné un ordinateur. Tu t'imagines, Doc, comme pre-

mier ordi, j'aurais pu faire pas mal pire qu'avec un MacBook Air flambant neuf. Karl a fait une grosse production quand il a déballé le truc de sa boîte. Évidemment que j'étais content, mais je voulais pas trop le montrer. Pendant que je me balançais sur mes pieds, je me demandais si Karl voulait se donner bonne conscience. Remarque qu'il était peut-être de bonne foi. Je dis ça, mais Karl avait toujours l'air de devoir se faire pardonner quelque chose devant Stéphanie, sauf que, cette fois-ci, on aurait dit qu'il voulait s'affirmer en trimballant la boîte du Apple Store dans le salon. En tout cas, il m'apprenait les vieilles théories de Marshall McLuhan pour démontrer que ça aiderait à mon épanouissement si je me connectais au village global. Pour sa part, Stéphanie secouait la tête. Elle marmonnait toutes sortes de choses sur les pièges d'Internet, sur les dangers concernant le nouvel âge de la solitude qui isolait les humains les uns des autres, mais elle se plaignait surtout que son conjoint aurait dû la consulter avant de la placer devant un fait accompli.

J'ai pas eu besoin que Karl m'explique bien longtemps le fonctionnement de l'ordi. Tout me venait de façon naturelle, alors que lui s'embourbait à déchiffrer les instructions en se grattant les cheveux. J'ai rapidement découvert Internet. Il faut que je t'avoue que j'ai passé à peu près tous mes moments libres à surfer sur le Web. Au début, je cherchais des informations sur Vanier, mais j'ai vite été pris par les jeux, surtout les jeux de rôle. C'est là où je me suis fait des tonnes d'amis, où je

me suis forgé de nouvelles identités pour échapper à ma petite vie morne. Tu connais ça ? Non ? C'est trippant à mort ! Quand tu catches, c'est impossible de lâcher. Sur Internet, je pouvais nourrir mon imagination. Vivre une vraie vie, meilleure que la mienne. Penses-y, je pouvais m'extirper de Range Road. Tu sais, Doc, des fois, c'est pas mal mieux de voir la vie en fantaisie plutôt qu'avec nos yeux, même si, dans les deux cas, on est jamais certain de voir la réalité, et encore moins de la comprendre. Le rêve, c'est plus proche de la réalité que tu peux l'imaginer. C'est ça que j'ai trouvé, des personnages qui me ressemblaient. C'était du monde à qui je voulais ressembler. Je me couvrais les oreilles avec mes écouteurs Beats. Je mettais la musique *full blast*, pour pas entendre Stéphanie lancer des pointes à Karl que c'était de sa faute s'il y avait plus moyen de me sortir de mon monde imaginaire. Elle lui donnait des ordres : « Je me fie à toi pour le désengluier ! » Karl secouait la tête, mais répondait pas en regardant par la fenêtre.



Ma cicatrice au poignet inquiétait Stéphanie au plus haut point. Elle trouvait que je m'en faisais pas assez pour moi-même, elle me couvrait comme un bébé, elle s'inquiétait de mon état de santé, mais surtout elle m'interrogeait au sujet de ma blessure. À ma manière, j'en profitais pour la remettre à sa place. J'exhibais fièrement ma cicatrice. J'affichais un air de défiance.

— Faut pas s'en faire avec ces petites affaires-là. C'est juste une petite égratignure. D'où je viens, tout le monde a des marques comme ça.

Plus Stéphanie frémissait, plus j'en beurrerais épais, plus je souriais. Pour tout dire, j'aimais bien le confort de la résidence de la Côte-de-Sable. C'était surtout pas mal mieux que le sous-sol moisi de mon enfance. Le problème, c'est que je me sentais jamais tout à fait chez moi. Je m'ennuyais pas de ma petite rue, mais j'arrivais pas à m'habituer à Range Road. En fait, je me disais que j'aimais bien le quartier, mais que les gens qui le peuplaient me tombaient sur les nerfs. Un de mes chums disait : « C'est pas la job qui tue, c'est le monde à la job qui assomme son homme. » Pour moi, c'était exactement pareil à la maison.

Un jour, je me suis arrêté devant le cadre de la porte du salon. Je surveillais Stéphanie et Karl installés dans leurs fauteuils fleuris à haut dossier. Comme presque tous les autres meubles de la maison, les fauteuils provenaient de la famille de Stéphanie. On se les passait d'une génération à l'autre depuis l'époque de la Révolte des Patriotes de 1837, dans le bout du Richelieu, Saint-Antoine, Saint-Denis, Saint-Ours, en tout cas, un de ces saints-là. Stéphanie laissait supposer une filiation certaine avec les patriotes. Elle disait ça en glissant la main sur un meuble, une encoignure ou un vaisselier, façon de dire qu'ils y avaient laissé leur empreinte.

Stéphanie et Karl étaient encore plongés dans de savants traités universitaires. J'étais debout à l'entrée du salon. J'ai toussé :

— Je m'en vais faire un tour au parc.

Karl a distraitemment déposé sa cigarette électronique sur l'accoudoir de son fauteuil. Stéphanie a ajusté ses lunettes de lecture sur le bout de son nez. Elle a repoussé une mèche de ses cheveux grisonnants.

— Merci de nous avertir, mon beau chéri !

J'ai frémi.

— Fais attention à la rivière ! Le niveau de l'eau est élevé !

Je me suis raidi. Je me suis tourné vers la sortie. J'ai soufflé : « *Fuck!* Le parc est juste en face ! » Après tout, j'étais plus un enfant depuis un bon bout de temps et, à bien y penser, j'avais jamais connu ça, l'adolescence. J'ai marché dans le parc Strathcona. Les enfants couraient et criaient autour de moi. J'ai contemplé les grands arbres. Un écureuil sur une branche. Un écureuil noir, c'est rien d'autre qu'un rat avec une grosse queue poilue. J'étais pas chez moi dans la maison de Range Road. Tout était trop propre, trop empesé. Fallait ôter nos chaussures, marcher sur le bout des orteils, avec les fesses serrées. Stéphanie et Karl étaient trop polis, trop pognés. Stéphanie me dorlotait, elle s'occupait de moi comme si j'étais un petit enfant. Elle me faisait des câlins, des mamours à l'oreille. Karl prenait un air de bourgeois, comme dans les pièces de Molière.

— Cette maison va être à toi, mon fils.

Il était plein de fierté. Je me mordais la lèvre en regardant mes pieds pour pas me fâcher.

À un moment donné, j'ai tout essayé pour *fitter*, mais c'était tout simplement pas mon monde. On provenait de deux planètes différentes. Je voulais surtout qu'on me laisse tranquille, que je puisse vivre ma petite vie en paix. Au moins pendant quelques minutes. C'est pas long dans toute une vie, deux, trois minutes, même deux, trois heures. Même les prisonniers les plus *tough*, comme Mom Boucher, Cliff Olson, Paul Bernardo, Allan Légère, on les laisse à leurs petites affaires sans trop les écoeurer. Moi, j'avais jamais même volé un paquet de *bubble gum*.

Mais Stéphanie insistait pour me cajoler :

— Je te verrais tellement bien en tant que professeur d'université!

Karl insinuait :

— On peut te faire entrer à la faculté.

Un clin d'œil :

— Tu sais, ça comporte certains avantages d'avoir été doyen.

Stéphanie en rajoutait :

— Que ça serait donc beau que tu suives nos traces. Je te vois comme nous diplômé de Harvard! Imagine, toute la petite famille dans le corps professoral de l'Université d'Ottawa! Quelle belle photo ça ferait avec nos toges et tout le décorum!

Mais justement, je voulais pas suivre les traces de Karl. C'était pas mon genre de m'installer entre les quatre murs de l'université. J'étouffais dans ce monde étranger. Il y a eu le Lycée Claudel, où ils

m'ont inscrit de force. Je suis entré en tremblant, tous les maudits matins, pendant deux ans. Claudel, où je suis devenu le *token* gars de Vanier, le prolétaire parmi la classe dominante, le *bum* parmi les culs pincés. Le monde regardait ma cicatrice de la même manière suspecte que Stéphanie et Karl. Avec plein de sous-entendus. Des murmures remplis de fausse compassion et de mépris : « On peut pas deviner ce qui lui est arrivé, là-bas. » J'avais l'impression qu'ils pointaient du nez vers Vanier en disant « là-bas ». J'ai élaboré des plans pour me faire mettre à la porte. Je devenais tour à tour taciturne, tonitruant, renfermé, parfois même vulgaire. Je me suis mis à exhiber ma cicatrice devant les gars et les filles. Je passais les doigts de mon autre main sur ma cicatrice comme un couteau. Je leur lançais en ricanant : « Regarde, je peux t'en donner une. D'où je viens, pas mal tout le monde se fait *chopper* un membre ou deux. C'est notre marque de commerce. » J'ai continué comme ça jusqu'au jour où la direction m'a montré la porte. J'ai souri à pleines dents pour la première fois depuis je sais pas quand. Stéphanie et Karl ont baissé les bras quand la police m'a reconduit à la maison. Ils ont tiré des ficelles en haut lieu pour qu'on m'accuse pas de menaces de mort. Je les entendais chuchoter : « Il faut y remédier ! Si on l'envoyait consulter notre collègue Chouinard ? » Doc, tu le connais, ce gars-là ? Chouinard, c'est un gars comme toi, un psy.

J'ai réussi à leur forcer la main. Ils ont pas eu le choix que de m'envoyer à l'école secondaire publique. À De La Salle, je me suis retrouvé parmi

les miens. Ça ressemblait pas mal à mon école de quartier à Vanier. J'ai reconnu des gars et des filles qui avaient les mêmes blessures que moi. Des blessures à l'âme, au corps et au cœur. Les autres élèves étaient comme moi, pas des *phoney*. La Basse-Ville, ça ressemble plus au monde de Vanier. On voyait ma cicatrice, mais on haussait les épaules comme dans *Too bad, so sad*. Il y en avait aussi d'autres, de toutes sortes de couches de la société, des riches et des pas riches. Ça faisait rien, il y avait pas de classes, ici, on se mêlait. Des Blancs, des Jaunes, des Noirs. C'est là que j'ai rencontré un prof de littérature. M. Millaire m'a initié aux livres, à l'écriture et au théâtre. J'ai tellement aimé ça, que j'ai poursuivi mes études en lettres à l'Université d'Ottawa. À bien y penser, on devrait tous avoir un mentor dans la vie. C'est ça qu'il a été pour moi, le Millaire, un mentor, mais aussi, d'une certaine manière, un vrai père.

Stéphanie et Karl étaient pas satisfaits de voir que je m'épanouissais. Il fallait toujours que j'en fasse plus. Ils sont revenus à la charge. Le Lycée Claudel, c'était déjà trop, mais là ils débordaient vraiment avec leurs histoires d'études supérieures. Pour la première fois, je suis sorti de mes gonds face à eux :

— Mettez vous ça dans vos têtes de Ph.D., j'en veux pas de vos doctorats.

Stéphanie était compatissante :

— Sam, écoute-nous un peu, s'il te plaît.

— Non, vous, écoutez-moi bien. J'ai rien contre vous autres, c'est juste que mon cerveau est pas configuré comme le vôtre.

Ils se sont échangé des regards *weird*. J'ai essayé d'être doux, mais ils voulaient pas me comprendre. Karl avait un regard distant vers le dessus de ma tête en me parlant :

— Mais Sam, ça peut te servir d'acquérir des connaissances approfondies.

— Moi, je m'intéresse à tout.

J'ai étendu les bras en croix de chaque côté de mon corps, ma cicatrice bien en vue face à eux :

— Mon champ d'intérêts s'étend sur plusieurs milliers de kilomètres de large, mais il fait pas plus que quelques mètres de profondeur.

Stéphanie est intervenue :

— Mais mon beau Samuel...

— Alors que vos connaissances plongent à des centaines de kilomètres, mais mesurent à peine quelques centimètres de largeur.

Là, Stéphanie et Karl comprenaient vraiment pas. Ils se sont lancé des regards interloqués, du genre : « Que veut-il dire ? » « Qu'avons-nous fait ? » Ils lâchaient pas le morceau :

— Mais Sam, tu oublies le théâtre, le ballet, l'opéra !

— Oui, je sais, la bonne société des gens bien ! Les Précieuses ridicules !

Je caressais ma nouvelle barbichette blonde. Je me suis retourné vers la sortie :

— *Fuck*, j'ai vingt-deux ans, après tout. Majeur et vacciné. Baisé, aussi ! Sucé ! Plusieurs fois... si vous savez ce que ça veut dire !

Stéphanie m'a fixé avec un mélange de rage, d'incompréhension et de stupéfaction, tu sais,

comme dans la chanson, « avec des yeux révolvers ». Karl a continué à vapoter, comme si mes soucis partaient dans la fumée de sa fausse cigarette.

J'ai claqué la porte. J'ai traversé Range Road. Je me suis assis à l'ombre d'un grand érable le long de la rivière Rideau. J'ai sorti un gros pétard de la poche de ma chemise, je l'ai allumé et j'ai pris des grandes *puffs* de *pot*. J'ai levé le regard vers la cime d'un arbre centenaire. Je suis devenu un oiseau de proie. Je me suis élancé haut dans le ciel, je glissais sur les courants d'air au-dessus de la rivière. Mes ailes penchaient d'un côté, puis de l'autre. J'étais invisible. J'épiais la faune du chemin de Montréal. Un pick-up rouge était stationné devant un *cash store*. Une femme et un homme se parlaient sur le trottoir, à côté. Ils s'échangeaient quelque chose. L'oiseau a hésité. Il était déchiré entre l'envie de plonger et l'urgence de fuir vers un nid au loin. L'oiseau a effectué quelques spirales au-dessus du pick-up. Il a tourné en rond, puis il est retourné vers l'ouest, là d'où il était venu. Malgré ses hésitations, l'oiseau a retrouvé son abri dans la Côte-de-Sable.

Le calme revenu, je suis retourné à la maison. J'ai enlevé mes lunettes. J'ai regardé Stéphanie et Karl, qui étaient encore inquiets et sans doute aussi contrariés.

— Je m'excuse de m'être emporté. Mais vous devez comprendre que mon bac en littérature me suffit amplement.

Je détachais lentement les syllabes de chaque mot, comme si je parlais à des enfants :

— Je re-tour-ne pas à l'u-ni-ver-si-té en sep-tem-bre.

J'ai forcé un sourire gêné. Stéphanie a voulu intervenir, mais Karl lui a fait signe de la main de me laisser finir.

— L'ami d'un ami m'a trouvé une job à la librairie du marché By. Le salaire est pas trop mauvais, puis je vais voir du monde. Il y a un salon de thé en arrière où des chanteurs et des musiciens viennent jouer. De la musique *soft*, j'aime ça.

Je savais surtout que je pourrais me terrer parmi les livres et me soustraire de ma vie bancale chez Stéphanie et Karl. Chaque livre est devenu une brique dans la muraille que j'ai érigée autour de moi pour me protéger du monde. Tu sais, Doc, les livres nous font pas mal. Ce sont les gens qui nous blessent.

Je suis retourné au parc Strathcona. J'ai marché de l'autre côté de la rivière Rideau en empruntant la passerelle Adàwe. Là-bas, c'est Overbrook. C'est pas encore Vanier, mais c'est tout près, ça y ressemble. J'ai compris que j'allais retourner à Vanier. Pas tout de suite, mais ça serait pas long. Cette journée-là, je faisais un premier pas vers mon passé. Tu sais, Doc, c'est pas plus compliqué que ça. Dans le fond, on vit tous à l'image de nos souvenirs.

— Sam, d'après ce qui est consigné au dossier, Janis t'a beaucoup parlé de sa vie. Elle t'a donné plusieurs détails sur son enfance.

— Du moins, après un certain temps. Au début, j'ai dû ramer fort pour la mettre en confiance, mais après ça, les vannes se sont ouvertes. Un vrai déluge, des fois, jusqu'à ce que ça chavire entre nous deux. Là, Janis s'est révoltée et elle s'est bouchée. C'est ça le scénario de notre relation.

— D'accord, si nous reprenions le fil de ton histoire.

— Je t'ai dit que Janis jouait de la guitare ?

— Pas que je me souviene.

— Non ? Bien, c'est à Winnipeg qu'elle a appris ça. Jack, le mari de Lucy, lui a montré comment.

— Attends un peu, Sam, tu avances un peu trop vite.

— OK, *rewind*. Janis a débarqué chez Lucy et Jack. Elle a atterri à Winnipeg de la même manière qu'une pomme tombe en bas de l'arbre : pas trop loin, mais pas assez près pour remonter dans la branche. À son premier soir à Winnipeg, Janis

s'est enfermée dans la salle de bain. Elle a enlevé ses vêtements un à un. Elle est restée longtemps sous la douche chaude. C'était nouveau pour elle, la sensation, la chaleur, la propreté. Elle a glissé le savon parfumé tout le long de son corps ferme de jeune femme. Ses doigts effleuraient ses seins, son sexe. Elle mordait sa lèvre en sentant son sexe s'enflammer. Les yeux fermés, elle rêvait qu'un homme pourrait lui procurer de tels plaisirs, un homme fort, mais doux en même temps. Il devait bien y en avoir ici, dans la grande ville. Un homme à qui Janis pourrait plaire. Et se confier.

— Sam, tu me sembles songeur tout à coup.

— Des fois, je me demandais si j'arrivais vraiment à lui donner du plaisir, tu sais, à la combler. Je l'entendais gémir, mais je me demandais si elle fékait ou si elle pensait à un autre gars.

— Voudrais-tu laisser Janis parler à nouveau à ta place ? Ça pourrait nous aider à comprendre certains détails.

— Oui, OK.

Au souper chez Lucy et Jack, je dis rien. Je suis perdue dans mes pensées. Je souris de façon énigmatique. Je veux cacher mes craintes de l'inconnu. Ma tante et mon oncle me laissent à mes rêveries. Le soir venu, je me couche nue dans les draps blancs. Les draps sont doux et frais. J'ai jamais connu ça, des draps propres. Je glisse le tissu soyeux sur ma joue. Cette nouvelle sensation me rassure, même si je parviens pas tout à fait à atténuer mes appréhensions face à l'avenir. C'est pas dans mon ADN d'être heureuse. Ça, je le sais et je me le répète pas mal souvent.

Doc, de mon côté, je voulais la rassurer : « Ben non, ben non, Janis, toi aussi, t'as le droit d'être abonnée au bonheur. » À force de m'époumoner pour la convaincre, j'ai fini par croire qu'elle avait raison. C'était comme si elle était absente quand la ration de bonheur a été distribuée. Selon Janis, c'est pas par hasard qu'elle est née dans cette commune hippie si mal nommée de Gaïa. En tout cas, parfois elle essayait d'être heureuse. Elle fermait les yeux fort, tout en faisant un vœu. C'était une prière sans paroles. Elle s'imaginait une nouvelle vie de paix et de joie. Elle espérait que ses sœurs seraient épargnées.

Mais j'arrive pas à mettre de côté les blessures de ma jeunesse à Gaïa. Je sais que les périodes ensoleillées sont toujours suivies de tempêtes. Dans une de mes chansons, je dis que, dans la nature comme dans la vie, le bonheur est éphémère, c'est un moment qui passe. Même plus tard, à Ottawa, je chante mes remords d'avoir laissé mes sœurs derrière.

J'agrippe le bord du drap. Je remonte le drap sur ma tête. J'étire les bras vers le haut pour former une tente avec le drap. Je contemple les étoiles qui couvrent peu à peu le ciel. Le visage de mes sœurs se dessine sur les nuages. Puis, une silhouette noire apparaît. C'est l'ombre sombre de mon père qui flotte au-dessus des visages de Sue, de Shirley et de Kathy. Le nuage noir qui engloutit Kathy. Kathy qui crie à tue-tête. Je me retourne sur le ventre. Je place le bras sous mon oreiller. Je serre les doigts autour du manche de mon couteau. Je sais que le couteau devra toujours être tout près de moi. Je sais pas à quoi m'attendre, sauf que je suis certaine

que le malheur est toujours caché quelque part. Tout est si redoutable ici, dans la grande ville. Je m'enfonce la tête dans l'oreiller. Je me mets à frissonner jusqu'à ce que les fantômes disparaissent au bout de l'horizon. Mes paupières sont lourdes. Je sombre dans un profond sommeil.

— Sam, il a été question de Lucy et Jack, la tante et l'oncle de Janis.

— En fait, c'étaient pas vraiment sa tante et son oncle, et c'était peut-être mieux comme ça. C'étaient plutôt des cousins éloignés de ses parents, genre des cousins de la fesse gauche. Mais ils ont accueilli Janis comme si elle était leur propre enfant. Janis a jamais su pourquoi, mais dans le fond, ça importe peu pourquoi ils ont pas eu d'enfants. C'est juste ça qui est ça. *Anyway*, ils l'ont reçue dans leur petit bungalow de Saint-Boniface, comme si Janis était une réfugiée venue d'un pays en détresse, Haïti, la Syrie, une place comme ça. Remarque que c'en était une réfugiée, en réalité. Une réfugiée venue de l'intérieur du Canada. Il y en a plein et de toutes les sortes. Écoute bien.

La maison de Lucy et Jack à Saint-Boniface est plutôt humble, pas loin où la Seine se jette dans la Rouge. Mais, pour moi, c'est bien mieux que la cabane de mon enfance. Lucy et Jack avaient trente, trente-cinq ans quand ils l'ont achetée pour une bouchée de pain. Ça veut dire qu'ils ont passé les deux tiers de leur vie à Saint-Boniface. Au fil des ans, ils ont rafistolé la place. Aujourd'hui, les prix ont pas mal monté, même pour des bicoques comme ça. À tout bout de champ, des inconnus viennent frapper à la porte pour leur faire

une offre ridicule. C'est clair qu'ils veulent démolir la maison pour construire des condos. Lucy remonte son pantalon en cuir noir et ajuste ses lunettes à monture rouge avec des faux diamants. Elle prend sa voix d'Ella Fitzgerald pour dire aux fatigués d'aller chez le diable, mais d'une manière plus directe que ça.

Lucy et Jack ont vécu les mêmes traumatismes que moi. Plusieurs années avant ça, eux aussi ils se sont poussés de Gaïa, mais pas ensemble. Ils se sont rencontrés plus tard. Ils sont reconnaissants à la vie d'avoir pu échapper à l'enfer sans trop de séquelles. Ils sentent qu'ils ont un devoir de remettre ça aux autres. C'est pour ça que Lucy et Jack se sont mis à accueillir les jeunes rescapés du village. Certains se sont bien débrouillés à Winnipeg, d'autres ont eu de la misère. Dans un coin du salon, il y a les photos de deux filles et d'un gars placées sur une petite table recouverte d'une nappe blanche. Lucy fait brûler une chandelle à la sauge et à la lavande pour raviver la mémoire des jeunes disparus.

Lucy et Jack sont passés à travers la même période de transition que moi entre le village et Winnipeg : l'incertitude, l'émerveillement, l'ennui, le découragement, la rage. Ils sont des témoins attentifs. Ils se laissent pas entraîner par mes fréquents changements d'humeur, quand je passe sans avertissement du serrement au cœur et du sentiment de deuil à l'allégresse, à l'euphorie et à l'extase. Il y a aussi, surtout au début, la fureur et la rage. Et la douleur de tout vouloir crisser là. Lucy a bien tenté de me parler doucement, mais je voulais rien savoir. Parfois, je m'enferme dans ma chambre. Je souffle fort. Je me couvre de la tête aux pieds avec l'édredon. Je pleure de colère à chaudes larmes. Je

ferme les poings pour me défendre contre un agresseur invisible. Je murmure que la grande ville m'offre pas le sanctuaire dont j'avais tant rêvé. C'est justement parce que les blessures du passé reviennent me hanter dans les rues de Winnipeg que je roule full speed à vélo. Mon couteau est jamais bien loin, placé à portée de main dans mon sac à dos. Mon sac me suit partout. Il me semble cependant que je parviens jamais à mettre le compteur de ma vie à zéro.

Lucy a un sourire bienveillant. Elle se reconnaît en moi. Lucy se rappelle ses premiers pas à Winnipeg après avoir quitté Gaïa. Elle veut pas que je tombe aussi bas qu'elle, genre dans un bas fond sans fond. Un jour, elle m'a pris dans ses bras et m'a murmuré des mots rassurants. J'étais blottie contre elle en pleurant. Lucy m'a parlé : « T'es rendue en ville, ma fille. Va falloir que tu apprennes à foncer comme les autres, et souvent contre les autres. Retiens ça, ma belle Janis, la dignité et l'égalité vont de pair. On nous offre jamais rien sur un plateau, surtout quand on est une femme. » J'ai encerclé mes bras autour de Lucy. Lucy a ajouté : « Il va falloir que tu piles pas mal fort sur pas mal d'orteils pour prendre la place qui te revient. » Je l'ai serrée encore plus fort en tremblant.

Je trouve difficile de m'habituer à la grande ville, mais je frémis à l'idée de retourner vivre à Gaïa, le royaume des fantômes insatiables qui vont m'étouffer, m'écorcher jusqu'à la moelle avec leurs griffes tranchantes et prendre de grandes bouchées sanglantes dans ma chair. Lucy prend ma tête entre ses mains : « Regarde-moi, ma belle. » Mon regard est incertain, perdu, quand je lève la tête. Le sourire de Lucy est bienveillant : « Prends

pas cet air-là. Tu me fais tellement penser à moi quand je suis arrivée à Winnipeg. Mes premiers pas dans la grande ville étaient craintifs, comme les tiens. » Lucy enlève ses lunettes : « Comme tu vois, ça a plutôt bien marché pour Jack et moi. Fais-nous confiance, mais surtout fais-toi confiance. Tu vas voir, la vie est belle quand on se laisse pas abattre. » Au cours des semaines suivantes, Lucy me prend sous son aile. Mais je sais qu'elle me surveille discrètement.

Lucy essaie de me mettre en garde contre mes sautes d'humeur, mais je veux rien savoir. Par ruses et subterfuges, elle finit par me convaincre de consulter son médecin à la clinique du boulevard Provencher. À la suite de cet examen, le médecin me prescrit des antidépresseurs.

Malgré ça, je continue à avoir des changements d'humeur. Je mets ça sur le dos du dépaysement, et c'est peut-être vrai, du moins en partie. Mais, à bien y penser, ça a été pareil plus tard à Ottawa.

Doc, les mood swings de Janis sont devenus légendaires, sauf que, moi, j'ai sans doute pas su gérer ça, comme bien d'autres choses avec elle. Qu'est-ce que tu veux, je l'aimais trop Janis pour pouvoir m'en occuper comme il faut.

Je le sais pas si c'est comme ça pour toi, mais moi, je tombe toujours en amour avec des femmes qui ont besoin d'aide, des filles un peu pas mal fuckées. Comme si je l'étais pas moi-même. Et puis quand je veux les aider, je me fais mal. Ça aussi tu peux le souligner en rouge dans ton calepin.

— Sam, il y a peut-être une raison pour laquelle tu choisis toujours le même genre de femmes. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Ou que c'est ce genre de femmes qui me choisit ? On dirait que c'est une thérapie en forme de cercle vicieux. Plus elles sont maganées, plus je les aime. Plus je les aime, plus elles me maganent. C'est une sorte d'électrochoc qui est censé me permettre de grandir.

— Si nous revenions un peu à Lucy et à Jack ?

— Exact, on y arrivait justement.

Donc, après s'être installée à Winnipeg, Lucy a connu une série de one night stands qui se sont prolongés sur une éternité. La baise effrénée a arrêté quand Lucy a rencontré Jack. Jack non plus avait pas été un moine. En fait, lui aussi, il avait connu pas mal de wild nights on the town, avec des femmes, mais surtout avec Johnny Walker et Miss Beaujolais, si tu vois ce que je veux dire. Mais Jack s'était réformé avec les AA, les NA, les CA, l'alphabet au complet de ces groupes d'aide aux dépendants. Lucy trouvait la présence de Jack rassurante. Il était déjà sobre depuis un bout de temps quand il a vu Lucy entrer dans une réunion des AA. Ça a été le coup de foudre. Lucy était maganée pas à peu près. On aurait dit qu'elle couchait sur la corde à linge. Jack l'a aidée à lâcher l'alcool et les drogues avant qu'elle finisse speed freak. Lucy s'est peu à peu requinquée. Lucy et Jack se permettent plus rien : pas une goutte d'alcool, pas une once de dope. Jack traite sa blonde aux petits oignons, tu sais, comme une vraie princesse. Il fait un clin d'œil en disant que Lucy, c'est sa nouvelle Crown Royal. Toujours prêt à servir, le gars. Jack et sa

voix sombre, traînante et triste. Quand je suis arrivée chez eux, ça faisait presque trente ans que Jack suivait Lucy au pas. De son côté, elle le surveille quand il jette un regard trop persistant sur les jeans serrés des filles.

Le grand Jack, sa taille mince comme l'air et ses épaules de bûcheron, ses cheveux noirs comme du charbon, avec son T-shirt mauve avec Hell, No, We Won't Go! inscrit en jaune sur la poitrine. Mais Jack, lui, il est allé au Vietnam. Pendant que les draft dodgers américains venaient se réfugier au Canada, Jack a fait le trajet inverse. Jack comprenait pas grand-chose à la guerre du Vietnam, il savait même pas où ça se trouvait sur la map, mais on lui avait dit qu'il fallait empêcher les communistes d'envahir l'Amérique. Jack a traversé la frontière à Emerson, dans le sud du Manitoba. De là, il a fait du pouce jusqu'au bureau de recrutement de Grand Forks, North Dakota. Il a menti sur son âge, mais on était pas trop regardant et un gars solide et willing, c'était une vraie aubaine pour l'armée américaine. On l'a entraîné vite fait dans un boot camp et on l'a shippé au Vietnam avec une gang d'autres jeunes hommes. C'est la première fois que Jack rencontrait des Noirs, mais ça l'a pas dérangé. Jack s'était enrôlé pour sortir de son trou du Manitoba et pour découvrir le monde, sauf que rendu dans les rizières jusqu'à la ceinture, il a pas perdu de temps avant de voir qu'il était tombé dans une crevasse encore plus dégueulasse que Gaïa. Si j'ai bien compris, il a découvert l'héro et les autres sortes de dope pendant une permission à Saïgon. Après ça, il a été gelé pas mal tout le temps. Ça l'aidait à se défendre contre les Chinks invisibles. Jack a été rapatrié aux States après avoir été blessé à la hanche par un tir d'AK-47. Il

a reçu un Purple Heart, mais il a perdu sa médaille dans un pawn shop pour s'acheter un fix de junk. Jack est remonté jusqu'à Winnipeg. « And the rest is history », comme ils disent.

Anyway, l'assurance tranquille de Jack, ses gestes retenus laissent deviner une violence contenue, prête à exploser, une vraie bombe à retardement. Jack, c'est un bon gars, même s'il fait parfois peur avec son visage poqué comme la babiche d'une vieille raquette. Jack et sa guitare acoustique, inséparables, ces deux-là. Il chante du gospel sur des airs de blues qu'il a appris de Lucius, son chum afro-américain au Vietnam. Lucius s'est fait trancher la gorge par les coups de mitraillette des Viets. Jack a serré la tête de Lucius contre sa poitrine et a rapporté la guitare de son chum. Ah, oui, j'allais oublier, à force de côtoyer Lucius dans les rizières, Jack est devenu un born again, mais il fait pas chier le monde avec ça.

Jack est gros et fort, c'est peut-être pour ça qu'il a pas besoin d'élever la voix. Je te donne un exemple. Un jour, il m'a dit :

— J'm'excuse, Janis, j'fume, j'espère que ça te dérange pas trop.

De son côté, Lucy le ménage pas :

— Jack, tu connais ton spot au fond du garage. Oublie pas d'écraser tes botches dans la vieille boîte de café.

À un moment donné, Jack m'entraîne dans le garage. Jack gratte sa guitare. Quand il joue du country, Jack dit que c'est « trois accords, comme Johnny Cash ». J'aime ce beat. Je me mets à taper des mains et des pieds et à fredonner. Ça me vient naturel. Jack me dit que j'ai une maudite belle voix. Je prends deux cigarettes. Je

les allume et j'en plante une au bout du manche de la guitare de Jack. Je prends de grandes bouffées de l'autre cigarette. La cigarette, c'est notre secret de bonding. Un jour, je donne une cigarette à Jack et je m'allume un joint. Jack me regarde de travers. Il vient bien près de m'arracher le joint et de me parler dans le casque, où ça pouvait mener et tout et tout. Jack ouvre la bouche, mais il se rappelle que Lucy lui a déjà dit que je dois trouver ma propre voie, même si ça veut dire que je vais parfois m'enfarger. Je tire une grande puff de pot. Jack renifle les odeurs de la mari, mais il s'efforce de se concentrer sur les paroles et la musique d'une chanson de Johnny Cash que Lucy aime particulièrement : « I fell for you like a child, Oh, but the fire went wild. I fell into a burning ring of fire. » Je trouve ça pas mal cool de tomber dans un feu d'amour.

Un jour, Jack arrive à la maison avec une guitare acoustique. Il a un grand sourire quand il me la tend. C'est pas une nouvelle guitare, mais le son est bon. Jack dit qu'elle a toute une histoire. Des musiciens connus, des grosses vedettes, se la sont passée et Liona Boyd a même joué avec à New York. Je sais que Jack bullshite, mais l'important, c'est que c'est ma guitare, à moi toute seule. Jack me montre comment jouer. On passe plusieurs soirées ensemble à répéter. Jack dit fièrement à tous ceux qui veulent l'entendre que je catche vite. Je m'assois devant un grand miroir dans le sous-sol pour pratiquer mes accords. Je m'examine pour trouver la meilleure pose pour jouer en public. Je penche les épaules, puis je les redresse. Je regarde droit devant, ensuite de côté. Jack me dit que l'apparence est importante dans le show-business : « Kris Kristofferson se tient pas comme Bob

Dylan. Faut que tu trouves ton style. » Jack et moi, on forme un duo plus que respectable. Genre Johnny Cash et June Carter, version Saint-Boniface, ce qui est un peu la même chose, si on écoute pas de trop près. On chante des tounes de l'époque de Jack : Joni Mitchell, Joan Baez, Dylan, Simon and Garfunkel, Cohen. On a des gig ensemble, puis je surpasse mon maître.

— Sam, je pensais que Janis s'en allait à Winnipeg pour étudier à l'université.

— Exact. Mais avant, il faut que je te parle de Lucy.

Le cœur de Lucy était aussi gros que sa voix était grave et forte. Lucy était prof à l'École secondaire Louis-Riel, à Saint-Boniface. Certains soirs, quand elle se sentait *down*, Janis avait envie de se noyer dans la poitrine imposante de Lucy. La chaleur de Lucy était rassurante. Janis m'a dit que c'était une chaleur humaine qu'elle avait jamais connue, mais dont elle rêvait, surtout quand elle était recroquevillée sous l'autel de la petite chapelle de son village perdu.

Je suis tiraillée. Je suis hantée par l'image récurrente de mes sœurs laissées à elles-mêmes dans l'enfer de Gaïa. Je me sens coupable de les avoir lâchement désertées en acceptant l'offre de Mister Hetherington. C'est pour ça que je leur envoie des petites lettres, des cartes postales de Winnipeg, des colis de vêtements. Je m'inquiète parce que je suis sans nouvelle de mes sœurs. Je surveille la boîte aux lettres, mais il y a jamais rien pour moi. Je peux même pas penser à Gaïa sans voir les fantômes de mon enfance jeter leur ombre étouffante sur l'âme de mes soeurs. Et sur moi-même.

Lucy m'aide dans mon rattrapage scolaire. J'entre à l'Université de Winnipeg, sur Portage, dans un coin rough and tough du centre-ville. Je suis inscrite en sciences sociales, mais je sais pas trop pourquoi j'ai choisi cette matière, probablement parce que Lucy m'en a parlé, que ça pourrait peut-être m'aider à déchiffrer un peu les comportements du monde de Gaïa. En tout cas, je suis appliquée dans mes études, surtout au début, mais pas trop. Peu à peu, je trouve que l'école est plate, que la vie à Winnipeg est décevante. Je suis dégoûtée par la pauvreté du centre-ville. Ça me rappelle trop mon enfance. Je me réfugie dans la musique. Je me mets à chanter en solo au club LES 100 NONS à Saint-Boniface et dans les cafés de la rue Osborne à Winnipeg. Je connais un certain succès. Je me fais un nom, en tout cas assez pour qu'on me remarque dans le milieu comme une artiste émergente. La « relève » et tout et tout.

J'ai des fourmis dans les jambes. Mon vieux bécyk me manque beaucoup. J'épargne l'argent de mes cachets. Je trouve sur Kijiji un vélo à pignon fixe presque neuf. J'ai pas peur à vélo, même si je suis pas habituée à rouler en ville dans la circulation. Jack me dit de faire attention : « L'auto pèse 2 000 livres. Ton vélo et toi, vous en faites à peine 150. Quissé tu penses qui va se faire écraser ? » Mais je hausse les épaules et j'écoute juste d'une oreille distraite. J'enfourche mon vélo sans porter de casque. Je dévale l'avenue du Portage en m'en faisant pas avec les feux de circulation et en défiant les automobilistes. Je connais rien qu'une vitesse, full speed ahead. Je reviens avec des ecchymoses, une fois avec la cheville tordue, une autre fois avec le coude bleu et noir et le

poignet éraflé. Jack me lance mi-figue mi-raisin que je suis abonnée aux accidents.

Je pense que Jack peut deviner que je roule à fond de train pour échapper aux fantômes qui m'ont suivie depuis que j'ai quitté mon village. J'accélère et j'affiche un air déterminé tout en regardant droit devant. Je ferme les poings autour du guidon de mon vélo et je serre les dents. Je sais que les forces invisibles sont à l'affût, qu'elles reviennent toujours, que les spectres se cachent dans les ombres au pied des grands édifices, comme ils le faisaient entre les branches de ma forêt natale. Je jette un coup d'œil inquiet chaque fois qu'un nuage couvre le soleil, parce que je sais que les fantômes de Gaïa m'épient. Ils sont des rapaces qui planent au-dessus de moi. À tout moment, sans avertissement, ils vont s'abattre sur moi, me sucer de mon sang pour me rendre blême comme la cendre des morts. C'est pour ça que je roule comme une déchaînée sur mon vélo, toujours en ligne droite, pour pas avoir à ralentir.

Tout ça pour dire que j'obtiens mon diplôme universitaire, sans trop me forcer, c'est tout juste par la peau des fesses. Mais au moins, Lucy et Jack sont satisfaits que j'ai mon bout de papier. Ils y voient la preuve que leur protégée est de celles qui peuvent s'en sortir. Moi, je sais qu'il faut que je sorte de Winnipeg, si je veux pouvoir échapper aux fantômes. Je dois partir vite et loin pour qu'ils me rattrapent pas.



— Coudonc, Doc, j'espère que t'es pas payé au mot!

— Pardon ?

— Bien, tu parles pas tellement.

— Sam, on est ici pour toi.

— Ouais ben, tu me forces à sortir mes tripes et à marcher dessus pendant que tu sucés le bout de ton stylo Mont-Blanc, en plissant le front pour montrer que tu trouves ça intéressant.

— Je te comprends. Alors, voici ce que je te propose. On pourrait continuer avec ton amie.

— Tu veux dire Janis ?

— As-tu aimé d'autres femmes ?

— En tout cas, pas de façon aussi intense.

— C'est pas par Janis que cette histoire a commencé ?

— *All right.* L'occasion s'est présentée à Janis de sortir de Winnipeg, pour aller ailleurs, à Ottawa, plus précisément.

Lucy et Jack décorent leur petite maison. Ils invitent quelques amis pour me faire un beau petit party de départ. On chante, on danse, on se conte des histoires, du genre : « Mon Dieu, Janis, que tu as grandi depuis que tu es arrivée ici. Trois ans déjà ! »

Une fois la soirée terminée, je fais mes valises, un ensemble tout neuf que Lucy et Jack m'ont offert. Jack vient dans ma chambre pour me donner un coup de main. J'ai étendu mes possessions par terre pour mieux les trier. Jack se penche et il ramasse le couteau à fileter que j'ai placé entre des sous-vêtements et des chandails.

— C'est quoi ça ?

— C'est rien que ça, un couteau.

— Ça peut juste te mettre dans le trouble. Ça vient d'où ?

J'hésite :

— *Euh, c'est un souvenir.*

— *Tu vas pas apporter ça à Ottawa ?*

— *Je viens de dire que c'est un souvenir. Un souvenir de mon père.*

Je regarde Jack. Mon air est presque piteux :

— *C'est tout ce qui me reste de lui.*

Jack hésite :

— *Bon ben, fais attention à toi. Mais tu peux pas monter ça à bord avec toi.*

Je sais que, dans le fond, Jack me veut du bien, mais il me tombe un peu sur les nerfs. Je force un sourire :

— *C'est ce que j'allais faire, mettre le couteau dans mes bagages enregistrés.*

Tôt le lendemain matin, Lucy et Jack me conduisent à l'aéroport de Winnipeg. En arrivant à la guérite de sécurité, Lucy me serre dans ses bras. Puis, elle place ses mains sur mes joues. Elle me regarde dans les yeux :

— *Oublie pas tes racines. Ton monde, c'est ça qui te connecte à la réalité. Oublie surtout pas la promesse que tu as faite à tes sœurs. L'éloignement nous joue parfois de mauvais tours. Sue, Shirley et Kathy, c'est l'ancrage qui te permet de garder les deux pieds sur terre.*

Quand je monte dans l'avion, je suis inquiète. Je regarde partout autour de moi. Une fois assise, je ferme les yeux. Je me rends compte que partir de Winnipeg, c'est la première décision que je prends réellement de moi-même. Ce départ a pas été dicté par les circonstances ou par les autres. Je serre les bords de la tablette devant moi en soufflant fort, en souhaitant que les fantômes invisibles m'ont pas suivie à bord de l'avion.

— Sam, en lisant le dossier, je me suis demandé pourquoi Ottawa, plutôt que Montréal, Toronto ou Vancouver ? Ça serait plus logique pour une artiste qui veut percer, non ?

— La réponse est bien simple. C'était le 150^e anniversaire de la Confédération. Le gouvernement voulait fêter ça en grand. On a fait venir des artistes de tous les horizons, comme ils disent. Janis *fittait* dans le portrait. Il y avait le côté supposément exotique du nord du Manitoba, le fait qu'elle parlait l'anglais, pas mal bien le français, un brin d'espagnol, elle baragouinait le mitchif, l'ojobwé, avec des mots d'ukrainien et d'allemand entremêlés, je pense même le chinois, si on lui avait demandé. « *The All Canadian Dream* » pour la grande fête du Canada. La diversité et les principes d'inclusion incarnés en une seule personne, imagine ça ! Les fonctionnaires de Patrimoine canadien se frottaient les mains. Mais Janis, c'était pas une vedette, ça fait qu'on lui a fait faire l'*opening* des stars, tu sais la première partie d'une tête d'affiche. On lui promettait qu'un jour elle aussi elle serait une vedette. Elle a quand même joué dans la petite salle du CNA, à La Nouvelle-Scène, devant le parlement, sur les Plaines LeBreton, au Mouton Noir à Wakefield. Un peu partout autour d'Ottawa. Puis, le Canada a arrêté de fêter son anniversaire. « *The party is over, man.* » Janis s'est trouvée sans job en plein été dans une ville étrangère et surtout sans envie de retourner à Winnipeg, pas que c'est si mauvais que ça là-bas, mais la place avait fait son temps dans la vie de Janis.

Un jour, Janis m'a confié un gros remords. C'est qu'elle avait eu à peine quelques pensées pour ses sœurs. Elle avait été trop occupée à chanter, à fêter, à faire des rencontres, dont celle avec Jason, le bassiste d'un band country rock. Ils ont loué un appartement dans le centre-ville. Ils ont été pas mal inséparables pendant une couple de mois, mais une fois les célébrations du 150^e terminées, Jason est retourné chez lui dans le bout de Corner Brook. Janis avait le cœur gros au départ de son *Newfie*. Elle avait aussi le portefeuille pas mal à plat d'avoir à assumer le loyer sans entrées d'argent. Un soir, elle a profité de la noirceur pour se pousser avec ses quelques possessions. Elle a pris soin de pas apporter les coquerelles. Elle s'est trouvé une chambre pas chère et pas trop insalubre dans la basse-ville.

Tu sais, juste à parler comme ça, je m'ennuie d'elle en maudit. Ma relation avec Janis, c'était pas seulement une partie de ma vie, c'était pas mal toute mon existence, avec les complications que ça peut impliquer.

Doc, j'ai besoin d'un *break*.

— Si tu allais faire un tour à la cafétéria ? J'ai quelques courriels à envoyer. Nous pourrions reprendre tout à l'heure.

— Tu me demandes si j'ai eu un coup de foudre ? Mets-en, mon gars, et pas à peu près. C'est comme quand Karl m'a donné mon ordinateur, mais en plus intense. Je me rappelle de tout, où j'étais, comment je me suis senti. Aussitôt que j'ai vu Janis, mon cœur a bombardé mon cerveau de messages percutants. Mieux que ça, j'étais en pleine séance de lévitation, je marchais au-dessus des lettres et des mots. Ça se voyait à l'œil nu. Myra me l'a assez répété sur tous les tons.

— Tu parles de Myra...

— Oui, oui, Myra, c'est la proprio de la librairie où je travaillais. Elle s'est avancée vers moi avec le dos trop droit et les jambes écartées de femme enceinte, même si elle avait jamais porté de bébé. Elle m'a dit que j'ai figé sur place, que je me suis mis à balbutier quand la fille s'est plantée devant moi. En fait, c'est quand Janis a enlevé ses lunettes de soleil que je suis tombé dans les pommes. Ses yeux. Tu peux pas t'imaginer des yeux comme ça.

— Donc, vous vous êtes rencontrés dans la librairie.

— Oui, oui, t'es plus vite que t'en as l'air, Doc. Cette rencontre, ça a été l'étincelle à l'origine de tous nos tourments. La librairie, c'était un projet pas mal trippant de Myra, une intellectuelle excentrique qui avait jamais réussi à percer comme écrivaine. Il paraît qu'elle avait publié un couple de recueils de poésie, probablement à compte d'auteur. Elle avait connu les belles années de Greenwich Village. Elle a ramené à Ottawa l'idée d'ouvrir une librairie. Un magasin de livres, c'était bien la dernière place où Janis serait allée pour travailler. Mais c'était pas une librairie comme les autres. C'était une librairie combinée à un bistro. Ou vice versa, comme disait Karl en prononçant « viché versa » et en caressant sa moustache grise. En avant, on trouvait les rayons de livres et, au fond, il y avait une petite scène avec un micro, un ampli et tout ce qu'il faut. On avait installé des chaises pliantes et des petites tables autour de la scène. Ça faisait un peu bistro parisien de l'époque de Boris Vian, avec l'ardoise pour indiquer les consommations, la nourriture, genre scones avec marmelade. Des fois, on faisait des dégustations de thés avec des scones assortis. L'arrière de la scène était éclairé par la lueur d'un énorme aquarium plein de poissons de toutes les couleurs et de toutes les formes. C'était vraiment *cool*. Myra aimait ça parler à ses poissons. Elle disait que la place était conviviale, mais je sais que c'était aussi une façon de se démarquer du gros Chapters au coin de la rue. Entre nous deux, Doc, il y a rien de mal à faire un doigt d'honneur aux grosses compagnies, même que c'est pas mal le *fun*.

Impatiente-toi pas, j'arrive à Janis. Un jour, elle a vu le *poster* pour la salle de spectacles collée sur la vitrine de la librairie. J'étais à la caisse, juste à côté de la porte. Je m'en rappelle comme si c'était hier. La fille a attaché son vélo au lampadaire et elle est entrée dans la librairie avec sa guitare en bandoulière et un sac de sport Adidas dans la main. Tu sais ce qui m'a frappé en premier ? C'est sa façon de se déplacer. Ses gestes avaient une allure pas tant gracieuse que fluide. C'était une apparition qui marchait sur un miroir d'eau.

Ça fait que la fille était debout devant moi, de l'autre côté du comptoir. On se regardait sans rien dire. Moi, j'étais bouche bée. Elle, je suis moins certain de sa réaction. On aurait dit qu'elle m'examinait le front comme si c'était le puzzle de 10 000 pièces d'un champ de neige qu'elle parvenait pas à assembler. En tout cas, je me suis dépêché pour glisser mon bras gauche derrière mon dos. Sans trop savoir pourquoi, je voulais pas que cette fille voie ma cicatrice. Ça faisait pourtant des années que je la laissais à l'air libre, même que je la montrais fièrement à pas mal tout le monde, comme si c'était ma marque de commerce. Mais là, par instinct, j'ai senti qu'il fallait que je cache ma cicatrice. Le regard de la fille était à la fois distant et mystérieux.

— Pourrais-tu me décrire ce regard, un peu ?

— Doc, j'y arrive dans quelques instants. Mais, pour le moment, disons qu'elle avait un air envoûtant.

La fille a fini par briser la glace. Elle a regardé vers la vitrine devant le magasin : « Je viens pour

la job.» Sans me détourner de la fille, j'ai fait signe à Myra de venir me rejoindre. Tout en faisant semblant de trier des feuilles de papier, j'ai entendu la fille se présenter :

— Janis. Je chante. Je joue de la guitare. J'ai de l'expérience sur un *stage*. Ah oui, j'ai un diplôme universitaire, si ça peut aider.

C'était vite fait comme curriculum vitae, mais la patronne a semblé satisfaite. Myra a entraîné Janis vers l'arrière de la boutique en disant qu'elle voulait lui faire passer une petite audition. J'ai vite pris une pile de livres et je me suis glissé vers une étagère à côté de la scène. Janis s'est assise sur un tabouret. Elle s'est penchée sur sa guitare. Elle a placé sa bouche à quelques centimètres du microphone pour produire un son plus riche. Sa voix était à la fois douce et basse, mais aussi profonde avec de forts accents de tristesse. On aurait dit qu'elle nous révélait ses secrets les plus intimes en chantant. J'ai déposé mes livres par terre et je suis allé m'asseoir près de Myra, juste devant la scène. Après deux ou trois chansons, je m'en rappelle plus, j'ai applaudi fort. Myra a souri un peu, ce qui, dans son cas, était l'expression la plus extrême de sa joie. Elle m'a fait signe de la main de m'en aller, comme si elle chassait une mouche fatigante. Je me suis traîné les pieds en retournant à la caisse, mais mon cou penchait vers l'arrière. Myra a invité Janis à la rejoindre à la petite table en osier. Elle a demandé à Janis ce qu'elle voulait boire. J'ai tendu l'oreille et j'ai fait une note mentale : « Tisane gingembre citronnelle avec un peu de miel. » Myra a pris son air *business* pour

exposer son offre à Janis. Ça se résumait à peu près à ceci : « J'aime ce que j'ai entendu. Tu as de l'avenir. Ça me ferait plaisir de t'aider à te faire connaître. » Janis a fait une grimace. Myra a continué : « Ça va te faire de l'*exposure*. C'est pas facile de ce temps-là, les affaires vont pas trop bien par les temps qui courent dans le domaine du livre. Le mieux que je peux faire, c'est une job partagée entre la librairie et le bistro. »

Myra a ajouté : « Tu peux garder les *tips* de tes tours de chant. » Janis a pas répondu, alors Myra a compris que Janis acceptait l'offre. Le *deal*, c'était que Janis s'occupe des rayons de livres et des clients et qu'elle chante par intervalles. Les livres, c'était sa job à peu près payante, sa *day job* pour essayer de payer les *bills*. Janis a mollement secoué la tête : « Bon ben, c'est pas comme si j'avais le choix. » J'ai regardé de travers un client qui est venu brouiller ma concentration, alors j'ai pas entendu le reste. Plus tard, j'ai compris que Janis voyait pas les choses du même œil. Elle a inversé la priorité des tâches, ce qui mettait Myra en beau maudit.

Doc, il faut que je précise un détail avant de continuer. J'ai compris tout de suite que c'était ma première journée avec la dernière femme de ma vie. Retiens bien ce détail. Ça peut te paraître exagéré, mais c'est cent pour cent vrai. Écris ça en grosses lettres.

Quand Janis a enlevé ses lunettes de soleil en entrant dans la librairie, j'ai vu ses yeux vert turquoise, comme l'eau des Caraïbes, pas en plein jour, mais le soir, juste avant que le soleil se couche.

J'ai plongé dans ses yeux, j'ai nagé dans tous les sens, j'avais peur de me noyer. Je me suis débattu, à grandes brassées, mais je suis jamais arrivé à refaire surface. Même pas aujourd'hui. J'essaie encore de respirer, mais j'ai peur d'avaler de l'eau salée. C'est peut-être ses lunettes de soleil mauves, comme celles de Janis Joplin, qui donnaient à ses yeux un air sombre. En tout cas, c'étaient des yeux qui projetaient la douleur d'avoir trop souffert à un trop jeune âge.

Janis était belle, mais en même temps vulnérable, c'est ça qui m'a attiré vers elle, le besoin de l'aider. De la protéger contre elle-même. Janis était assez grande, pas trop mince. Elle avait un petit nez plutôt retroussé et des belles fesses bombées, mais pas trop. Elle avait les joues hautes et proéminentes, la peau cuivrée et d'autres traits asiatiques, mais elle avait les cheveux plutôt blonds avec des reflets de roux. Janis avait aussi des taches de rousseur. Elle en avait partout sur le corps, sur chaque centimètre carré, ça je peux te l'affirmer en toute connaissance de cause. Pas besoin de te faire un dessin, hein, Doc ?

On avait à peu près le même âge, Janis et moi, mais certains jours, elle se sentait déjà vieille, même si son corps était vigoureux. La carrure de ses épaules laissait pas entrevoir la fragilité de son cœur ni la grâce du mouvement de ses doigts sur sa guitare.

Janis et moi, deux écorchés aux parcours pourtant différents, mais semblables. On pouvait pas savoir que nos destins étaient liés, mais que

ça pouvait pas faire autrement que finir de façon tragique, entre nous et pour chacun de nous. Tu sais, il y a des vies qui sont destinées à mal aller. En réalité, ça pouvait pas marcher entre Janis et moi. C'était ça, deux histoires qui étaient appelées à connaître seulement de rares moments de joie. Et puis, même à ça, ces moments-là étaient souvent forcés. Dans ces cas-là, tu peux tout essayer, faire ton possible et même plus, mais c'est toujours le destin qui décide. Point à la ligne. Doc, tu peux rien faire contre le destin. Comprends-tu ça, que ta vie est tracée d'avance ? Tu peux pas constamment ramer contre le courant, c'est écrit sur ton cordon ombilical. La vie vit. La vie décide pour toi. Quand Karl essayait de calmer sa femme Stéphanie, il disait : « *Just go with the flow.* »

— Sam, tu brosses un tableau bien noir de votre relation. Sans doute ton regard est-il assombri par la tournure que ta vie a prise depuis quelque temps. J'ai plutôt l'impression que vous vous êtes beaucoup aimés.

— Laisse-moi me reporter en arrière, quand on s'est rencontrés.

Moi, Sam. Elle, Janis. Notre enfance. Notre amour. Nos vies soudées par la désespérante recherche du bonheur. Des existences soldées par l'inévitable dénouement dramatique. Et la fin de tout pour nous. C'est ça la vraie déchéance. Peut-être que j'ai trop cherché. Janis aussi. Sans doute que l'amour parfait était pas au rendez-vous. La recherche futile de la rassurante incertitude de

l'amour. On a peut-être trop essayé. Quand il faut trop forcer, c'est que ça peut pas marcher.

J'ai longtemps pensé que les astres étaient parfaitement alignés. Doc, j'y ai vraiment cru. De tout mon cœur. Je me suis lancé corps et âme dans cette relation, comme un maudit fou, des fois comme un déchaîné ivre de mes illusions. Janis aussi voulait y croire, à l'amour parfait, mais elle était plus réticente. C'était un mirage pour elle. Moi, je poussais vite, elle, elle se hâtait lentement. Elle était plus prudente, la Janis. Moins tête folle que moi en amour.

Doc, tu te tapotes les lèvres avec ton stylo...

— Mais vous avez bien dû connaître des moments d'allégresse ?

— Ça, c'est vrai ! Tu peux pas t'imaginer combien c'était intense entre nous quand on connectait, pas juste dans le lit, aussi dans la vie de tous les jours. On partait à bicyclette un peu partout en ville. Des fois, on traversait le pont jusqu'au parc de la Gatineau. Janis fonçait, moi je forçais. Elle se retournait en riant à pleines dents, moi je sifflais une *toune* pour faire semblant que c'était facile. On s'arrêtait faire un pique-nique ou pour rien faire, juste s'admirer et s'aimer. J'ai parlé à un ami pour qu'elle chante à La Nouvelle-Scène. Elle a fait quelques tours de chant. J'étais fier d'elle. J'arrêtais pas d'en parler. Je disais à tout le monde que j'étais le *manager* de Janis, qu'elle allait devenir une grande star, genre Lady Gaga, mais en moins *flashy*. Janis me traitait de petit rêveur en riant, mais ça faisait juste m'inciter à élaborer des stratégies de marketing pour mousser sa carrière.

— Tu vois bien, Sam, que Janis et toi, vous avez été heureux.

— On a connu de beaux moments d'extase, je dirais même de grâce sublime mais, à bien y penser, je mesure la beauté de notre bonheur par les degrés de son intensité plutôt que par la durée de nos amours.

Oui, c'est vrai que j'ai aimé Janis. Comme un maudit fou. Je me suis enfoui dans cette relation au point d'en suffoquer. Elle, de son côté, je sais qu'elle aurait voulu être capable d'aimer. Elle m'a dit qu'elle voulait se laisser aller avec moi, mais elle arrivait jamais tout à fait à lâcher prise. Ça la travaillait beaucoup. Des fois, elle serrait les dents de frustration de pas parvenir à se donner complètement à moi. Elle me disait que j'étais bien chanceux de pouvoir m'abandonner à elle sans retenue. Janis disait que notre relation aurait pu être plus simple, mais que j'étais trop exigeant. Je suis devenu réticent, hésitant pour pas la heurter. Dans le fond, Janis a jamais pu surmonter les blessures de son enfance. Ça fait qu'elle était pas mal frustrée.

— Sam, et toi ?

— Oui, oui, je sais, moi aussi, j'en avais des bibittes. J'en ai encore, sinon je serais pas assis dans ton bureau. Laisse-moi t'exposer mon brin de philosophie. Le but de venir au monde, c'est de se débarrasser de nos bibittes. Plus t'en enlèves, plus il y en a qui reviennent. C'est un truc exponentiel. Ça finit jamais. Faut toujours recommencer, genre l'histoire de Sisyphe. C'est frustrant en maudit, mais au moins, ça te tient occupé.

— Ne trouves-tu pas que tu dramatises un peu ?

— C'est que j'ai à peine effleuré mon histoire. C'est comme la cicatrice sur mon poignet : c'est pas mal plus profond que ça en a l'air. Tu peux me croire là-dessus.



Un jour, Myra m'a lancé : « Hey, Sammy, fais pas le Beau Brummel. Je t'ai pas embauché pour valser autour des belles filles ! » Je l'ai regardée de travers parce que j'avais déjà dit à Myra que j'haïssais ça qu'on m'appelle Sammy. Ça faisait conducteur de *tuk-tuk* pour les vieilles touristes en pantalons blancs. Je pense que c'est pour ça que Myra continuait de m'appeler Sammy devant tout le monde, juste pour me faire chier. Derrière ses gestes amples, elle avait un côté *mean*, la Myra. La voix de ma patronne était forte, mais je pense qu'elle avait l'air plus exaspéré que fâché. En tout cas, avec le recul, je la comprends mieux que sur le coup. D'ailleurs, c'était devenu un *running gag* que j'avais les yeux collés sur la chanteuse, même que Myra m'a dit une couple de fois de laisser Janis respirer. Les autres employés riaient pas tout le temps en me voyant rôder autour de Janis pendant que les clients se tournaient les pouces en attendant qu'on s'occupe d'eux. Les boîtes de livres s'empilaient, les clients chialaient et la caisse sonnait à retardement.

Janis *focussait* sur sa musique. Moi j'avais les yeux rivés sur elle. Je préparais la scène, je plaçais ses feuilles de musique sur le lutrin. Je lui versais un

grand verre d'eau citronnée. Les collègues murmuraient que j'étais le petit chien de Janis, en fait son toutou. Plutôt que m'offusquer, ces remarques me fouettaient. Je portais fièrement ces commentaires comme un badge, même quand on m'appelait le *waiter*. Je me voyais comme l'adjoint parfait, le *roadie* de service de la star. J'avais l'impression que Janis me faisait confiance et ça me faisait un velours quand elle me murmurait des remerciements, même si elle levait pas la tête de sa guitare.

Quand j'étais en présence de Janis, je m'arrangeais toujours pour qu'elle voie pas ma cicatrice. Parfois, ça exigeait des contorsions plutôt comiques de ma part, par exemple couvrir mon poignet avec mon foulard, comme un serveur dans un restaurant français chic où Stéphanie m'a traîné une couple de fois. Un jour, je transportais une pile de livres en passant devant Janis. J'avais placé les livres en angle, de façon à camoufler mon poignet. Quand j'ai déposé les livres, ma cicatrice est devenue visible. Janis a lentement levé la tête, comme quelqu'un qui se retient depuis un bout de temps de poser une question :

— C'est quoi, ta cicatrice ?

J'ai sursauté. J'ai répondu trop vite :

— Ha, ha, un petit accident de jeunesse.

Janis m'a pas laissé le temps de terminer ma phrase :

— Ouais, j'ai un oncle dans mon village qui s'est donné un accident comme ça.

— Non, non, un coup de patin.

— Ça doit pas être facile avec un patin. Mon oncle a fait ça avec un couteau de chasse rouillé.

J'allais protester, mais Janis m'a répondu en chantant :

— On charrie tous les cicatrices de notre passé.

J'ai recouvert mon poignet avec mon autre main. Janis a commencé à gratter sa guitare. La conversation avait pris fin. J'ai senti qu'elle m'avait déjà oublié dans ses notes de blues. Je suis allé déposer les livres sur les rayons. Je pense les avoir tous placés au bon endroit, même si j'avais la tête ailleurs.

Toute la matinée, j'ai pas arrêté de penser à ma cicatrice. Je la laisse comme ça ? Je la couvre ? Mais comment ? Avec quoi ? Je peux quand même pas m'amputer le bras. Un client est venu payer son livre à la caisse. Il avait les bras couverts de tatouages de toutes sortes et de toutes les couleurs, tu sais, comme Cœur de pirate, mais en version gros bras macho. Un tatouage ? Pourquoi pas ? Aujourd'hui, à peu près tout le monde porte des tatous. Je me suis aussi demandé si, en réalité, j'essayais pas réellement d'enterrer mon passé en camouflant la cicatrice. Ça serait faire comme si mon passé a jamais existé ? Ça serait effacer toute trace de mon père, sans même me réconcilier avec lui ? Le *flusher* pour toujours. Je me suis rappelé les paroles de Hunter S. Thompson : « Le jeune, regrette pas ton passé, mais oublie-le jamais. »

Je suis allé voir Myra le midi. J'ai annoncé à ma patronne que je devais aller faire une course urgente. Une affaire de famille. Myra m'a retourné

un regard : t'as une famille, toi ? Depuis quand ? Je suis sorti de la librairie sans attendre la réponse de ma patronne.

Une fois dehors, j'ai détaché mon vélo, qui était fixé au support à côté de celui de Janis. J'ai sauté sur ce vieux vélo que je m'étais acheté quelques jours plus tôt. Je l'avais soigneusement choisi pour qu'il ressemble pas trop à celui de Janis, mais quand même un peu. Direction Kool Tadoo. En cours de route, j'ai réfléchi à la forme que mon tatouage allait prendre. J'ai décidé que ce serait un hommage à mon père, une façon de me souvenir que j'ai laissé tomber Same dans un moment de détresse, pendant qu'il était écrasé dans son matelas pourri. Je savais que je m'étais poussé comme un gars avec pas de couilles. Ce tatouage allait aussi me rappeler de plus jamais tourner le dos aux autres quand je pourrais leur venir en aide.

Le gars qui tenait la boutique de tatouage sur la rue Rideau était un artiste accompli. Il s'est patiemment informé du genre de dessin que je voulais, ensuite il a fait un croquis. Je suis sorti de là tout à fait satisfait. Ce gars-là savait ce qu'il faisait. Ma cicatrice est cachée par une rose. Regarde, Doc, les pétales. On peut aussi distinguer les épines et la tige. En-dessous de la tige et sur ma cicatrice, tu peux voir le chiffre 7, le *lucky seven*, de Same. C'est la pierre tombale que mon père a jamais eue.



Au début, à la librairie, c'était pas toujours facile d'approcher Janis. Il a fallu que j'y mette pas mal d'efforts pour briser la glace entre nous. Elle avait un air de défiance, mais en même temps des yeux qui respiraient la vulnérabilité.

Ça faisait plusieurs semaines qu'on répétait le même petit manège. Janis demeurait muette. Elle émettait parfois un grognement pour exprimer son ennui. Une fois, elle a placé le doigt sur sa bouche en regardant ses feuilles de musique sur le lutrin. Un après-midi, je me suis planté devant elle pendant qu'elle accordait sa guitare. Je me suis raclé la gorge avant de glisser :

— Janis, si on...

— J'ai pas de temps à perdre avec tes singeries de *nerd*.

Fouille-moi pourquoi, mais j'ai pris ça comme un compliment. Au moins, elle savait que j'existais. Après un certain temps, Janis a commencé à sourire en disant ça. Son sourire s'est élargi. Pour moi, c'était clair que Janis atteignait les plus hauts sommets du bonheur, même si ça paraissait pas. Je suis monté sur sa vague en riant comme un toton.

Parlant de *nerd*, Janis avait raison. Doc, tu trouves pas que j'ai des allures d'intello juvénile avec mes petites lunettes rondes, comme dans les vieilles photos en noir et blanc de John Lennon ?

— À bien y penser, ça pourrait effectivement être une façon de voir les choses.

— Janis et moi, on se regardait mine de rien, comme si on faisait semblant de pas se remarquer. Elle trouvait que je bougeais comme un renard. Elle

aimait ça, Janis. C'est peut-être ça qu'elle trouvait de rassurant chez moi, mon côté gêné, maladroit comme un adolescent qui a pas fini de grandir. En réalité, depuis mon plus bas âge, j'ai toujours été conscient que je suis plutôt gauche, du genre vraiment pas très habile en public, mais qui essaie de pas trop le montrer.

Certaines choses fondamentales nous séparaient. J'ai passé mon enfance à Ottawa, pas dans un coin oublié des Prairies. Janis disait que j'avais les manières d'un gars de la ville. Janis aimait ça que je l'écoute, même si ce qu'elle avait à dire sortait souvent difficilement. Des fois, il fallait que j'étire l'oreille, que je lui arrache les mots de la bouche en la regardant droit dans les yeux pendant qu'elle détournait les siens. D'autres fois, ses paroles sortaient comme un vrai torrent, rien ni personne pouvait l'arrêter, surtout quand elle parlait des malheurs de son enfance, là-bas à Gaïa. Je me sentais submergé par un flot de sentiments depuis trop longtemps retenus en elle. Parfois, je voulais disparaître parce que j'avais peur de me noyer. Mais, malgré toutes les promesses que je me faisais, j'arrivais jamais à m'éloigner de Janis.

Elle me croyait pas toujours quand je lui disais qu'elle était mon premier véritable amour. Elle aurait aimé pouvoir me répondre de la même manière, mais les mots restaient coincés sur ses cordes vocales, même si, dans son cas à elle, c'est vrai que j'étais le premier homme avec qui elle se sentait en confiance, en tout cas, un peu en confiance, parce qu'avec Jack, c'était pas la même

chose. Mais, pour ce qui est de l'amour avec moi, Janis pouvait pas dire. Elle me disait qu'un amour impossible peut pas devenir possible. Elle osait pas avouer qu'elle m'aimait. Au début, elle pensait que je disais de la *bullshit* pour glisser mon doigt dans sa petite culotte, mais je sais que, dans le fond, elle était quand même flattée par mes attentions. Elle souriait en lisant les petits mots que je plaçais entre les cordes de sa guitare. Je prenais mon temps, je voulais pas la brusquer, pour une fois que je me sentais réellement en amour, tu sais comme on dit, avec un Grand A doublement majuscule. D'ailleurs, ça nous a pris tellement longtemps avant de faire l'amour que Janis m'a demandé si j'étais aux hommes. Je me suis braqué le dos pour faire plus viril. J'ai baissé la voix, enfin un peu, j'ai pris un ton qui m'a semblé ferme. J'ai dit que je voulais bien faire les choses, comme il faut, tu sais, que je voulais pas juste être son *fuck friend*.

Pour une fois qu'un gars voulait pas la mener par le bout du nez et l'étendre sur un matelas, la pogner par en arrière contre le mur. Janis souriait plus qu'avant, enfin pas les lèvres fendues jusqu'aux oreilles, mais au moins c'était un sourire, du genre qui te donne envie d'embrasser fort et longtemps. C'est comme ça que je voyais ça.

J'y suis allé en douce avec Janis. Je l'ai invitée à faire des tours de vélo. On roulait côte à côte sur la rue Wellington. On riait en se regardant. J'ai voulu la complimenter :

— Tu sais, t'es belle, mais d'une façon ordinaire.
Janis m'a pas regardé :

— C'est quoi ces histoires-là ?

J'ai souri :

— C'est pas un défaut.

Janis a éclaté de rire :

— Merci, mais être con, même de façon ordinaire, ça, c'est toujours un défaut.

J'ai répondu du tac au tac :

— Je vais prendre ça comme un compliment.

Janis a enfoncé les pédales de son vélo. Elle est partie comme une fusée devant moi. J'ai fait de mon mieux pour la rattraper. Janis s'est arrêtée. Quand je suis arrivé à sa hauteur, elle m'a dit : « Sammy, tu pourrais pas juste m'aimer moins ? » Puis, elle m'a embrassé à pleine bouche et est repartie sur son vélo. Je suis resté planté là, la bouche ouverte. Je l'ai regardée zigzaguer entre les véhicules. Il commençait à faire noir. Janis fonçait, sans casque, sans lumières, juste avec sa folie, parfois belle, trop souvent téméraire. J'aurais jamais pu la suivre à la même vitesse.

Retiens ça, Doc, elle était forte, la Janis. Il y a pas grand monde qui aurait pu avoir le dessus sur elle.



Le lendemain, Janis a agi comme si rien s'était passé la veille, presque comme si on se connaissait pas. Moi, j'ai pris ça comme un signal qu'elle jouait juste à un petit jeu de *hard to get*. La fille aimait ça que je me rapproche d'elle. C'était ça son *modus operandi* à Janis, un jeu d'échelles et de serpents. Moi, j'étais le pion qui glisse souvent en bas et qui

remonte parfois. Je dois t'avouer que ces jeux-là me déstabilisaient, parce que je savais jamais sur quel pied danser.

C'est à peu près à cette époque que j'ai remarqué que Janis zieutait vers l'avant de la librairie pendant qu'elle jouait de la guitare et qu'elle chantait. Elle regardait dans ma direction, au-dessus de la tête de la douzaine de personnes assises en face d'elle pour l'écouter. Je m'évertuais à figurer que c'est moi qu'elle regardait, pas le gars qui passait acheter un livre à tous les deux jours. C'était peut-être pas toujours le même gars, mais j'avais l'impression que c'était le même qui revenait, comme une ombre récurrente. Je me suis retourné une couple de fois et j'ai remarqué un pick-up rouge stationné devant la librairie. J'étais certain que Janis et le gars dans le camion s'échangeaient des sourires.

— Sam, comment pouvais-tu arriver à cette conclusion ?

— Janis avait pas besoin de me parler pour que je que sache ce qu'elle voulait. Quand on aime, on se comprend. Je savais qu'elle me trouvait doux. Janis m'aimait parce que je sacrais pas tout le temps comme les hurluberlus de son bled manitobain. Je savais tout ça parce que Janis avait déposé sa tête sur mon épaule. Elle s'était laissée aller comme ça une couple de fois. Pas trop, mais juste assez pour que je comprenne qu'elle avait peut-être le *kick* sur moi.

Je savais tout ça, mais je savais surtout que Janis s'imaginait pas que je me retenais parce que je pouvais jamais deviner dans quel état j'allais

la trouver. C'était comme s'il fallait que je joue à la roulette russe pour prévoir son humeur du moment. J'avais peur de la voir à nouveau plonger dans un abîme sans fond. Je l'imaginai *spinner* dans un maelstrom d'une noirceur infinie. Dans ces moments-là, je résistais de toutes mes forces pour pas me faire aspirer dans son tourbillon. Je me jurais de la laisser là, mais j'arrivais jamais à la quitter. Je pouvais juste pas la trahir, comme j'avais déserté mon propre père.

Il faut que je revienne à mon père. C'est important pour la suite de mon histoire.

— Tu veux faire la paix avec ton passé ?

— Dans ce genre-là. Avec mon passé et avec celui de mon père.

Depuis quelques semaines, je me promenais sur le chemin de Montréal, à Vanier. Je m'y aventurais peu à peu et de plus en plus loin. J'abaissais la clôture de barbelés que j'avais érigée autour de l'enfant blessé que j'avais été.

Je suis passé et repassé devant l'embouchure de la petite rue de mon enfance, mais toujours de l'autre côté du chemin de Montréal. Je m'appuyais sur le poteau de téléphone. Je fermais les yeux et je laissais mes souvenirs s'infiltrer jusqu'à mon cœur. Je revoyais ma mère, mais sous un autre jour. Elle quittait pas la maison de façon précipitée, mais me prenait la main pour me conduire à l'école. Maintenant, je la voyais plus âgée, plus posée. Je levais la tête pour la regarder. Je lui disais «maman». Ma mère souriait et elle m'apprenait à sourire. Elle me disait de bien profiter de la vie : «Ça passe si vite

qu'on voit même pas la vie passer.» J'ai répété ce manège une dizaine de fois. Chaque fois, ma mère était au rendez-vous. Elle m'attendait fidèlement, prête à m'accueillir.

Un jour, je me suis finalement senti prêt. J'ai traversé le chemin de Montréal. Je me suis arrêté devant le vieil édifice de mon enfance. Celui dont je m'étais évadé dix ans plus tôt. J'ai frappé à la porte. Après un moment, une vieille dame a timidement ouvert. Elle a à peine sorti le nez :

— On se connaît ?

Je lui ai souri. Malgré ses réticences, j'ai senti qu'elle savait qui j'étais. J'ai pas osé prendre ses mains dans les miennes, même si elle avait les mêmes traits que ma mère Nancy. Ses cheveux étaient maintenant blancs et placés en chignon. Elle portait un tablier, comme maman. Peut-être que je pensais pas réellement que c'était ma mère, mais il y a aucun doute que je souhaitais que ce soit elle. C'est pour ça que je me suis imaginé que j'étais devant une version plus vieille d'elle. J'ai pris ma voix la plus douce en essayant de pas trop la dévisager pour pas l'effrayer :

— J'ai grandi ici. Est-ce que je pourrais regarder un peu en dedans... oh, vous savez, pas longtemps, juste quelques minutes.

La dame a hésité quand j'ai dit mon nom, « Sam » avec un air entendu, comme si ça devait lui rappeler quelqu'un. Elle était sans doute intriguée, peut-être soupçonneuse. J'ai senti le besoin d'en rajouter :

— C'est que je suis de passage en ville et j'aimerais revoir mon enfance... si ça vous dérange pas.

La dame m'a examiné de la tête aux pieds. Elle a évalué mes vêtements, elle a analysé mon visage et elle a scruté mes yeux. Elle avait l'air de me reconnaître, sans trop savoir où on s'était déjà vus.

J'ai glissé :

— C'est important.

Après quelques minutes, elle a ouvert la porte :

— J pense bien que je peux te faire confiance, même si on sait jamais.

J'ai hésité avant de franchir le seuil. Je me suis lentement déplacé d'une pièce à l'autre, doucement, comme si j'entrais en retard dans un temple bouddhiste. Tout était propre maintenant, les murs sales avaient été peints, le vieux prélat troué et crasseux avait été remplacé, les appareils ménagers aussi. Les pièces avaient cependant rapetissé. Dans ma jeunesse, le couloir qui menait à la chambre de mon père était long, comme ici, à l'hôpital psychiatrique. Aujourd'hui, je vois bien que cet appartement pourrait entrer dans ma poche de manteau. Il faut pas plus qu'une quinzaine de pas pour se rendre d'un bout à l'autre de l'appartement. J'ai ouvert la porte-accordéon du placard où je me réfugiais. Aujourd'hui, je pourrais à peu près pas y entrer. Dans le salon, la fenêtre que je parvenais à atteindre de peine et de misère m'arrivait maintenant aux épaules.

J'avançais sur le bout des pieds. Comme pour pas réveiller les morts, surtout pour pas déranger le fantôme de mon père. Je me suis rendu devant

la chambre de Same. Les images de mon enfance me sont revenues à l'esprit. J'ai caressé la cicatrice de ma blessure au poignet. Le film se déroulait par secousses élastiques devant mes yeux. Les étincelles dans la cuisine. Le fusil de mon père. *Pschitt. Pschitt.* Ma mère en sanglots qui s'enfuit en maintenant un semblant d'air digne. Ou au contraire, est-ce qu'elle était restée sur place pour tenir tête à mon père ? C'est ce que je souhaitais, mais je savais plus. Si elle était partie, comment pouvait-elle se trouver dans l'appartement, plusieurs années après ? La voix forte de mon père a rugi, rugueuse, rageuse, mais aussi tremblante et craintive. J'ai senti la main rassurante de ma mère se poser sur mon épaule. Elle m'a soufflé quelques mots pour m'appuyer.

J'ai déposé une main sur la poignée de la porte. J'ai serré la poignée très fort. J'ai regardé la vieille dame à ma droite. Celle-ci se tenait debout en retrait. J'ai souri, mes yeux se sont faits petits. La dame était en confiance. La voix de maman était douce :

— Oui, tu peux y aller, Sam.

J'ai placé un pied, puis l'autre dans la chambre de mon père. J'ai avancé d'un autre pas. Mon regard a parcouru la pièce, de gauche à droite, puis de droite à gauche. Same était couché sur le lit. Same bougeait pas. J'ai enlevé mes lunettes et je les ai rangées dans la poche de ma chemise. J'ai essuyé mon front. Je me suis agenouillé sur le plancher. Je me suis penché vers l'avant et j'ai pleuré à chaudes larmes. Mes épaules sursautaient. Ma respiration était saccadée. J'ai placé les doigts des deux mains

sur mon visage. J'ai essuyé mes larmes. J'ai massé mes yeux. Je suis demeuré silencieux pendant un long moment. J'ai regardé le lit. J'ai dit d'une voix monocorde :

— Tu sais, papa, aux yeux du monde, tu étais peut-être pas grand-chose, mais t'es tout ce que j'ai jamais eu comme père. Ça, c'est déjà beaucoup. Aujourd'hui, je te pardonne. Tout. Malgré le mal que tu nous as fait, à maman et à moi. Je t'aime quand même, papa. Je comprends maintenant que tu étais hanté par tes démons. Tu pensais que tu contrôlais le monde, alors que c'est tes craintes qui te maîtrisaient. T'as fait ce que t'as pu, dans les circonstances. On a tous nos circonstances. Nos zones grises. Je te pardonne, mais je te promets que je vais jamais être comme toi. En tout cas, moi, je vais jamais laisser tomber ceux que j'aime, même quand ils veulent pas que je les aide.

J'ai fixé le mur devant moi. Je me suis revu enfant quand mon père me forçait à m'agenouiller sur un tapis de cailloux pour me punir. Aujourd'hui, je savais instinctivement que c'était ce que je devais faire dans la chambre de mon père, son enclave sacrée. Les circonstances le commandaient. Je me suis levé. Je me suis dirigé vers la porte de sortie. J'ai remercié la vieille dame. Elle a remarqué mon air songeur. Elle s'est avancée vers moi :

— Je ne sais pas ce qui est arrivé pendant ton enfance, mon garçon, mais tu as bien fait ça aujourd'hui.

Le regard de la dame était paisible, sa voix posée :

— Sam, le passé, c'est le passé. Maintenant, tu peux vivre en paix.

— Vivre en paix. Je devrai essayer de m'y habituer. J'imagine.

J'avais envie de me coller dans les gros bras de la dame, de lui dire : « Merci d'avoir toujours été présente pour moi, maman. » J'ai plutôt murmuré :

— Mon père était un pauvre homme qui tolérait la présence d'aucune autre ombre dans les ténèbres de sa vie.

J'avais tout pardonné à mon père. Ça, c'était réglé, mais j'ai jamais oublié que je l'avais déserté. Même aujourd'hui, cette pensée me hante encore. J'ai jamais pu accepter d'avoir laissé mon père mourir. Même le plus grand mécréant mérite pas qu'on le laisse pourrir dans une pièce insalubre. J'aurais pu agir, prendre les choses en main, appeler les secours, faire le 911, crier, frapper les murs, n'importe quoi pendant que mon père gisait sur son lit de mort. Au lieu de ça, j'ai fait le peureux, comme d'habitude.

En sortant de l'édifice, j'ai jeté un dernier regard vers la porte, celle par où je m'étais enfui dans ma jeunesse. J'ai compris que, en réalité, cette porte était l'issue que j'ai utilisée pour me libérer de mon père. C'était ma sortie de secours. La vieille dame m'a envoyé la main et est rentrée chez elle.

J'ai marché dans les rues de Vanier. J'ai aperçu des annonces de logements à louer. Ma décision était prise, j'allais revenir vivre ici. C'était pas un quartier riche, mais c'était chez moi. J'allais partir de Range Road sans m'expliquer. De toute façon,

Stéphanie et Karl comprendraient jamais. Ils me traiteraient d'imbécile. Ils diraient que j'étais un ingrat après tout ce qu'ils avaient fait pour moi. Ils pourraient pas saisir que je devais quitter leur maison douillette si je voulais devenir maître de ma vie. Ma destinée était entre mes mains, pas entre les leurs. Cette fois-ci, j'allais faire ce que j'avais à faire.

Cette fille-là, je la voulais, et pas juste dans mon lit. Je la voulais dans toute ma vie. Je me suis mis à élaborer un plan pour que Janis se rapproche de moi. J'ai préparé le terrain et, après quelques semaines, j'étais prêt à mettre mon projet à exécution. J'ai choisi un moment où Janis était de bonne humeur. À la fermeture de la librairie, je l'ai invitée à faire un tour de vélo. Mine de rien, je l'ai amenée à mon nouvel appartement de Vanier. J'avais tout prévu quand j'ai loué. Je me suis assuré que ce soit assez grand pour deux personnes, surtout qu'il y ait deux chambres. Je me suis acheté un vrai lit avec un matelas, rien de trop cher, mais quand même confortable. Dans l'autre chambre, j'ai placé un canapé qui se déplaçait en lit avec un matelas en futon. J'ai expliqué à Janis que c'était la chambre d'invités, comme si je connaissais du monde qui viendrait coucher chez moi. C'était rien de bien luxueux, même pas de la qualité IKEA usagé, mais les yeux de Janis sont devenus songeurs quand elle s'est mise à me parler de sa petite chambre sale du bas de la ville qu'elle partageait avec une colonie

de coquerelles et des saoulons dans les chambres de chaque côté. Il y avait aussi l'eau du robinet qui coulait rouillée jusqu'au compte de dix. Après ça, l'eau devenait moins opaque.

J'ai dû négocier, la cajoler, la rassurer mais, après un bout de temps, j'ai fini par la convaincre de venir partager l'appartement avec moi. Janis a insisté pour qu'on soit « juste colocs ». J'ai répondu : « Évidemment. » Janis a précisé que ce serait 50-50 pour tout, le loyer, la bouffe, le *pot*, le vin. J'ai pris un air entendu, « *Of course* », en me tortillant. J'espérais évidemment plus que ça, mais j'étais pas pour la contredire, parce qu'elle serait partie en claquant la porte si j'avais insisté. Tu comprends que je me retenais en maudit de l'embrasser. Chacun de ses mouvements était à mes yeux une invitation à la prendre dans mes bras.



Un matin, Janis s'est glissée à côté de moi dans mon lit. Elle m'a regardé avec un grand sourire et les yeux pleins de soleil : « Bonjour. » Je savais pas quoi répondre, ça fait que j'ai dit « Tu t'ennuyais ? » Mettons qu'elle a pas réagi de la manière que j'aurais voulu. Son sourire a fondu et elle s'est raidie : « Je m'ennuie jamais. Jamais de personne et surtout jamais de toi, Sam. » Elle est partie de ma chambre et elle est restée rembrunie pas mal toute la journée. Moi, pas plus fin, j'arrêtais pas de m'excuser.



Finalement, après quelques semaines à faire chambre à part, c'est Janis qui a traversé le salon pour venir s'étendre dans mon lit. Au début, c'était seulement pour se faire rassurer par la chaleur d'un homme parce qu'elle se sentait déprimée. Puis, de fil en aiguille, on a fait l'amour. Je peux te dire que c'était pas mal *hot* entre nous deux. On a établi une routine. On se caressait, on faisait l'amour et, après un moment, Janis retournait se coucher dans l'autre chambre. On appelait ça « voyager » d'une chambre à l'autre. De cette manière, Janis gardait ses distances. Elle conservait son sens de liberté. Puis, peu à peu, sans que ça paraisse trop, Janis a déménagé ses affaires dans ma chambre, une chose à la fois, comme si elle voulait pas laisser voir qu'elle avait envie que je sois le gars qui serait son gars.

Je vais te conter un rêve qui passe et repasse dans ma tête. C'est un rêve dont j'arrive pas à me débarrasser. Un ramassis d'images rapaillées pendant ma relation avec Janis. J'en ai retenu des bouts de nos discussions, quand elle s'est mise à se confier à moi à cœur ouvert. Il y a aussi les souvenirs de ses cauchemars. Les cris, les murmures, les chuchotements, les coups de poing sur ma poitrine et contre le mur au milieu de la nuit. Ces moments qui me hantent encore. Nos peaux restaient collées dans notre mélange de transpiration quand je la serrais dans mes bras pour la rassurer.

Je vois les images défiler devant nous quand je ferme les yeux. Écoute Janis :

La nuit, les chiens versent des larmes en gémissant à la lune. Je ferme les yeux. Je serre les bras autour de

mon corps. Devant moi, les arbres portent l'ombre de cadavres. Je suis adolescente dans un coin perdu du Manitoba. J'entre le menton dans ma poitrine, vers mes seins. L'aigle descend majestueusement vers moi. Il m'entoure de ses amples ailes noires. Je respire mieux de cette façon, protégée par le grand oiseau de la forêt. Je me sens en sécurité, dans un nid douillet perché très haut dans le creux d'un arbre. Dans un refuge, là où personne pourra m'atteindre.

Doc, donne-moi une seconde pour que je retrouve le fil de mes pensées. Le souvenir de ce rêve récurrent m'a tout chamboulé.



— Sam, tu parles de Janis. Mais toi, qu'est-ce que tu faisais quand tu n'étais pas avec elle ?

— Je travaillais. Je travaillais pas mal tout le temps.

— Pas de loisirs ? Pas de sports ?

— Il y avait Internet, mais pars pas en peur. Je surfais pas tant que ça.

— Tu veux dire ?

— Bien, comme tout le monde. Mes soirées. Des fois, l'après-midi.

— À la librairie ?

— Oui, des fois. Il fallait bien que je me change les idées de cette gang de débiles.

— Le matin ?

— Oui, à l'occasion.

— Par exemple, en te levant ?

— C'est toi qui le dis.

— Dirais-tu que tu étais accro à Internet ?

— Bon, le voilà qui se prend pour Stéphanie !
Regarde, on parlait de Janis avant que tu partes sur une tangente.

Tiens, je viens de penser à une marche qu'on a faite un jour sur la rue Wellington, dans le bout du Parlement. Janis s'est mise à parler d'une voix distante, comme à elle-même. Sa voix me parvenait en écho. Janis a dit qu'elle se doutait bien que la décrépitude envahissait pas tout Gaïa, que tout était peut-être pas si laid que ça là-bas, qu'il pouvait bien y avoir des côtés positifs, qu'il était possible que d'autres personnes sourient, s'amuse, mangent, fassent l'amour dans la joie et l'allégresse. Mais Janis voyait rien de tout ça. Une chape de douleur l'entourait dans ses moindres déplacements. L'univers de Janis était gris, ténébreux, orageux. Ses jours étaient mornes. Déprimants. En roulant à vélo dans la forêt, Janis prenait la route à travers les branches. Janis pouvait rouler en paix sur ces rayons réconfortants, loin de l'abîme de sa vie, plus bas, dans son village.

Parfois, Janis éclatait de rire, à en surprendre les autres passants sur la rue, quand elle revoyait certaines scènes de Gaïa. Ses yeux respiraient l'émerveillement. Elle disait que le seul voisinage qu'ils avaient, c'étaient le froid, les arbres, le roc et les mouches noires, *grosses comme ça*. Elle disait ça en écartant les bras de chaque côté de son corps. « Les mouches et en surplus, partout, la grosse misère noire, crois-moi, Sam ! » Les autres villages étaient loin, mais à force d'être éloignés, ils se

rejoignaient en pensée, par fantasmés interposés. Janis regardait le ciel : « Là-bas, les gens se reconnaissent dans le reflet des rayons du soleil sur l'eau des lacs et des rivières, la force rugueuse des rochers recouverts de lichen et les grandes épinettes noires rachitiques, même trop maigrichonnes pour faire des cure-dents. »

Doc, si tu pouvais voir à travers le prisme de mes yeux, tu comprendrais peut-être que je la sens encore devant moi. Tout de suite, là, Janis est avec nous, ici, dans ton bureau, dans cet hôpital où je suis enfermé avec une gang de fous. J'ai envie de la prendre dans mes bras, respirer son odeur, passer mes mains dans ses cheveux, l'embrasser sur la nuque, sentir la chaleur de son corps contre le mien. C'est fort comme ça tout ce que je ressens encore pour ma Janis.



Janis a étiré le bras pour éteindre la lampe sur la table de chevet de son côté du lit. Elle s'est retournée contre moi. J'ai fermé les yeux. J'aimais retrouver la rassurante quiétude des courbes chaude de mon amante. Janis a glissé sa cuisse dans mon entre-jambe. Elle m'a massé la poitrine. Sa main a glissé jusqu'à mon sexe. Janis aimait sentir mon érection. Elle a serré ma verge gonflée et a murmuré :

— T'as pas de condom ?

Le ton de sa voix se situait quelque part entre le simple constat et le reproche.

— Janis, mon amour, je t'ai déjà dit que j'ai pas de maladies.

— C'est pas aux maladies que je pense.

Je suis demeuré muet. Janis a poursuivi :

— Sam, tu le sais, moi, je prends rien. Je te l'ai déjà dit.

— Ma chérie, si ça devait arriver... depuis le temps qu'on fait l'amour.

Ça a été au tour de Janis de demeurer muette. J'ai enchaîné sur un ton enjoué :

— De toute façon, je veux cinq ou six enfants.

La réponse s'est pas fait attendre :

— Ah oui ? Tu feras ça avec une autre femme, mon chou.

Mes doigts ont effleuré son ventre plat, formant des cercles autour de son nombril, comme les planètes autour du soleil. Je m'enivrais de l'odeur de pin du corps de Janis. Elle fermait les yeux pendant que je la caressais. Contrairement aux gars que Janis avait connus, je me contentais pas de bander, de fourrer, d'éjaculer et de gémir de satisfaction avant de ronfler. En fait, je pensais plus à son plaisir qu'au mien. C'était le reflet de ma relation avec Janis. Je pensais plus à elle qu'à moi. Mais, c'était aussi le secret de ma séduction : que Janis soit heureuse. Je suivais toujours le même rituel. Je l'embrassais partout, tout doucement, même que parfois Janis me disait d'arrêter de niaiser, d'arriver au but. Je la caressais avec les doigts, avec la langue, puis je la pénétrais en embrassant ses seins. Mon avidité était méticuleuse. Au moment de jouir, Janis me

mordait l'épaule. Ensuite, on se perdait dans un long enlacement.

Je répétais à Janis que je l'aimais. Elle répondait pas, sauf un soir où j'ai vu que j'étais allé trop loin. Je l'avais sentie vibrer comme jamais ce soir-là. J'étais particulièrement inspiré. J'ai pensé que le moment était propice de passer aux grands aveux. Je lui ai glissé à l'oreille :

— Chérie, je vais jamais te quitter.

Janis s'est retournée du côté du mur en grognant :

— Hé, je t'en demande pas tant.

Elle a soupiré. Je me suis penché de l'autre côté. J'ai regardé les lignes de la peinture écaillée sur la porte de la chambre. Les lignes s'entremêlaient, comme ma vie.



Ça faisait une couple de mois que Janis était à la librairie. Le monde aimait l'entendre chanter, et moi, je l'aimais encore plus quand les autres l'admiraient. La journée s'était prolongée et j'avais hâte à la fermeture. J'ai consulté l'horloge : encore une trentaine de minutes. Je parvenais difficilement à servir les clients parce que je me concentrais à écouter la conversation animée entre Myra et Janis à l'autre bout de la pièce. D'ailleurs, un peu tout le monde regardait du côté des deux femmes.

— Janis, il va falloir qu'on se parle de la mesure du temps.

J'ai compris que l'équation régissant le partage du temps que Janis faisait entre la librairie et le bistro penchait beaucoup trop du côté du bistro. J'ai fait signe de la main à une cliente d'attendre. Janis et Myra haussaient la voix.

— Écoute, Myra, tu vois pas que j'attire des clients ?

— Tu attires du monde, pas nécessairement des clients. Ils têtent leur thé en t'écoutant. Je me souviens pas d'en avoir vu beaucoup acheter des livres.

— Ah, *come on!*

Doc, elles se parlaient entre les lignes, si tu vois ce que je veux dire. Ça m'est vite apparu que Janis et Myra lisaient deux livres différents. Il y en a une qui parlait, puis l'autre qui répliquait, pas toujours sur le même sujet. Comme dans un mauvais dialogue de film. Elles faisaient ça à tour de rôle. Myra est revenue à la charge en se tournant dans toutes les directions de la librairie :

— Regarde ça. J'ai assez de travail sans avoir à jouer à la monitrice de garderie avec ceux qui sont censés m'appuyer.

— Bon, c'est ça, on va me culpabiliser, maintenant.

Myra a reculé d'un pas. Elle a jeté un bref regard dans ma direction, comme si elle cherchait de l'inspiration. Sa voix est devenue plus douce, presque maternelle :

— Janis, tu te compliques la vie. C'est comme si tu cherchais les problèmes.

— Tu trouves ça mal d'avoir des problèmes ?
T'en as pas de problèmes, toi, hein ?

J'ai bien vu que Myra se retenait de répondre que le problème se trouvait devant elle.

— Je vais te donner une chance, Janis. Prends quelques jours de congé. Aère-toi les esprits.

J'ai laissé la file de clients poireauter à la caisse et je me suis dirigé vers Myra et Janis. Celle-ci se penchait pour ramasser sa guitare. Myra a dit tout bas :

— Ma belle, as-tu besoin d'aide ?

Plutôt que calmer Janis, ces paroles ont eu l'effet d'une étincelle dans un bidon d'essence :

— Nomme-moi une personne qui a pas besoin d'aide. En commençant par lui.

Janis a dit ça en passant à côté de moi. Elle m'a bousculé pour que je m'enlève de son chemin. Myra et moi, on s'est échangé des sourires forcés. J'ai remué les lèvres pour dire que j'allais parler à Janis. J'ai pointé vers la pile de livres pour indiquer que j'allais m'en charger à la place de mon amoureuse. J'ai marché rapidement vers le devant de la librairie. Je savais qu'il fallait pas que je m'approche trop de Janis tout de suite. La fille pouvait être farouche. J'ai observé Janis qui se démenait avec son vélo. Elle a donné un coup de pied au cadre avant de déverrouiller le cadenas. Elle a sauté sur son vélo, sa guitare en bandoulière. Elle est partie en coup de vent dans la circulation de fin d'après-midi du marché By. J'ai couru sur le trottoir devant la librairie. Je voulais lui crier de faire attention, mais elle m'aurait pas entendu. À l'angle Sussex, le feu

de circulation avait pas encore changé au vert. J'ai retenu mon souffle quand Janis a foncé quand même. Elle avait pas à demander la permission à personne. Elle était un taureau devant le feu rouge de circulation. Janis a agrippé le guidon de son vélo. Sa bouche était tendue comme celle d'un cheval bridé. Ses yeux lançaient des flammèches. Elle a frôlé les piétons qui traversaient la rue. Elle a levé le bras et leur a montré le majeur en signe de *fuck you*. J'avais déjà vu Janis respirer fort en étouffant les pédales de son vélo. Cette fois-ci, personne aurait pu la suivre.

Myra a placé une main sur mon épaule, moins pour me consoler que pour me rappeler que les clients attendaient impatiemment de se faire servir.



Janis restait enfermée dans l'appartement. Quand on se voyait, on se parlait pas. J'ai vite compris que c'était mieux que je me tienne dans mon coin.

Je suis arrivé de la librairie exténué. J'ai attaché mon vélo à côté de celui de Janis, à l'arrière du petit building où on habitait. J'ai monté les marches en sachant pas trop ce qui m'attendait. J'ai pas vraiment été surpris que Janis soit pas dans l'appartement. Je me suis dit qu'au moins je l'aurais pas devant moi avec son air renfrogné.

— Sam, il me semble que tu devais être très inquiet, non ?

— Janis, je l'aimais.

Je me suis préparé à souper. J'ai ouvert mon ordi. J'ai surfé sur Internet, mais j'arrivais pas à me concentrer, c'est tout dire. J'essayais de réfléchir au comportement erratique de Janis, surtout à ses emportements des derniers temps. J'ai fermé mon ordi vers minuit. Facebook avait été aussi prévisible et déprimant que ma vie.

J'ai fait ma toilette et je me suis étendu dans notre lit, nu comme un ver. Je suis resté comme ça pendant au moins quelques heures à compter les craques dans le plafond. Je commençais à m'endormir quand j'ai entendu des pas dans l'escalier. Je pourrais jurer que j'ai entendu un véhicule démarrer en faisant crisser ses pneus. La porte de l'appartement s'est ouverte, puis s'est refermée d'un coup sec. Des pas lourds dans le couloir. Une autre porte qui se ferme. J'ai attendu un peu avant de me lever lentement. J'étais transi, victime d'une léthargie que je comprenais pas. J'ai passé la tête dans l'autre chambre. Janis était écrasée la face contre le futon. Elle avait pas retiré ses vêtements. Janis dormait profondément et ronflait par secousses. Je suis demeuré de longs moments appuyé sur le cadre de la porte à la regarder. Mon cerveau se remplissait de pensées plus sombres les unes que les autres. J'ai dû me secouer de la torpeur qui m'envahissait. Je suis retourné dans ma chambre, mais je suis pas arrivé à m'endormir. Je me suis levé et j'ai regardé par la fenêtre. Je me souviens que je me suis amèrement mordu la lèvre en pensant qu'elle venait probablement d'embrasser un autre gars sur

le trottoir d'en face. J'ai tiré les rideaux et je suis retourné me coucher.

Tôt le lendemain matin, j'ai quitté l'appartement sur le bout des orteils avant que Janis se lève. De cette façon, je pourrais éviter la confrontation. Quand Myra est arrivée à la librairie, elle a souri pour la première fois depuis bien longtemps en voyant que je m'étais chargé de faire le travail laissé en plan par Janis.



Après un petit déjeuner rapide, je suis allé faire des courses. À mon retour, Janis transportait des choses de notre chambre vers l'autre pièce. Elle s'est arrêtée au milieu du couloir. Elle avait les mains pleines de vêtements et les yeux remplis de rage :

— Pose pas de question.

— Mais ?

— Quand je suis arrivé ici, j'ai dit qu'on serait juste colocs puis, toi, t'as pas pu résister. Il fallait que tu viennes me peloter. Bien là, je retourne comme c'était avant. Chacun de son côté de l'appart. Chacun sur sa galaxie.

— Mais, Janis ?

Janis m'a imité en prenant un air de bonne sœur :

— « Mais, mais », c'est tout ce que tu sais dire. Fais un homme de toi.

Moi, je pensais qu'un homme devait faire tout pour éviter la chicane. La vie m'avait enseigné ça, qu'il fallait ménager ses cartouches. Alors je

suis allé travailler, même si c'était ma journée de congé. Myra m'a demandé si j'avais vu Janis. J'ai bafouillé qu'elle avait une urgence, qu'elle m'avait demandé de l'excuser. Myra m'a regardé de travers en murmurant qu'elle espérait que Janis lui faisait pas faux bond. J'ai dit qu'il fallait pas s'en faire, que c'était seulement une petite maladie de femme. J'ai dit : « Faut pas stresser avec ça. » Myra semblait pas impressionnée, alors j'ai marmonné : « Non, non, je veille sur elle. Faut que tu la comprennes, Myra. » J'ai convaincu la patronne de prolonger le congé de Janis. Ça lui permettrait de se retaper. Myra est devenue plus douce en me regardant. Elle a dit que je pourrais pas toujours couvrir les manquements de Janis. Elle a ajouté : « Attention de pas trop la couvrir, sinon tu vas l'étouffer. » En me remettant une boîte de livres, Myra a ajouté : « Et t'étouffer toi-même. » J'ai pas saisi quel message Myra voulait me lancer mais, au moins, j'ai acheté du temps pour la femme que j'aimais.

— Dis-moi, Sam, est-ce que c'est à ce moment-là que tout a commencé à déraper ?

— C'est difficile à dire. La ligne de démarcation entre le bonheur et le malheur est souvent pas mal floue.



Je passe les premiers jours de mon congé couchée dans ma chambre, la couverture relevée au-dessus de la tête. Je sais qu'ils sont revenus. Je les entends. L'écho de

leurs pas se fait plus pressant. Ils reviennent toujours, même après une longue période d'absence, comme s'ils se laissent désirer pour mieux me submerger dans leurs cauchemars. Leur ombre plane au-dessus de moi. Bientôt, les fantômes insatiables vont m'envelopper. Ces envahisseurs m'étouffent déjà. Je parviens plus à respirer dans la lourdeur de l'appartement.

Je me lève enfin. J'éponge mon visage avec un filet d'eau. Je me passe un peigne dans les cheveux. J'enfile un jeans troué, un T-shirt noir et de vieilles chaussures de sport. Je me traîne dehors, en bas des marches et jusque sur le trottoir. Le dos courbé, le pas lent, je tourne à gauche et, une centaine de mètres plus loin, j'arrive au chemin de Montréal. J'ai pas à regarder. Je sens leur présence. Les fantômes sont tout autour de moi. Ils marchent à mes côtés, sur le trottoir et même dans la rue. Ils rôdent devant le motel où les chambres sont louées aux vingt minutes et les draps sont changés à la semaine. Les fantômes se glissent, ils entrent et ils sortent, ils se croisent, mais les fantômes se voient jamais. Les fantômes édentés me ressemblent. Ils me font de l'œil. Ils m'invitent dans les coins sombres. Ils sont dégoûtants. Mais je les aime comme ça. Répugnants comme je me sens moi-même. Les fantômes ont leur code de vie. C'est la loi des zombies. Les fantômes m'avalent. Je m'y reconnais. Je suis une zombie. Je sais que je me trouve parmi les miens. Ce sont des fuckés. Comme moi, Janis, la fille de Gaïa. La poquée parmi les poqués. À tout jamais.



C'est la musique qui attire mon attention. Johnny Cash. The Ring of Fire. La chanson préférée de Jack à Winnipeg. Il la chantait tout le temps en s'accompagnant avec sa guitare. Jack soufflait à l'oreille de Lucy qu'elle était son cercle de feu. Lucy le traitait de niaisieux, mais elle aimait ça quand même se coller contre son Jack pendant qu'il lui chantait la pomme.

Mais le gars de l'autre côté de la rue entend pas rire, c'est assez évident juste à le regarder. Avec ses gestes saccadés, il dégage la délicatesse des Hell's à un concert des Stones. De l'autre côté de la rue du Thrift Store de l'Armée du Salut, le type me lance :

— Come on here. J'ai pas toute la vie.

Tu sais, Doc, c'est le genre d'invitation qu'on oserait pas refuser. Ce gars-là, je le connaissais pas, mais j'en avais vu d'autres comme lui sur le chemin de Montréal. Je l'examinais de l'autre côté de la rue, où j'étais coincé dans l'entrée d'un ancien magasin de sport. Le gars avait l'air un peu fringant. Il était plutôt maigrichon mais, à son air baveux, c'était pas mal clair que ses amis avaient les biceps de Sylvester Stallone, le genre de gars qui attendent juste un semblant de sourire mal placé pour te lancer leurs poings en plein dans la face. Le gars devant Janis, c'était clairement un rat qui connaissait la vie dans la rue. La vie dans la rue, mais aussi la vie en dedans, derrière les barreaux. Pas juste une prison provinciale, du vrai temps, genre presque *lifer* au fédéral, dans un pen, un max, Millhaven, Donnacona, Sask Pen, un de ceux-là ou les uns après les autres. Pour survivre dans cette jungle avec ses bras maigres, ce gars-là avait clairement

dû apprendre à manipuler le monde. Il pouvait pas cogner avec ses poings, ça fait qu'il jouait dans ta tête. L'as des *mind games*. Ça ressortait de son petit sourire en coin. Janis l'a examiné de la tête aux pieds, mais pas trop lentement.

Je traverse la rue pour m'approcher du gars et de ses tatouages violents tout le long de ses bras. Le gars se penche la tête pour montrer le poignard tatoué sur le côté de son crâne rasé. Il s'appuie sur l'aile de son camion, un pick-up Ford F-150 rouge. Il forme un pistolet avec les doigts de sa main droite et fait comme s'il tire en l'air.

— *Dany.*

Mes yeux se promènent un peu partout sur le gars. Le sourire de Dany est un rictus en forme de balafre au milieu de son visage. Le bâtonnet d'une sucette pend de la bouche de Dany.

— *Lemon lollipop. Lâché la cigarette. Pas bon pour la santé.*

Dany parle avec un accent anglais. Les mots sortent de sa bouche partiellement édentée comme le son d'un sifflet rouillé. J'examine le bout des bottes noires de construction toe cap éraflées de Dany. Des bottes faites pour faire plus que blesser en donnant des coups de pied, pas juste au cul, dans les guts et dans la face aussi.

Pas besoin de s'expliquer longtemps, Dany est clairement un gars de peu de mots. Moi, je sais ce que je veux. Je sors un billet de vingt piastres plié en quatre de ma poche de jeans délavés. Je tends le billet à Dany. Dany fait la moue, pour dire : « Bon, ça va faire pour cette fois-ci, mais recommence pas. » Dany place le billet dans la poche de son veston en denim. Il me remet

un sac Ziploc de marijuana. Je me retourne pour m'en aller, mais Dany me dit d'attendre une minute. Il me donne un autre sac de plastique.

— Really good shit, chick.

Je prends le sachet. Je l'examine : une couple de roches et une petite pipe avec un bol en forme de tête de squelette. Il y a aussi deux pinottes. Du speed. J'hésite. Ma main se met à trembler. Je m'avance pour remettre la dope au gars. Je me suis juré de plus toucher à ça depuis le moment que j'ai trouvé mon frère Brad mort les deux pieds dans la rivière glacée. La voix de Dany est ferme. C'est un ordre :

— Take it, babe!

Je me retiens puis, en voyant Dany me fixer du regard, je me mets à me conter des histoires. Une fois ou deux, ça va pas me faire de tort. Dany est pas aveugle, il voit bien que je vacille :

— Vas-y, go ahead, c'est rien que de la petite dope. C'est pas pire que des Corn Flakes. Tout le monde prend ça, même dans les grands bureaux d'avocats. Je pourrais t'en nommer quelques-uns. Des bons clients. Reviennent souvent. Y paient sans se plaindre.

Je finis par me dire que Dany a peut-être raison, après tout, il a l'air de connaître ça, la dope. Je me mets à réfléchir. Une couple de petites puffs, ça me sortirait de ma zone bourrée de zombies avant de retourner travailler. De toute façon, j'ai déjà arrêté de consommer plus qu'une fois, et même pendant longtemps. Et puis, c'est pas pareil ici, dans la grande ville. Ottawa, c'est pas Gaïa, les dangers sont pas les mêmes. L'hôpital, c'est pas loin, en ambulance. C'est ça qui a tué Brad, d'avoir overdosé avec du désinfectant dans le fin fond du bois

où personne pouvait l'aider avant qu'il soit trop tard. Je mets le sachet dans ma poche. Dany perd pas de temps pour mettre fin à la transaction.

— *Là, c'est free. Un sample. After that, tu paies. Cash and carry.*

Pause. Dany s'approche de moi.

— *Si tu paies pas ou si tu vas voir un autre dealer... pas bon pour ta santé. Really bad. Pire que les cigarettes. Gotcha, chick?*

Je fais la moue, genre : « J'suis pas niaiseuse, pas besoin de me faire un dessin. » Je me dis que, de toute façon, une fois est pas coutume, comme on dit, donc qu'il y aura pas de prochaine fois, surtout que j'ai pas touché à la dope dure depuis pas mal longtemps.

— *Cherche mon truck. Fire engine red.*

Dany place un pied sur la marche de son pick-up :

— *Si j'suis pas là, parle à Crystal, c'est ma chick. Elle va me faire le message. Crystal connaît chaque pouce carré du trottoir, if you know what I mean.*

Une fille sort la tête de la fenêtre du côté du passager du camion. Des cheveux roses taillés en Mohawk coiffent son crâne et se prolongent en coupe Longueuil dégradée en bleu métallique. Des piercings transpercent ses oreilles, son nez et ses lèvres. Crystal pourrait avoir autant quatorze que trente-quatre ans. La vie dans la rue mêle toujours tout. C'est peut-être son sourire mal assuré qui vieillit la fille. Son regard est dur, mais peut-être qu'elle veut pas laisser paraître qu'elle est vulnérable et qu'elle peut parfois faire preuve de compassion. En fait, je comprends que le regard de la fille laisse paraître une douceur et une soif d'amour qu'elle

parvient pas tout à fait à camoufler. Comme moi, dans le fond. Crystal lève le pouce dans ma direction :

— Crystal ou Meth, ensemble ou séparé. C'est la même chose pour moi. Same thing.

Dany lui fait un signe sans équivoque du pouce de rentrer dans la cabine. Quand Crystal se penche dans le cadre de la porte, je remarque que le maquillage masque pas complètement une contusion sur la joue de la fille.

Dany s'assoit à son tour dans le camion. Il me lance un avertissement :

— Écoute-moi bien, fille, icitte, les dettes, ça traîne pas. Rappelle-toi de mon nom : Dany, King of the road.

Dany force un sourire comme le Joker de Jack Nicholson dans Batman. Le pick-up démarre en trombe dans un crissement de pneus.

Je me traîne les pieds dans l'autre direction. Je m'assois sur un banc le long de la rue. Je regarde vaguement les voitures défiler devant moi puis, après un long soupir hoquetant entremêlé de sanglots, je place une roche de crack dans le bol de la petite pipe. Mes lèvres tremblent pendant que la fumée envahit mes poumons.



Le congé — non payé, il faut que je le précise — de Janis devait se terminer quelques jours plus tard, mais il s'est prolongé sur plus qu'une semaine. Myra s'est mise à se plaindre de l'absence de « ton amoureuse ». Ça me faisait un velours que la patronne fasse ce lien avec Janis, même si elle disait ça sur un ton ironique. Pour ma part, je faisais deux jobs, mais pour le même salaire. Je faisais mon travail

et celui de Janis en librairie. En fait, je faisais triple emploi, puisque je m'inquiétais surtout de l'état de la santé physique et mentale de Janis. Je me rongerais les ongles au sujet de ses absences de plus en plus fréquentes de l'appartement.

Janis et moi, on a vécu des journées sous haute tension. La turbulence de notre vie de couple nous offrait à peine quelques moments d'accalmie. En fait, on s'évitait. Lorsque je revenais de travailler, je me trouvais le plus souvent dans un appartement vide. Dans ces moments de solitude, je passais mes soirées sur Internet. Quand Janis était là, elle était étendue sur le futon dans sa chambre, les rideaux tirés, les lumières éteintes, la porte à moitié fermée. Une fois, Janis a levé la tête. Elle m'a même parlé :

— Je m'en vais prendre l'air.

J'ai sauté sur l'occasion pour me rapprocher d'elle.

— Tu veux que je t'accompagne ?

Janis a ouvert la porte. Elle m'a lancé :

— T'es pas obligé de te cacher dans la poche arrière de mes jeans, Sammy.

Elle est sortie de l'appartement en haussant les épaules. La vitre a vibré quand elle a claqué la porte. Je me suis assis dans le salon. J'ai compris que la vie est un chemin tortueux couvert de grosse garnotte glissante. J'ai surfé sur Internet pendant deux ou trois heures en écoutant de la musique, du *heavy metal* ou quelque chose du genre. À un moment donné, j'étais tellement perdu dans mes pensées que je savais pas où je me trouvais.

Janis est entrée en coup de vent. Je l'ai regardée de côté pour pas qu'elle m'accuse de la surveiller. Ses gestes étaient saccadés, comme une poupée déjantée. Ses yeux étaient dilatés, comme si on la balançait au-dessus d'un précipice.

Je me suis levé.

— Janis, est-ce que...

Elle a couvert ses yeux avec ses mains.

— Toi, tu poses trop de questions.

Janis a traversé le salon à grands pas. Je suis demeuré bouche bée. Janis s'est enfermée dans sa chambre. Je l'ai entendue sangloter, mais j'ai pas osé la déranger. Je me suis déshabillé et je me suis couché.

— Sam, tu t'en faisais beaucoup pour ton amie. Peut-être trop, non ?

— Doc, j'aimerais te dire que j'ai pas dormi de la nuit, que j'ai pas arrêté de penser à Janis, que je me suis retourné dans tous les sens dans mon lit mais, au contraire, je suis tombé raide mort dans un profond sommeil, comme si on m'avait frappé au front avec un deux par quatre. J'étais surtout assommé par l'inquiétude.



Le lendemain soir, j'ai profité du fait que Janis était dans l'appartement pour m'en approcher. J'ai marché lentement vers elle, mais je lui ai parlé rapidement, pour pas qu'elle m'interrompe :

— Janis, il faut qu'on discute.

— Bon, v'la qu'il recommence.

— C'est que je peux plus respirer.

— C'est toi qui m'étouffes.

— C'est comme si je me faisais malaxer dans une bétonnière.

— Ah *come on*, Sam, t'es juste pas vivable. Un *bloodsucker*.

J'ai fermé les yeux et je me suis serré les poings pour me calmer. J'avais plus la force de discuter, de reprendre le petit discours que j'avais préparé pendant la journée, tu sais, avec les inflexions de voix aux bons endroits, les mots justes, les paroles empreintes de compréhension, les silences de circonstance, le regard tendre, les mains tendues vers l'autre. Tout ce qu'on doit faire dans ce cas-là. Comme j'ai appris à le faire dans mes cours de théâtre à De La Salle. À quoi bon ? Ça servait plus à rien. J'ai quand même fait une dernière tentative.

— Chérie, il faut que je t'explique des...

— Bon, ça y est, le petit *preacher* qui veut évangéliser la fille de la forêt du Manitoba.

Janis a glissé ses verres fumés mauves sur le bout de son nez. Elle est partie s'enfermer dans sa chambre. Puis, elle a ouvert la porte.

— Arrête de m'espionner ! Tout le monde te voit quand tu t'accroupis derrière les arbres et les poubelles.

Elle affichait un faux sourire innocent de petite fille qui vient d'en passer une vite. Janis a fermé la porte en soupirant.

J'ai pris une feuille de papier et un stylo. J'ai pas eu à réfléchir longtemps à ce que j'allais écrire. J'y avais pensé depuis un bout de temps, tout en

espérant ne jamais avoir à écrire ces mots. Tout se tenait en quelques phrases :

Ma chère Janis, tu sais que je t'aime, plus que tu veux et que moi-même parfois je voudrais, mais tout est devenu trop difficile entre nous depuis trop longtemps. Karl et Stéphanie partent pour une semaine à un colloque en Europe. Ils m'ont demandé de surveiller leur maison pendant leur absence. Je vais revenir après. Je te promets.

Prends bien soin de toi.

XXX

Sam

P.-S. Je t'ai laissé un peu d'argent.

J'ai placé cinq billets de vingt dollars sur le comptoir de la cuisine. Je me suis retenu de préciser que l'argent devait servir à la nourrir, pas à autre chose, ça l'aurait juste fâchée. La connaissant, elle aurait pu déchirer l'argent dans une crise de rage, puis se mettre à quatre pattes par terre pour recoller les petits morceaux. J'ai rangé quelques effets dans mon sac à dos et je me suis rendu à vélo à la maison de la Côte-de-Sable.

Évidemment, Stéphanie et Karl étaient pas partis, mais ils m'attendaient pas non plus. Quand je suis entré chez eux, ils prenaient l'apéro dans le grand salon du rez-de-chaussée. Stéphanie s'est pincé les lèvres pendant que Karl a regardé son verre. Puis, Stéphanie s'est levée d'un coup sec pour me prendre dans ses bras. J'ai senti que Karl se retenait d'avoir un air bourru :

— Tiens, le retour de l'enfant prodigue.

J'ai rien dit. Au moins, de leur côté, ils ont pas posé de questions. Je me suis extirpé des bras de Stéphanie. Je suis monté à l'étage en glissant lentement ma main sur la rampe en chêne. J'ai fermé la porte de mon ancienne chambre. Je me suis étendu sur mon lit, mais je parvenais pas à dormir.

J'aurais voulu pleurer, ça m'aurait fait du bien, mais j'étais trop confus pour verser des larmes ou même pour réfléchir un peu clairement. J'ai ouvert mon ordi. J'ai fouillé dans Internet sans savoir ce que je cherchais. J'étais un cowboy au milieu du désert. J'étais assis sur mon cheval et je surveillais Janis au loin. Elle se promenait en se faisant aller le derrière. Janis s'est tournée vers moi. Elle m'a regardé, elle m'a fait un clin d'œil et elle est montée dans un pick-up rouge *parké* à côté d'un cactus.

— Pardon, Sam, qu'est-ce que le camion vient faire là-dedans ?

— Doc, demande-moi pas ce que ça veut dire. Fouille-moi si je le sais. Tout ça, c'est pas mal flou.

— Est-ce qu'il t'arrive souvent d'imaginer des choses ? De te projeter dans une autre vie ?

— Tu veux savoir si j'ai des hallucinations ?

— Oui, si tu veux. Des fantômes, des illusions.

— Faudrait que tu me donnes une définition de ça. Parce que je vais te dire que la vie de tous les jours est pas mal hallucinante comme ça. Même sans dope ni alcool. T'as pas besoin de chercher bien loin. Tout est sur Internet. Absolument tout.

— Pourrais-tu me donner des exemples pour illustrer ce que tu veux dire ?

— Ah, laisse faire. En tout cas, c'est pas à toi de démêler mes souvenirs ? Moi, je suis juste plus capable de voir clair autour de moi. En dedans de moi, aussi.

Bon, c'est comme ça que je me sentais dans le sous-sol chez Stéphanie et Karl quand il y avait plein de sang autour de moi. Le sang de Karl ou de mon père. Peut-être de quelqu'un d'autre. Je le sais pas. Je l'ai jamais su. D'ailleurs, je pensais que j'étais ici pour parler de cette mort-là, pas de ma vie avec Janis. C'est pas ça le *deal* ? C'est pas ça que la juge a dit ?



Pendant plusieurs jours, je suis demeuré reclus et silencieux comme un moine. Stéphanie tournait en rond. Elle osait pas me demander pourquoi je m'étais renfermé sur moi-même. Le matin, je me lavais, je m'habillais, j'attrapais une pomme et un yogourt dans la cuisine et je partais travailler à vélo. Je roulais comme un somnambule le long de la rue Laurier. Je m'arrêtais devant un musée. C'était l'ancienne résidence de Sir Wilfrid Laurier. Plus tard, c'est devenu la maison de Mackenzie King, deux anciens premiers ministres. Je me promettais d'aller y faire un tour prochainement, surtout pour consulter la boule de cristal avec laquelle King gouvernait le Canada. Ça aurait peut-être pu m'aider à comprendre Janis.

Au travail, mes collègues me trouvaient distant, ça se voyait à leur façon de me regarder. On

chuchotait qu'il fallait pas m'approcher : « Sam est à prendre avec des pincettes. » Derrière ma façade de calme et de froideur, bouillonnait l'âme éperdue d'un jeune homme à la recherche de ses repères.

Trop de choses tournaient pas rond autour de moi. Je sentais que Janis était en danger. Je savais que je devais lui venir en aide. Mais je savais pas comment m'y prendre. Je me sentais impuissant. Difficile d'aider quelqu'un qui nous repousse. Je devais toutefois trouver une façon de la convaincre de consulter, d'aller voir un psy, quelqu'un comme toi, Doc. C'est presque devenu une mode. De nos jours, personne en fait de cas. Aujourd'hui, on sait qu'on vire tous un peu fous, à un moment donné, ou si on l'est pas, on fait semblant.

À force de ruminer, j'ai fait une pause dans mes réflexions. Il servait à rien de paniquer. Dans mon esprit, c'était sûr que Janis avait vu bien pire à Gaïa. Elle saurait se débrouiller. Je me suis dit qu'elle passait juste par un petit moment de déprime. D'ailleurs, je connaissais les montagnes russes de ses émotions. Je me suis mis à murmurer, comme une espèce de mantra : « Tu laisses personne tomber. Tu la désertes pas. T'es pas en train de répéter le même scénario qu'avec ton père. Janis a juste besoin de respirer un peu. » Je voulais me convaincre que Janis et moi, il nous fallait juste chacun notre espace vital, que cette petite séparation nous serait salutaire. La vie allait reprendre comme avant. Mais en mieux.

— Sam, si tu me parlais un peu de ce que tu appelles cette vie « avant » ?

— Justement, je me souviens pas à quoi elle ressemblait cette vie avant celle-ci ni si elle a jamais vraiment été différente de celle que je vis maintenant.



Myra regardait la petite scène de spectacle vide au bout de la librairie. Elle avait pas déniché un autre artiste pour remplacer Janis. Quelques jeunes s'étaient présentés, mais ils avaient pas assez de talent ou de charisme pour attirer les spectateurs. Tout était calme, tout était morne, et Myra le faisait savoir au *staff*. Les murs, les planchers avaient pris des teintes de gris, comme dans l'appart de ma jeunesse. Tout autour, à l'avant de la librairie, les piles de livres arrêtaient pas de grossir. Des documents traînaient sur les comptoirs. Tout ça, c'était du travail que Myra avait confié à Janis. Elle me trouvait brave de couvrir pour mon amie, mais elle voyait bien que j'arrivais pas à faire deux jobs en même temps. Tout devenait urgent, les clients allaient commencer à chialer. D'ailleurs, certains perdaient patience sans dire un mot. On se doutait bien qu'ils traversaient la rue pour aller chez Chapters.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis que Myra avait accordé un congé de quelques jours à Janis. Je faisais de mon mieux. Myra plaçait la main sur mon épaule : « T'es pas Superman, Sam. » Pour ma part, je sentais que je pourrais pas toujours garder le doigt dans la digue. Tout allait bientôt éclater. Myra m'a remis une feuille de papier :

— Un courriel que Janis m'a envoyé tout à l'heure.

Je me suis appuyé sur le comptoir pour lire :

Regarde, Myra, je sais que t'as ben du travail, mais là, ça va pas ici. Vraiment pas. J'ai consulté mon docteur. Il m'a donné une prescription pour le pharmacien. Le docteur m'a dit de prendre une couple de jours off de plus. Comme ça. Je vais revenir top shape. Keep up the good work, boss!

Myra avait les yeux pleins de points d'interrogation quand elle m'a regardé. Je me suis empressé de la rassurer :

— Oui, oui, c'est vrai, Janis avait un rendez-vous.

Myra est retournée à son bureau au fond de la librairie. Je sais pas si elle était satisfaite de ma réponse, mais c'était assez évident qu'elle était pas contente. Pour ma part, je me doutais bien que le pharmacien que Janis avait consulté conduisait un Ford F-150 rouge. Je les avais assez observés ensemble pendant que je me déguisais en lampadaire.



Je marche le long du chemin de Montréal en tentant de déchiffrer les graffitis sur les devantures des commerces. Je m'arrête devant les avis de recherche pour des personnes disparues. Je lis les avis, je scrute les visages. Surtout des femmes, comme moi. Je reste figée devant une série de photos collées sur la devanture barricadée d'un magasin. Des photos de femmes disparues. Je reconnais les traits de mes sœurs : Sue, Shirley et

Kathy. Mes sœurs que j'ai désertées, auxquelles j'avais pourtant promis de venir en aide. Une dernière photo. La mienne. Je suis prise de panique. Je suis effarouchée. Je pars à la course.

Je me dépêche. Je sens les fantômes m'envahir. Ici, les fantômes sont pas tous invisibles. Il y en a en chair et en os, des rapaces comme Dany. Je lui dois de l'argent. Dany a été pas mal clair sur ce qu'il fait avec les mauvais payeurs. Crystal m'a fait une grimace exagérée quand Dany a parlé des conséquences de pas payer ses dettes.

Je tourne à gauche dans la petite rue. Je suis rendue à la Grotte de Notre-Dame-de-Lourdes. Je suis seule avec une petite pluie fine. Je suis assise sur un des longs bancs en bois. Je regarde droit devant, vers la statue de Jésus crucifié. J'ai peur. Mes mains tremblent. Je m'ennuie de ma famille, de mes sœurs. De ma forêt. Je murmure une litanie : « Sue, Shirley, Kathy, I love you. » Je m'ennuie surtout de Kathy, celle qui m'a remplacée, celle que j'ai abandonnée aux fantasmes de notre père. Je veux retourner chez moi. Je suis maintenant convaincue que chez moi, c'est pas ici, à Ottawa ni à Winnipeg. Chez moi, c'est un endroit perdu dans le nord du Manitoba. Gaïa coule dans mes veines. Chez moi, c'est un endroit sans issue. Je suis un animal effarouché. L'animal angoissé veut toujours retourner chez lui, même si cet endroit est dangereux. Même si l'animal porte encore les cicatrices de ce lieu.

Je glisse la main sous mon chandail. C'est un chandail ample, pour mieux cacher mes nouvelles rondeurs. Ma main est lisse sur mon ventre légèrement bombé. Je verse des larmes en tentant de sourire. Après tout, ça devrait être une bonne nouvelle. Du moins, c'est ce qu'on

dit. Je parle à mon bébé, tout bas, d'une voix douce, en chantant. Je lui dis que je l'aime, que je vais m'en occuper. Je dis « Mon beau bébé », puis je pense à Sam. J'ai rien dit à Sam. Je veux pas lui en parler. Sam va vouloir dire « notre bébé ». « Le bébé de Sam et de Janis », même si c'est pas si certain que ça qui est le père. Je veux pas avoir à m'expliquer. Sam comprendrait pas. D'ailleurs, peut-être que, moi non plus, je sais pas ce qui se passe.

Je ferme les yeux pour mieux réfléchir, pour mieux sonder mon âme. Je pense à mon bébé. Je me sens aspirée dans un abîme noir, profond, sans issue. Je revois la petite maison de Saint-Boniface. « Qu'est-ce que Lucy et Jack diraient ? Qu'est-ce qu'ils feraient ? » Lucy est sage. Jack aussi est sage, à sa façon de gars. Lucy trouverait les mots justes pour me rassurer. Sa présence est une force tranquille qui pourrait peut-être me sauver. Mais Lucy est loin. C'est loin le Manitoba, quand on est en détresse.

Je me lève. Je marche vers la sortie de la grotte. Je m'arrête devant la statue de la Vierge Marie qui surplombe l'autel. Je soupire. Je m'étouffe dans mes larmes. Les images me reviennent à l'esprit. La chapelle de Gaïa. L'autel sous lequel je me cachais avec mes sœurs. Le cœur de mes sœurs qui battait à tout rompre. Mon père qui me cherchait, les cris de rage, les coups de pied qu'il donnait à tout bout de champ.

Je décide de retourner à l'appartement, mais je préfère éviter le chemin de Montréal. J'emprunte les petites rues loin des griffes de Dany et des autres fantômes insatiables, ceux qu'on peut voir et les plus dangereux, les fantômes invisibles qui circulent dans mon cerveau. Je place une main sur mon ventre. Je pense au couteau

Moi, Sam

dans mon sac à dos. Je me mets à courir pour retrouver la sécurité de l'appartement. Je pense à moi, mais surtout à mon bébé. Je sens que c'est un garçon. Il va s'appeler Brad, comme mon frère.

Je suis allé marcher du côté du parc Riverain, le long de la rivière Rideau. Je me suis arrêté sur la passerelle Adawe. De cet endroit, je pouvais examiner les deux rives de la rivière. Les deux rives si différentes, opposées de plusieurs façons, d'une même rivière.

Mon regard s'est perdu dans le flot des eaux. Je comprenais pas Janis, mais je comprenais encore moins mon attachement à elle. C'était comme si chaque rejet faisait augmenter mon amour. J'étais déchiré entre le sentiment d'être profondément attaché à Janis et celui de vouloir la quitter. De partir à la course, à la fois pour m'en approcher et pour m'en éloigner à nouveau.

Janis avait même arrêté de me répéter la rengaine : « *Relaxe, man*. Prends la vie comme elle vient. » Sans doute qu'elle se disait que j'étais une cause désespérée, que j'arrêteraï jamais de me poser des questions. Mais j'y pouvais rien, j'ai toujours senti le besoin de tout analyser. « Est-ce que j'ai peur de la perdre ? Au contraire, est-ce que j'ai peur de la désertier ? Qu'est-ce qui fait que je veux

toujours être avec Janis ? Pourquoi est-ce que je la rejette puis, juste après, je lui cours après comme un p'tit chien avec sa langue pendante ? » J'ai longuement retourné ces questions dans tous les sens en regardant le reflet de mon visage sur l'eau de la rivière Rideau.

Doc, je suis même allé consulter. C'était un gars comme toi, un psy. Je m'étais informé sur la dépendance affective. Tu sais, c'est pas mal le sujet de l'heure en psychologie. Je suis allé sur Internet. Il y a plein de théories qui circulent sur le Web. Tu les lis, tu écoutes les gars sur YouTube, puis tu retiens ce qui fait ton affaire. C'est pas toujours vrai, mais au moins ça te rassure. J'écrivais des messages sur des sites de partage, des pensées comme : « Est-ce que je suis dépendant de Janis ou simplement en amour avec elle ? Est-ce que l'amour implique pas nécessairement des liens de dépendance ? » Comme tu vois, Doc, c'étaient des questions pas mal *heavy*. C'étaient aussi des questions que je pouvais pas partager avec Janis, ça fait que je le faisais en secret, sur la toile, avec un pseudo et tout. C'était ma petite introspection privée. Janis et moi, on avait pas ce genre de relation où on peut se dire des choses sans avoir peur que l'autre nous tombe dessus. De toute façon, je t'ai déjà dit que Janis aimait pas ça discuter de questions personnelles, comme l'amour. Nous autres, c'était la pluie et le beau temps, des fois les deux en même temps. De mon côté, chaque solution que je trouvais m'amenait de nouvelles interrogations.

Finalement, je me suis dit que je devrais suivre le conseil de Myra : « Vivre et laisser vivre. » Prendre la vie comme elle se présentait à moi, m'en remettre à la vie, à un dieu quelconque et tout le baratin. Enfin, tout le verbiage qu'on retrouve dans la pop psycho. Je suis devenu un adepte de Eckhart Tolle, Kabat-Zinn, des moines tibétains et tout le truc de méditation, tu sais, ôm, ôm. La quiétude. Le moment présent. L'éveil spirituel. La transcendance. Mais j'avais beau essayer, ça marchait pas. J'arrivais pas à m'asseoir longtemps en Indien, les jambes croisées et à réfléchir à rien, parce qu'en réalité, je réfléchissais à rien d'autre qu'à Janis. Mon moment présent à moi, c'étaient des suites de pensées de Janis. Qu'est-ce que tu veux, c'était plus fort que moi, j'y pouvais rien. La fille m'habitait jour et nuit.



Il s'est mis à pleuvoir, d'abord par gouttes puis, soudainement, en averses. Je suis parti à la course et je suis entré me réfugier chez Pattie's Place. C'est le genre de petit resto qui a l'air de rien, où on t'achale pas et où la bouffe est simple, mais pas mal bonne dans le sens qu'elle te reconforte. Pattie, c'était la fille de l'autre Pattie, celle de quand ma mère travaillait là avant que mon père la chasse de chez nous.

J'étais perdu dans mes pensées suspendues aux spirales de pluie qui virevoltaient follement de l'autre côté de la vitre. Le chemin de Montréal était

un insondable gouffre de vent. « *Anything else?* » La voix de Pattie devenait de plus en plus forte. Elle s'impatientait devant quelques clients qui avaient pas l'air de savoir comment déchiffrer le menu, comme s'il y avait trente-six façons d'écrire *hamburger* et *bacon and eggs*. La place était bondée. Pattie faisait son jogging d'une table à l'autre, en *spinnant* comme une toupie. J'ai placé l'index sur ma tasse et j'ai répondu : « Un autre », sans me détourner de la fenêtre.

J'étais épuisé. J'avais presque pas dormi depuis je sais plus quand. Je l'ai cherchée partout. Janis, c'était pas la première fois qu'elle se poussait sans avertir, sauf pour me dire de me mêler de mes affaires. Je finissais toujours par la retrouver ou bien elle revenait après quelques jours, mais cette fois-ci, je sentais que c'était différent. J'avais pas besoin de tout me faire expliquer, ça coulait de source. Moi, je l'aimais cette fille, probablement trop. Ça, c'est sans doute un pléonasme, hein, Doc, comme si on pouvait aimer sans retenue. Qu'est-ce que t'en penses ?

— Je t'écoute attentivement. Prends une petite pause si tu veux. Après tu pourras continuer.

— Non, c'est bon. Moi, j'étais moins certain que Janis m'aimait. Des fois, j'étais convaincu qu'elle était folle amoureuse de moi, mais qu'elle savait pas comment exprimer son amour. Mais moi, j'étais une boussole qui voit pas la différence entre le Nord et le Sud. Je voulais lui montrer comment aimer un gars comme moi, sauf qu'il m'arrivait souvent de penser qu'elle en voyait un autre, probablement

plein d'autres gars. Je me disais que c'est pour ça qu'elle prenait ses distances avec moi.

— Sam, tu n'as pas à t'en vouloir. On ressent tous le besoin de se faire aimer.

— Oui, mais dans mon cas, ce que je vivais, c'était un amour fou, sans doute insensé, comme tous les amours d'ailleurs, mais c'était quand même un amour qui aurait pu être épique, comme dans les romans Harlequin.

— Tu crois vraiment ça ?

— C'est peut-être quelque chose que je m'imaginai, que j'aurais souhaité. Dont je rêve encore.

— C'était peut-être un but légitime, ne crois-tu pas ?

— Plutôt un mirage. Ça fait que, tout à coup, j'ai entendu le bruit étourdissant d'un moteur. Un pick-up s'est arrêté de l'autre côté de la rue. Un Ford F-150 rouge aux roues surdimensionnées, un *pimp truck*, c'est comme ça qu'on appelle ça ici. J'ai vu une femme s'approcher du conducteur. Je la voyais de dos mais, à sa façon de marcher, je savais que c'était elle. Janis marchait encore comme dans la forêt. Janis était accotée sur la portière du camion et elle parlait au chauffeur. J'ai compris que le gars, c'était Dany. J'ai renversé ma chaise en me levant et je me suis précipité dehors. Je me suis planté sur la marche du resto. J'ai regardé en face, mais Janis avait disparu. Le gars dans le pick-up a braqué ses yeux sur moi d'un air baveux. Il m'a fait un doigt en riant de travers. J'en avais vu d'autres comme lui dans le coin. Ce gars-là, c'était une larve, pire encore, c'était le genre de poisson dégoûtant qui

lèche le fond gluant de l'étang pour se nourrir des restes humains. Le camion a démarré en trombe. Une épaisse fumée noire est sortie des tuyaux d'échappement chromés installés vers le haut le long de la cabine. *Rolling coal*, qu'ils appellent ça dans le sud des États-Unis.

— Pardon ?

— T'as l'air d'un gars qui se questionne sur plein de choses. Alors bon, je vais faire ton éducation.

Tu sais, les *rednecks* modifient les moteurs de leurs *trucks* pour lâcher des gros nuages de suie et de boucane. Ils trouvent ça drôle d'étouffer les cyclistes avec leur fumée de *losers*.

En tout cas là, j'ai fermé les yeux, j'ai serré les dents et j'ai sacré un peu en donnant un coup de pied dans la porte du restaurant. Je parvenais pas à retenir mes larmes. Pattie m'a souri. Elle avait le regard plein de compassion. Comme ma mère qui en a vu d'autres. Elle a mis la main sur mon épaule, à la manière de ma mère Nancy pour me rassurer devant les crises de folie de mon père. La main de Pattie était chaude et réconfortante, comme celle de ma mère. Elle savait comment rassurer un gars qui s'étouffe dans sa peine d'amour. C'était assez clair que Pattie aussi était passée par là, sans doute pas mal plus souvent que moi. Elle m'a guidé vers ma chaise et elle a réchauffé mon café. J'ai placé les coudes sur la table devant moi pendant qu'elle versait de la crème dans ma tasse. J'ai appuyé ma tête sur mes pouces. J'ai regardé le menu sur le mur, mais je voyais pas ce qui était écrit.

Tout à coup, j'ai sursauté. J'entendais à répétition un bruit lancinant, presque percutant. *Pschitt. Pschitt.* Pattie décapsulait des cannettes de Pepsi. Les cannettes étaient ouvertes en succession. *Pschitt. Pschitt.* J'ai serré ma tête dans mes bras. *Pschitt.* Le bruit résonnait à répétition contre les parois de mon crâne. *Pschitt.* L'alarme des canettes de bière qui annonçait la violence de mon père. *Pschitt.* Je regardais mon père par la fenêtre, de l'autre côté de la rue. Il avait remplacé l'autre gars, Dany, dans le camion. Je comprenais plus rien. Je pensais que Dany s'était poussé tout à l'heure, mais tout à coup son truck était revenu. Same était assis derrière le volant. Il tenait dans ses mains noueuses une grosse *strappe* en cuir noir. Mon père balançait la ceinture au-dessus de sa tête. Comme un lasso dans les films westerns. J'étais le petit Sam. J'ai ouvert les yeux tout grands en regardant vers le haut. J'ai supplié Same d'une voix faible :

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Fais pas l'hypocrite, tu sais ce que t'as faite.

— Non, honnêtement, je le sais pas.

— En plus, tu mens. Honnêtement, je vais te le dire. T'as encore fait le mal.

Et la *strappe* sifflait sur le bord de mon oreille. La *strappe* frappait d'un coup sec. Trois fois de suite. Toujours trois fois. Toujours sur l'épaule, là où il y a pas de coussin, juste la peau. Toujours dans le coin le plus sombre du salon. Le rituel du supplice. Mon père appelait ça « la *strappe* du mal ».

J'étais trop confus pour distinguer le passé du présent. Ma vie volait devant moi comme des

vaisseaux qui se croisent dans l'espace. *Star Wars*, mais en plus agressif. C'était pas comme dans les jeux de rôle auxquels je jouais sur Internet. Ici, je contrôlais rien. J'étais juste plus capable de rester là. J'ai laissé cinq piastres sur la table pour mon café. Il fallait que je sorte au plus vite de cet environnement qui m'étouffait.



Quelques jours plus tard, je piaffais d'impatience en prenant mes céréales du matin. Je jouais du piano sur la fenêtre de la cuisine de l'appartement. J'attendais depuis une bonne demi-heure que Janis sorte de la salle de bain. Depuis que je la connaissais, c'était pas dans ses habitudes de se lever avant moi. De coutume, elle se lavait vite fait et partait à la course. Ça, c'était quand elle passait pas son avant-midi au lit, du moins les fois qu'elle était rentrée. Ça fait que, ce matin-là, j'osais pas la déranger, mais de mon côté, je voulais arriver tôt à la librairie. Après tout, j'avais deux jobs à faire, la mienne en plus de la sienne.

Je me suis placé devant la porte de la salle de bain. J'allais lancer : « Veux-tu bien me dire ce qui se passe ? » quand la porte s'est ouverte d'un coup sec. J'ai fait un pas rapide de côté pour m'enlever du chemin. Janis a chanté : « Tadam ! » Elle est apparue dans le cadre, avec un air de séduction. Contrairement à ses habitudes, elle était souriante et toute pomponnée. J'avais jamais vu Janis maquillée comme ça. J'ai fait un pas vers elle pour l'embrasser.

Janis a levé les yeux au ciel, comme si j'étais le gars qui livre la pizza. Habillé en mou, avec un T-shirt de la tournée Lucky Dip des Stones, j'admets que j'avais rien de Brad Pitt. Janis portait un chandail rouge, du genre ample qui laisse pas voir les formes, mais qui permet à un gars de se faire des idées sur ce qu'il pourrait trouver en dessous, si tu vois ce que je veux dire.

Donc, j'ai ouvert la bouche pour parler, mais Janis m'a coupé court :

— Dis pas un mot. J'ai des choses à faire. Ma vie m'attend.

Elle a pris une orange en passant devant la table en chantant. Elle a attrapé sa guitare et son sac à dos. Elle est sortie de l'appartement en dansant. Je l'ai regardée partir par la fenêtre. J'étais habitué à ses soubresauts, mais cette fois-ci, Janis dépassait le plafond de l'échelle de Richter. Elle a survolé les marches sans même y toucher jusqu'au trottoir. Puis, elle a enfourché son vélo. J'aurais sans doute dû me réjouir, mais je savais qu'avec mon amie la tempête s'élevait souvent tout juste après une soudaine période d'exaltation.

Au coin de la rue, Janis a traversé le stop sans regarder, puis elle a zigzagué entre deux véhicules qui ont dû freiner pour l'éviter. J'ai sursauté, parce que je lui avais déjà dit que ça finirait mal. Ce matin-là, Janis s'en est sauvée avec des coups de klaxon et les sacres des chauffeurs et des passants. Elle a continué sa route comme si tout le monde l'avait juste saluée bien bas. Dans ces moments-là,

Moi, Sam

Janis me faisait trembler, mais aujourd'hui, Doc, je peux admettre que je trouvais Janis pas mal à mon goût quand elle était baveuse comme ça.

Janis est entrée à la librairie tout aussi radieuse que quand elle avait quitté l'appartement. Elle s'est plantée devant Myra :

— *The new me is here, well, alive and living in Ottawa!*

Janis était pleine d'enthousiasme. Son regain de vie était palpable, mais Myra a vite dégonflé ses ardeurs :

— Regarde, ma belle, je suis pas mal pressée.

Myra parlait sans lever les yeux des documents devant elle :

— Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est que tu t'attelles à la tâche.

— Est-ce qu'on peut se parler ? Juste un peu ?

— Écoute, Janis, le monde a pas arrêté de tourner pendant ta... ton... enfin tu sais, quand tu étais pas là.

— J'ai beaucoup réfléchi. J'ai plein de projets à te soumettre.

— Tu as surtout ta job à faire, ma belle. On s'est tous serré les coudes. Je peux te dire que tu dois une fière chandelle à ton petit ami Sam.

Janis s'est mise à trembler de frustration. Myra a levé le regard vers Janis. Le visage de cette dernière était encore jeune mais, derrière une façade d'énergie, Myra voyait une femme fatiguée bien au-delà de son âge. Janis a été démontée par la réaction de sa patronne. Elle était comme un ressort qui s'écrase. Son enthousiasme du début de journée s'est vite évanoui. Son regard est devenu fuyant. C'était le regard d'une personne née dans une vie parsemée d'épreuves. Janis se sentait à nouveau rejetée dans le territoire inconnu de sa vie fragmentée.

— Janis, arrête de regarder tes souliers comme ça. Lève la tête. On va se parler, promis, mais là, j'ai des échéanciers. Tu sais, les comptes ont continué à entrer... même en ton absence.

Janis a fait quelques pas pour aller ranger sa guitare sur la petite scène. Elle s'est retournée quand Myra a placé la main sur son épaule.

— Janis, es-tu certaine que ça va mieux ?

— Bien oui, pourquoi ? Tu vois pas que je pète le feu ?

Myra a pas répondu à Janis, mais son silence en disait long. Janis a haussé les épaules. Elle a soupiré « Bon ! » assez fort pour que tout le monde l'entende. Janis est allée ramasser une boîte de livres. C'était comme si elle soulevait tout le poids du monde.



Janis a vite fait de ranger des livres. Je lui ai envoyé un baiser avec la main, mais elle s'est rapidement

retournée vers la scène et a commencé son premier spectacle depuis plusieurs jours. Des clients se sont assis pour l'écouter. Janis était particulièrement inspirée. Et moi, je la trouvais inspirante. De toute évidence, elle puisait à même une source artistique profonde. J'espérais bêtement que c'était moi qui lui donnais ce souffle. Par la magie du bouche-à-oreille, de jour en jour, les clients se sont faits de plus en plus nombreux, à tel point qu'il a fallu ajouter des tables. Myra savait compter : plus de monde dans la librairie = plus de vente de livres = plus de revenus = salaire pour les employés = peut-être des profits pour elle. En tout cas, elle espérait en avoir assez pour arriver à sortir du rouge à la fin du mois.

Je prenais position à la caisse en avant, tout en surveillant Janis qui jouait sur la scène à l'arrière de la librairie. J'essayais d'attirer son attention, mais elle me voyait pas. Quand elle passait devant moi, Janis portait un masque que je parvenais pas à déchiffrer. À quelques occasions, j'ai vu le reflet d'un camion rouge dans la vitrine de la librairie, mais quand je me retournais, le camion avait disparu. On aurait dit que ce camion avait la capacité de s'évanouir devant mes yeux, comme s'il avait jamais existé. Une oasis qui s'évaporait à chaque pas que je faisais.

La salle est pleine à craquer. Le public applaudit à tout rompre, puis il attend ma prochaine chanson. Je m'arrête soudainement de jouer. Tout le monde dans la salle entend mon téléphone buzzer. Je me penche pour ramasser mon cellulaire par terre. Je m'excuse auprès du public. Je fais défiler les messages sur mon téléphone.

Je m'arrête à un message. Je le lis rapidement. Ça se résume à ceci :

URGENT : J'essaie de te rejoindre depuis une semaine. Tu retournes jamais mes messages. Appelle-moi. IMPORTANT. Au sujet de ta sœur Kathy. Love you. XXX

Je laisse tomber ma guitare par terre. Je colle le cell à mon oreille. Je compose le numéro de Lucy à Winnipeg, tout en courant entre les clients vers la sortie de la librairie. Sam contourne le comptoir et me rejoint. Il se place près de moi. Je regarde Sam. Sam me regarde. Mais on se voit pas.

Lucy répond au premier coup de la sonnerie. Sa voix est tendue, même si elle fait son possible pour rester calme :

— Écoute, Janis, tu es mieux de t'asseoir.

— Je peux pas, je suis sur le trottoir.

Lucy baisse la voix pour se montrer rassurante.

— J'ai des mauvaises nouvelles.

Je m'appuie contre la vitrine de la librairie. Je fronce les sourcils en me forçant pour mieux entendre.

— C'est à propos de Kathy. Something really bad.

— I know! Je peux sentir les vibes jusqu'à Ottawa!

— OK, pas le choix. Je vais être directe.

— Go!

— OK. Tiens-toi bien.

— ...

— Kathy est morte.

— Pourquoi?

— Prends un grand respir, Janis.

— Comment? Qu'est-ce qui est arrivé?

— Tiens-toi bien, ma fille.

J'entends la voix de Jack souffler : « Y'a pas de bonne façon d'annoncer ça. » Lucy parle d'une voix trop calme :

— Pendue. Au fond du village. À un arbre. Près de la rivière.

— Ostie, Lucy, je t'ai demandé pourquoi ?

Sam se rapproche de moi. Je le tasse avec mon coude en criant dans mon téléphone :

— Je sais. C'est parce que j'ai déserté Kathy et mes autres sœurs.

Je lance mon cell dans le fond de mon sac. Je débarre mon vélo en rageant. Je pars comme une balle de fusil.

Doc, Janis m'a pas entendu lui crier de m'attendre. J'ai déverrouillé mon vélo pour la suivre. Elle fonçait à vive allure. Moi, je la suivais tant bien que mal. J'étais à une trentaine de mètres derrière elle. Janis défonçait ses pédales avec de violents coups rapides.

Je vois un film défiler devant mes yeux. Ma mère qui s'écrase sur le fond de la rivière, son corps sanglant fracassé. Ma sœur Kathy accrochée à un arbre au-dessus de la même rivière. Le visage rouge de strangulation de mon frère Brad, le visage tuméfié dans le sac de plastique, gelé mort, étendu les deux pieds dans l'eau glacée de la rivière. La brutalité du passé léguée d'une génération à la suivante. Le virus du désespoir donné en héritage. Rien ne se crée, tout se perd. Qu'est-ce qui est arrivé à Kathy ? Je peux le deviner, mais je peux pas le savoir. Un surplus d'information asphyxie.



Moi, ce que je comprends, Doc, ça se résume à ceci. Le reflet du soleil sur les vitres des grands édifices. La brume de larmes qui voilent les yeux de Janis. Les réflexes endoloris qui endorment la conscience du temps et du lieu. La lassitude des jours sans fin. Le goût d'en finir. Comment savoir ? Tout ça mélangé. L'inévitable fin.

Un accident.

À l'angle des rues Sussex et Wellington, un camion a changé de voie devant elle. Janis a refusé de céder la place. Elle a tenté de se faufiler dans un trou moins grand que l'espace entre ton cou et ton col roulé. Ma Janis, elle avait aucune chance. Des coups de klaxon. Le crissement de pneus. J'ai lâché le guidon de mon vélo. Je me suis placé debout sur mes pédales. J'ai crié le nom de Janis à pleins poumons au-dessus de la cohue.

Janis a essayé de freiner, mais c'était trop tard. Elle a pas pu éviter le véhicule. Elle a été projetée sur le capot d'une automobile qui venait en sens inverse dans l'autre voie. J'ai vu son corps s'écraser contre le pare-brise. J'ai sauté en bas de mon vélo. Je me suis précipité auprès de Janis. Je me suis agenouillé à ses côtés. Je lui ai parlé, j'ai tenté de la réveiller. Janis répondait pas. Janis bougeait pas. Quelqu'un m'a crié de pas la toucher. Un ambulancier m'a bousculé pour m'enlever de son chemin. Janis a été transportée à l'hôpital. On m'a laissé monter dans l'ambulance. Les vélos sont restés sur place.

À l'hôpital, j'ai décidé de prendre les choses en main. C'était ma chance de m'assumer. J'allais faire mes preuves. J'ai passé la nuit sur un lit d'appoint au chevet de Janis. J'ai presque pas dormi. Je me levais à tout bout de champ pour vérifier son état. Je la consolais, mais elle m'écoutait pas tellement. Le matin, j'ai appelé ma patronne à la librairie :

— Myra, j'ai une urgence.

J'ai compris par son silence que Myra pensait « Pas encore... ».

— Je vais t'expliquer, mais pas tout de suite. Je suis à l'hôpital. Il faut que je m'occupe de ma conjointe.

Janis m'a interrompu de sa voix *groggy* :

— Ta con... quoi ? Fais-toi pas d'illusions, Sammy.

J'ai préféré éviter la confrontation, alors je suis parti prendre une bouchée à la cafétéria.

★

La voix de Janis résonnait jusqu'à l'autre bout du couloir, pendant que je revenais vers sa chambre. Elle criait pas, mais c'était tout comme. On aurait dit un orage qui montait en grognant de plus en plus fort. Je me suis arrêté juste en retrait du seuil de la porte de sa chambre. De là, je pouvais l'observer pendant qu'elle parlait au D^r Deschambault. Janis gémissait presque :

— Nausées, mal à la tête. Mal partout.

Le médecin a pointé vers l'attelle sur l'épaule de Janis. Sa voix était douce pour un gars qui avait l'air d'un joueur de football :

— Tu as la clavicule brisée, quelques côtes fêlées. C'est moins grave que ça paraît. Ça sera pas long que tu vas être de retour sur ton vélo.

— Étourdie.

— Ça va se passer avec un peu de repos.

Janis répétait la même rengaine :

— Nausées, mal à la tête.

Le médecin a consulté le dossier.

— Oui, peut-être aussi une petite commotion cérébrale.

Le D^r Deschambault s'est tourné vers son résident.

— Rien de trop sérieux mais, par mesure de précaution, on va quand même la référer pour un scan.

Janis soufflait fort.

— Mal, mal partout, Mon dos, mon cou, mes jambes. Complètement *fuckée*.

Janis a regardé les cathéters.

— J'en ai combien de ces *piercings* ?

Ça enrageait Janis que le D^r Deschambault réponde pas, mais peut-être plus encore que je sois entré dans sa chambre.

— Donne-moi quelque chose de fort.

Le ton du médecin est devenu clinique et professionnel :

— Janis, je t'ai déjà expliqué que, dans ta condition, il faut faire attention.

Janis l'a interrompu :

— De très fort, ostie !

J'ai pris mon courage à deux mains et je me suis avancé près du médecin :

— Je vais m'occuper d'elle.

Janis était engourdie, mais pas assez pour pas m'en vouloir d'essayer de contrôler sa vie. Elle me dévisageait. Pas besoin qu'elle ouvre la bouche, je savais ce qu'elle pensait de moi : « Sam, le chérubin qui vole au secours des lépreux. Sam, le p'tit chien qui joue à Mère Teresa avec les filles maganées. » Janis m'avait déjà lancé tout ça et bien plus encore, en plus coloré et en pas mal pire. De plus en plus souvent.

Le D^r Deschambault avait d'autres patients à visiter. Il a pris la main de Janis dans la sienne.

— J'ai reçu les résultats de ton échographie. Tout est beau. Ton bébé est en parfaite condition.

Doc, tu penserais que j'aurais sursauté de joie. Au contraire, j'étais trop abasourdi, comme un boxeur *punch drunk*. Ma voix traînait, comme si elle venait de l'autre bout d'un long pipeline.

— Pardon ? Une écho ? Un bébé ?

Je suis tout à coup sorti de ma torpeur. Je vais t'avouer que je savais plus où donner de la tête. Je me suis précipité vers le lit de Janis. Celle-ci s'est tournée vers le médecin. Son regard était sans équivoque : « Eille, trou d'cul, t'aurais pu m'annoncer ça en privé ! » Le D^r Deschambault a rangé son stylo. Avant de quitter la pièce, il a offert un air tendre à Janis et à moi. Du moins, j'ai compris que le médecin me disait de m'occuper de ma femme et de notre enfant.

— Tu devras faire bien attention à ton bébé. Promis ?

Janis a presque souri. J'ai voulu caresser sa main, mais elle a immédiatement placé les deux bras sous la couverture. Son geste a pas pété ma baloune.

— Janis, on a un bébé ?

Elle a continué de me faire la sourde oreille, comme si j'étais sorti de la pièce sur les traces du D^r Deschambault. Ma voix est devenue chantante.

— Chérie, je vais toujours être à tes côtés.

Je quittais pas son ventre des yeux. J'ai avancé la main pour toucher à notre bébé. Janis s'est péniblement tournée de l'autre côté en grognant. Elle secouait la tête de douleur. Elle a marmonné qu'elle avait pas à endurer ma bienveillance de *loser*. Je suis revenu à la charge.

— Mon amour, je promets de jamais te lâcher...

— Sacrament, t'es pas obligé de toujours te coller sur moi !

— Un beau bébé, juste à toi et à moi.

La voix de Janis était lasse.

— À moi, je le sais. À toi, on verra. Puis, qu'est-ce que tu en sais, toi ?

J'ai ignoré sa réponse.

— Tu auras pas à lever le petit doigt. Je vais tout faire pour toi, t'inquiète pas.

Janis se tenait les côtes. Elle m'a dit de lui sacrer patience. Elle a ajouté : « Une fois pour toutes. »

— Sam, il me semble justement que tu étais très patient avec Janis.

— Très patient et trop patient, c'est pas pareil. J'aimais Janis, mais pas de la manière qu'elle voulait. Ou qu'il aurait fallu, j'imagine.

J'ai soigneusement préparé l'appartement pour l'arrivée de Janis avec notre bébé dans son ventre. J'ai même choisi une liste de lecture de musique zen. J'étais debout à côté du lit dans la chambre de Janis. Janis a tourné la tête pour scanner autour de la pièce. Les rideaux étaient tirés, les lumières étaient tamisées. J'avais placé des pots de toutes sortes de fleurs un peu partout. Je souriais comme un gars fier de son travail bien fait. Janis a fait le tour de la pièce avec ses mains.

— C'est quoi ça, un salon funéraire ?

— Mais non, mon ange, ça prend plus que ça pour te tuer.

J'ai ri, mais plutôt jaune, ma blague est tombée à plat. J'ai légèrement ouvert les rideaux. Je me suis retourné vers Janis en désignant le plateau de nourriture à son chevet :

— T'as rien touché ?

— Tu mangerais ça, toi ?

— Oui, je viens tout juste d'en prendre.

— Pas étonnant, c'est toi qui l'as fait.

— C'est bon quand même.

J'ai souri, même si je savais pas pourquoi. Janis a passé une main sur son front.

— Donne-moi mes meds.

Elle a pris les devants avant que je puisse répondre.

— Bullshite-moi pas. J'ai mal partout. Donne-moi mes pilules.

— Mais, tu sais ce que le médecin a dit. Les médicaments passent dans le placenta.

— Regarde bonhomme, j'ai mal en tabarnak.

— Et peuvent nuire au bébé.

— Écoute là, c'est mon corps.

J'allais ajouter : « Ton corps et celui de notre bébé », mais je me suis arrêté avant de jeter de l'huile sur le feu.

— Je sais comment me soigner ! *All right?*

J'ai regardé son ventre.

— Ma chérie, t'es enceinte. Notre bébé.

— Envoie, j'ai pas toute la vie.

Janis a touché son ventre.

— J'ai pas envie de mourir avant lui.

J'ai finalement cédé. J'ai secoué la tête en ouvrant la boîte de médicaments. J'ai songé à couper les comprimés en deux, mais ça l'aurait juste mise deux fois plus en crise. Après un moment d'hésitation, je lui ai quand même donné deux comprimés. Je l'ai aidée à boire de l'eau.

Ensuite, je me suis assis au chevet de Janis. J'ai essayé encore une fois de placer ma main sur son ventre, mais elle m'a repoussé. On est demeurés côte à côte en silence pendant un bon moment. Une musique douce envahissait la chambre. On était

chacun de notre côté, isolés dans nos petits mondes à part. Après un moment, j'en pouvais plus. Je me suis lentement déplié le corps pour quitter la chambre de Janis. Elle a à peine ouvert les yeux :

— Laisse la boîte de pilules.

— Mais...

— Hé, fais comme je te dis. Va jouer avec tes livres.

Je suis sorti de la pièce. J'ai passé ma journée à m'inquiéter de Janis. À m'inquiéter de Janis et de notre bébé. Ça paraissait tellement que j'avais pas la tête à la job, que Myra m'a poussé jusqu'à la porte de la librairie. Elle m'a dit de prendre une bonne nuit de sommeil et de revenir le lendemain frais et dispo, « comme le Sam que j'ai embauché ».



Je suis entré dans l'appartement sur le bout des pieds. J'ai passé la tête dans le cadre de la porte de la chambre de Janis. Je m'attendais à la trouver agitée, mais j'ai été soulagé qu'elle dorme profondément, même qu'elle ronflait. J'ai enlevé mes chaussures pour pas faire craquer le vieux plancher en bois. Quand je suis arrivé à côté d'elle, j'ai vu la bouteille de pilules ouverte sur sa table de chevet. Je me rappelais de l'avoir placée dans la pharmacie. Le couvercle de la bouteille en plastique était dévissé. J'ai pris le contenant dans ma main. Il manquait plusieurs comprimés. Tout à coup, Janis s'est réveillée. Elle a crié :

— Lâche mes meds !

J'ai pas bougé et j'ai rien dit. Janis a gémi :

— Ostie, j'ai mal au dos.

J'ai commencé à lui répondre, mais je me suis mordu la langue avant que les mots sortent tout croches de ma bouche.

— Regarde, j'ai mal partout. À la poitrine, à la tête, à la clavicule, aux jambes ! Mais tu sais quoi, Sam ? J'ai surtout mal que tu me maternes tout le temps. Compris, là ?

— Mais Janis, je peux...

— Tu peux me laisser tranquille avec mes meds. Mes pilules à moi, pas à toi !

Comme je gardais toujours la petite bouteille dans mes mains, Janis s'est péniblement levée sur ses coudes en grognant :

— Coudonc, t'es un docteur, ou quoi ?

Je suis demeuré le plus calme possible, dans les circonstances.

— Non, Janis, je suis pas un médecin. Mais toi, en es-tu un ?

Janis a fait un bond en avant et elle a arraché la bouteille de mes mains.

— Capote pas, je suis capable de me soigner toute seule. C'est ton corps ou c'est le mien ?

Je me suis résigné. J'ai enfilé mon veston. Janis m'a lancé, sur un ton moqueur :

— Va voir les filles au coin de la rue. Ça te déniaisera un peu.

Janis a posé sa tête sur l'oreiller. Elle a eu un genre de sourire de quiétude aux lèvres, comme si des anges invisibles avaient arrêté de tourner

autour d'elle. Ses paupières se sont rabattues sur ses yeux.

En mettant le pied à l'extérieur de l'appartement, je me suis senti écrasé par les lourds rayons du soleil, mais surtout par un sentiment d'impuissance et de frustration de pas pouvoir venir en aide à mon amoureuse.

J'ai passé les jours suivants à me tourner les pouces, mais surtout à me ronger les sangs d'inquiétude. J'étais pas mal mêlé, au point que j'ai cherché nos vélos pendant une bonne couple d'heures. J'étais en furie qu'on nous les ait volés. J'ai bêtement cru que la police, les ambulanciers ou un bon samaritain les auraient attachés près des lieux de l'accident. J'ai arrêté une voiture de police pour porter plainte. Je m'enfargeais dans toutes sortes d'explications. Le flic m'a regardé comme si j'étais un demeuré. Il m'a demandé si je m'étais donné la peine de vérifier au poste de police ou à la fourrière municipale. Je me suis gratté la tête et j'ai marmonné que j'y allais justement. Ça fait que je me suis mis à marcher, mais dans la direction opposée, vers la librairie.

Dans les jours qui ont suivi, j'entrais travailler tôt le matin. Je passais la journée à regarder la scène vide à l'arrière de la librairie. Il y avait même pas une particule de l'ombre de Janis. En fin d'après-midi, je partais à pied. Je marchais un peu partout, sans rien voir autour de moi. Je retournais à l'appartement tard en soirée, juste à temps

pour me coucher. Je passais sur la pointe des pieds devant la chambre de Janis. Il y avait jamais de vaisselle sale dans l'évier. Les plats que je préparais pour Janis le matin étaient toujours intacts au frigo. Il y avait jamais de bruit. Un silence d'enterrement régnait dans l'appartement. Parfois, je me plaçais devant la porte de la chambre de Janis. Je levais la main pour frapper. J'aurais voulu entrer, comme j'aurais dû le faire quand mon père gisait dans son lit. Mais j'osais pas. J'essayais de me convaincre que je voulais pas la froisser, que si j'insistais trop, j'allais empirer la situation. Dans le fin fond de moi, je voulais pas m'admettre que j'avais peur d'avoir la preuve que Janis était pas là. Qu'elle couchait ailleurs que chez nous. Avec un autre gars. Ça, j'en devenais de plus en plus certain. Sans doute un *bum* du chemin de Montréal. Ça prenait pas un doctorat en criminologie pour deviner ça.

En réalité, Doc, sans même le savoir, j'étais fataliste. Je sentais que rien pourrait jamais s'arranger. J'ai vu un jeune couple pousser un bébé dans un landau sur la piste du parc Riverain. J'ai pensé au ventre de Janis. Je savais que notre bébé, que *mon* enfant pourrait jamais être tout à fait à moi. J'avais des moments de déprime, sans jamais savoir si j'allais m'en sortir. J'étais comme un nageur pris dans un courant trop fort. Je nageais vers une petite branche pour m'accrocher à n'importe quelle lueur d'espoir.

Un soir, quand je suis revenu à la maison, Janis était partie. La porte de sa chambre était ouverte. Je me suis rendu à la table de chevet pour récupérer

sa bouteille de médicaments. J'ai pas trouvé de bouteille, mais au fond du tiroir, j'ai vu un couteau avec une longue lame mince. J'ai réfléchi en soupesant le couteau dans la paume de ma main. Je faisais attention de pas toucher à la lame. Je suis sorti de la chambre de Janis. J'ai caché le couteau sous le matelas de mon lit. Dans son état, Janis aurait pu se blesser. Se blesser. Elle et notre bébé. Le blesser, lui. Par accident. Ou autrement.

— Comment te sens-tu, Sam ? Est-ce que va bien ?

— T'en fais pas pour moi, Doc. T'as encore rien entendu de ce qui est arrivé à Janis. Ça me fait trembler juste à revivre tout ça.

Ça fait un bout de temps que j'attends pour monter dans l'autobus sur le chemin de Montréal. Je me suis levée juste après le départ de Sam. Je m'en vais voir le Dr Deschambault à l'hôpital. Je veux le convaincre de me donner une prescription. Quelque chose de puissant. Je vais marcher lentement, me masser le dos, parler avec une petite voix chevrotante. Je vais grimacer en émettant des râlements de douleur. Je vais l'implorer du regard en lançant des cris perçants, comme un petit oiseau dans la forêt du Manitoba. Je vais lui décrire mon mal physique, ma détresse psychologique.

Je regarde à l'autre bout de la rue. L'autobus arrive pas. Devant un des pawn shops, un camion. Le pick-up rouge. Dany. Plus j'y pense, plus je sais que je vais manquer d'arguments face au médecin. Le pick-up avance lentement. Deschambault va jouer au docteur. De toute façon, c'est ça qu'il est, un vrai maudit docteur. Il va me répéter ses histoires au sujet du bébé et des médicaments.

Il va prendre son air de statue pour m'observer. Deschambault va me juger. Il va lire les mots CODÉINE et FENTANYL dans mes yeux. Pas moyen de lui en

passer une vite. Ce gars-là connaît sa job. Il connaît ses patients. Le truck rouge est rendu au coin de la rue. Deschambault va se donner un air désolé, il va me faire comprendre qu'il a d'autres patients à voir, façon polie de dire que les autres sont plus importants que la fille du fin fond des bois du Manitoba. Il va probablement me dire de laisser Sam s'occuper de moi. Je comprends que je pourrai jamais rien gagner avec le Dr Deschambault. Je caresse mon ventre. Je sens la vie bouger en moi.

Le camion s'arrête devant moi. Dany me regarde en suçant son lollipop. Il dit entre ses dents : « Viens icitte, chick. » J'hésite, mais juste un peu. Dany est tough, mais il est correct, lui. Il me comprend mieux que Deschambault. J'hésite, mais pas longtemps. Je me plante devant la porte du truck. Je donne du cash à Dany. Dany me remet un sac Ziploc. Je me tourne et je pars rapidement. Je monte les marches deux à deux jusqu'à l'appartement. En fermant la porte derrière moi, je vois le pick-up rouge rouler lentement devant le petit édifice. Je barre la porte. Je m'enferme dans ma chambre. Je prends une bouteille de vin cheap du fond de mon placard et j'ouvre mon sac de dope. J'avale des pilules. Je suis pas certaine de ce que c'est. De toute façon, c'est pas important. Les fantômes insatiables se mettent à me couvrir d'une chaleur brûlante. Je m'endors avec une main sur la table de chevet. Je veux être prête à ouvrir le tiroir pour attraper le couteau. On sait jamais.

J'ai sauté de côté sur le trottoir pour éviter la fille qui dansait un rituel vaudou déjanté. Elle était tordue comme un bretzel. Les pas incohérents du *Crackhead Shuffle*.

Moi non plus, je savais pas sur quel pied danser. J'ai ajusté mes lunettes et j'ai placé mes mains dans les poches de mon pantalon. À la librairie, les collègues se plaignaient de plus en plus souvent de mes absences. Myra m'a appelé pour me dire que j'avais épuisé ma banque de congés. Je l'ai suppliée de me faire une petite avance sur mes vacances de l'année suivante. Ma patronne a hésité, j'ai louvoyé. Elle a fini par céder : « Cinq jours, pas un de plus. » J'allais la remercier quand elle a ajouté : « Pourvu que je retrouve le Sam fiable d'avant, parce que depuis quelque temps, même quand t'es là, t'es pas là... » Myra s'est arrêtée, mais c'était pas mal évident qu'elle voulait parler du Sam d'avant Janis, que Janis avait une mauvaise influence sur moi. Il y a eu un long moment de silence. Myra a compris que j'avais compris.

Mais ça adonnait que je savais pas à quoi m'en tenir face à Janis. Je l'apercevais seulement de temps à autre, mais rarement à l'appartement, le plus souvent dans un recoin sombre du chemin de Montréal ou dans un parc obscur. Des fois, un Ford F-150 rouge jaillissait devant moi, comme un mirage dans le désert. Un gars maigre était au volant. Janis était accotée sur la portière du pick-up. Je lui faisais signe, mais Janis regardait à travers moi, de l'autre côté de l'illusion que j'étais pour elle. J'existais pas pour Janis. J'étais même pas l'accessoire qui suit le principal. J'étais moins que rien. Le néant pour Janis et de plus en plus pour moi-même.



Myra s'impatientait. La fin de mon congé, c'était deux jours passés. Myra m'a encore appelé. Elle a pris un air de compassion, comme si elle était une infirmière devant un vieux en phase terminale : « Pour ton amie, elle a eu toutes les chances. Je te dis pas quoi faire, mais pense à toi, mon gars. » « Pense à toi », ça voulait dire d'entrer au boulot au plus crissant, sinon je serais au chômage. Si au moins j'avais pas à retourner travailler, je pourrais m'occuper de Janis. De Janis, mais surtout de notre bébé. Mon bébé. J'étais certain que ce serait un garçon. J'allais l'appeler Simon. Sim pour faire court. Same, Sam et Sim, la suite familiale.

Je suis passé devant deux gars assis sur le trottoir. Un des hommes m'a tendu son vieux chapeau, comme si c'était pour la quête à l'église :

— Besoin d'argent. Pour un café.

J'ai remis un billet de dix au gars : « La LCBO est pas encore fermée. »

Savais-tu ça, Doc, quand on se compare, on se console ? Un peu plus loin, je suis arrivé devant un gars accoté contre un poteau, les yeux dans la graisse de *binne*. Le gars a avancé la jambe pour m'arrêter. Il m'a pris par le bras : « C'est là-bas qu'elle se tenait. C'était son *spot*. » Il a ajouté que sa mère s'appelait Mary : « Elle traçait un carré sur le trottoir au coin de Marier. Dans le carré, elle écrivait *Holy Mary's Office, so fuck off*. Aucune autre fille osait poser un bout d'orteil dans le bureau de Mary. »

Bud, c'est ça qu'il a dit qu'il s'appelait. Bud était jeune quand il a connu la dope. Sa mère le piquait à l'héro pour l'endormir, comme ça elle pouvait aller faire sa job au coin de la rue sans s'inquiéter pour lui. J'ai examiné son visage magané de vieillard. Il savait ce que je pensais : « Fie-toi pas aux apparences, j'ai même pas trente ans. » J'ai vu dans son regard qu'il était honnête. J'ai vidé mes poches de tout l'argent que j'avais.

Toujours est-il, j'aimais me vanter que j'avais pas de racines. En réalité, tes racines, tu les traînes toujours avec toi. L'important, c'est qu'elles deviennent pas un boulet. Dans mon cas, mes racines étaient trop lourdes à porter. Je croulais sous elle. C'est pour ça que je disais que je me sentais partout

chez moi. J'ai compris plus tard que c'était une supercherie. En disant que j'étais de nulle part, mon billet pour la vie menait à aucune destination. En réalité, je m'étais donné le rôle d'un sans domicile fixe, comme les quêteux à qui je venais de donner de l'argent.

J'ai poursuivi ma route sur le chemin de Montréal. J'ai tourné à droite. Je me suis arrêté devant la maison de mon enfance. Tout ça, mon père Same, ma mère Nancy, Hunter S., c'était du passé. Je m'étais conté des histoires en pensant que je pourrais refaire ma vie, comme si c'était possible de tout recommencer. Ce temps-là était fini. Je suis parti et je reviendrais plus jamais ici.

Je me suis rendu à l'appartement. J'ai fait le tour des pièces, sans trop croire que Janis y serait. C'était devenu un réflexe pour moi d'entrer la tête dans sa chambre, de la même manière qu'on se brosse automatiquement les dents. Ce jour-là, il y avait pas de trace de Janis. Rien laissait croire que Janis était récemment passée par là.

Je me suis fait à manger, plus par routine que parce que j'avais faim. C'était pas dans mes habitudes, mais j'ai laissé traîner la vaisselle dans l'évier. Je me suis étendu sur mon lit sans enlever mes vêtements. Je réfléchissais, mais j'arrivais pas à me concentrer. Je pensais à tout, surtout à rien de concret. C'était des parcelles de néants alignés sans ordre et sans fin. Mes pensées se succédaient et s'entrechoquaient. Mon cerveau était un labyrinthe de miroirs.

Au téléphone, Myra m'a dit que je devais larguer Janis si je voulais pas y laisser ma peau. Je me suis rebiffé, j'ai répondu qu'elle comprenait pas Janis, surtout qu'elle ignorait tout de la situation, qu'il y avait des circonstances atténuantes qui lui échappaient. Myra a raccroché en soupirant. L'appel de Myra a eu l'effet contraire de ce qu'elle aurait voulu. J'ai décidé que j'allais sauver Janis, malgré elle-même et même au détriment de mon emploi et de ma vie.

Il me restait une seule chose à faire pour sauver Janis. La suivre pas à pas, encore plus qu'avant.

— Sam, dis-moi, est-il possible que tu traquais ton amie ?

— Écoute, toi là, joue pas la même petite *game* que la police. Le mince, celui qui a l'air d'un comptable, a utilisé exactement les mêmes mots. T'as lu ça dans le dossier, ou quoi ?

— Ça va, c'est une simple question pour nous aider à communiquer.

— À l'avenir, tu ferais mieux de choisir tes mots.

— D'accord.

— Regarde-moi pas comme ça. *Anyway*, laisse-moi réfléchir un peu à la suite de mon histoire.



La journée avait été longue. Une pluie froide s'abat-tait sur Ottawa depuis quelques heures. D'épais nuages jetaient la ville dans une profonde noirceur de fin de soirée d'automne. Je marchais le long des édifices pour me protéger de l'eau, mais

surtout pour passer inaperçu. À une trentaine de pas devant moi, Janis serrait les bras contre sa poitrine en grelottant. J'avais retrouvé sa trace en début de soirée, et je l'avais pas lâchée d'une semelle depuis. À quelques occasions, j'ai bien failli courir après elle pour lui donner mon imperméable ou pour lui dire de revenir à la maison, mais je savais que ça servirait à rien. J'ai préféré la suivre pour savoir ce qu'elle faisait quand elle disparaissait sans dire un mot, souvent en claquant la porte. Je voulais surtout m'assurer qu'aucun malheur arrive à notre bébé.

Janis a remonté la rue Carillon. Elle a redressé la tête et pressé le pas en passant devant les grosses motos alignées devant la Bikers' Church. Janis se penchait d'un côté, puis de l'autre en marchant. Même d'où je me trouvais derrière elle, je sentais que Janis était exténuée, qu'elle serait bientôt vidée de toutes ses énergies.

— Sam, comment pouvais-tu savoir, à une telle distance ?

— Écoute, c'est important ce que j'ai à dire. Pourrais-tu juste attendre à la fin pour poser tes questions ? Quand t'aimes quelqu'un comme je l'aimais, ma Janis, t'as pas besoin de voir pour tout comprendre.

Bon, en tout cas, juste à la regarder, je savais que la récolte de la journée avait été décevante. C'était pas la première fois. J'avais compris que Dany, c'était pas juste son *dealer*, c'était aussi son maudit *pimp*. Dany allait être déçu. Dany était violent. Pas besoin d'être Einstein pour deviner la

suite des choses. Dany allait traiter ma femme de tous les noms. Je connaissais la liste des insultes : chienne, enfant de chienne, dopée, *bitch*, salope. Mets-en tant que tu veux. Ma Janis allait murmurer, ramper, s'excuser en pleurant, implorer. Elle allait rager en dedans, en souhaitant avoir la force de résister à Dany, de le tuer. En espérant avoir d'autre dope. Mais dans le fond, Janis savait qu'elle avait tort. Elle avait rien à donner à Dany. Une seule pipe à l'arrière d'un char dans toute sa journée, ça payait même pas son *fix*. Elle avait beau leur faire de l'œil, leur faire signe de la main, leur montrer son cul, les implorer du regard, ça donnait rien, même quand elle se caressait les seins. Les automobilistes s'arrêtent pas pour une femme qui a un bébé dans son ventre. C'est ça que Janis se disait.

Je me suis caché derrière un arbre. J'ai vu Janis placer les deux mains sur son ventre, comme si elle serrait un trésor fragile. Je sais qu'elle sentait le petit corps bouger. Je la voyais pleurer en caressant notre bébé à naître.

Je connais les conséquences de pas remettre d'argent à Dany. C'en est presque banal tellement c'est prévisible de violence. Une raclée qui laisse des marques. Des marques qui chassent les clients, mais aussi qui servent d'avertissement aux autres filles. Je me mets à trembler en brailant. Je claque des dents.

Je titube et je chaloupe. Tout à coup, je recule, puis je pars à la course. Je sais pas où je m'en vais, mais je me sauve. Je zigzague dans les détours de rues détrempées. Je jette un regard en arrière, de chaque côté, en avant. Pas besoin de me retourner pour sentir que Sam est

caché dans une entrée de porte pour me surveiller. Je suis une proie effarouchée. J'avance par secousses, de façon saccadée. Je place la main sur mon cœur pour ralentir les battements. J'essuie ma nuque avec mes mains moites pour calmer les frissons. Je suis à bout de souffle. Je me mets à tousser et à cracher.

J'aperçois des lueurs clignotantes devant moi. Je plisse les yeux pour voir à travers le rideau de pluie. Je reconnais la lumière vacillante des lampions rouges de la Grotte de Lourdes. Je souffle fort. Un dernier effort. Je commence à marcher plus vite. Avec le peu d'énergie qu'il me reste, je cours jusqu'à la petite grotte en pierre des champs. Je m'assois sur un banc, à l'abri d'un grand chêne, dans un coin sombre, pas loin de l'autel. Je m'accroupis derrière les bécosses. Je reste comme ça pendant plusieurs minutes.

C'est la musique qui me fait sursauter. Un mélange de rock et de punk. Le bruit est de plus en plus assourdissant à mesure qu'il approche de moi. Les phares d'un camion qui se dirige tout droit vers la grotte. Le bruit de voix. Des gars saouls. Des gars qui font exprès de rire fort. C'est pour m'avertir qu'ils sont là. Dany et un de ses gars qui annoncent leur arrivée. Comme les haut-parleurs sur les hélicoptères dans le film Apocalypse Now.

Je connais le topo, pas besoin de me faire un dessin. Dany va prendre son air baveux devant moi. Il va me demander l'argent de ma journée de travail. J'aurai pas de cash. Dany va me faire la morale. Le chum de Dany va me frapper pendant que Dany se croise les bras. Dany va dire au gars qu'il peut m'avoir. Le gars va arracher

ma culotte et me passer dessus. Un échange de bons procédés entre gars du coin.

Pour ma part, j'étais certain que Janis avait déjà subi tout ça, enceinte ou pas. Elle s'est levée et a commencé à courir dans ma direction. Je me suis senti pris entre Janis et Dany. Lui et son chum arrivaient trop vite à mon goût. Janis est passée devant moi comme un spectre. Elle a trébuché sur un pot de fleurs. Elle s'est relevée en se frottant le genou, puis elle s'est engouffrée sous le petit autel en béton. D'où j'étais caché, je pouvais la voir de biais.

Je me recroqueville sur le côté, comme un fœtus. Mes bras tremblent de façon incontrôlée. Au moins, je suis protégée du froid par trois côtés sous le tablier de l'autel. Les murs se referment sur moi. La nuit abaisse son plafond sur ma tête. Je serre les bras autour de mon corps. Je me mets à murmurer « Little wheels spin and spin », la chanson de Buffy Ste-Marie que Jack m'a appris à Winnipeg. Je répète ce mantra : « Little wheels spin and spin and... dead will dance on judgment day. » C'est une incantation pour que je gèle pas, mais surtout pour que Dany me trouve pas dans mon sanctuaire religieux. Je sais que je peux survivre au froid, mais pas à Dany. Pas cette fois-ci.

Aux mains de Dany, ma mort va être lente et atroce, mais surtout sans pitié. Avant de me laisser là en lambeaux, Dany va me sermonner, me faire la morale, sa façon de se justifier : il veut pas, mais je lui laisse pas le choix, je l'ai trop déçu, j'ai trompé sa confiance, j'ai abusé de lui en gardant ce bébé inutile. Dany va dire qu'il a aussi son mot à dire sur l'avenir du bébé, parce qu'il est probablement le père. Le problème, c'est que je veux

le garder pour moi, cet enfant-là. Je veux pas me faire avorter. Je l'aime déjà en maudit, ce bébé-là. Je veux un enfant depuis que je suis jeune. J'ai le droit de garder mon bébé. Je vais devenir clean. Je vais être une bonne maman. Cross my heart. And hope the baby won't die. Mes pensées défilent dans un film flou.

Je porte juste un gilet et un jeans. Je tremble de tout mon corps, mais je suis trop désespérée pour sentir les griffes du froid et de la noirceur qui déchirent ma peau. Je prends ma tête à deux mains pour étouffer les pulsations. Je regarde frénétiquement autour.

Le regard de Janis s'est immobilisé dans ma direction. J'ai eu un mouvement de recul, mais Janis pouvait rien voir, j'étais caché dans un coin sombre et elle était trop *zombie*. Tout à coup, elle a commencé à fouiller dans son sac. Sa voix était plus paniquée que rageuse :

— Où est-ce que je l'ai mis !

Elle a lancé son sac à ses pieds en pleurant.

— Où est-ce qu'il est rendu maintenant que j'en ai besoin ?

Au même moment, moi aussi, je me suis mis à chercher le couteau. Le couteau aiguisé, celui qui transperce la peau sans même forcer.

Janis a gémi :

— Ils vont me trouver, avec mon beau bébé.

Je suis prise de spasmes. Je frotte mon ventre en parlant à mon bébé : « J' t'aime, Brad ! » Je sors un sac Ziploc de la poche de mon pantalon. Je prends une poignée de pilules dans le sac et je les avale. Je les compte pas, mais il y en a pas mal. Ces pilules viennent pas du Dr Deschambault. C'est de la bonne cochonnerie du

chemin de Montréal. Je ferme les yeux. Je m'endors, les mains croisées sur mon ventre gonflé.

— Et toi, Sam ?

— J'étais la silhouette d'un fantôme. Je regardais Janis et j'entendais les gars parler. Une porte du truck s'est refermée. Les gars cherchaient Janis. Ils parlaient fort. Leurs voix se rapprochaient. J'ai placé le couteau devant moi, sur une grosse roche, comme ça je pourrais l'attraper rapidement. Janis a gémi. J'ai entendu des pas plus près de moi. J'ai bougé trop vite, le couteau a glissé en bas de la roche détrempée, sur le trottoir en béton. Un bruit clair, perçant, comme un coup de cymbales. J'ai figé sur place. Les gars ont arrêté de parler. Puis, Dany a lancé un ordre : « *Over there!* » Le bruit des pas s'est accéléré. Je me suis mis à trembler. J'ai voulu me pencher pour attraper le couteau, mais il était trop loin. Il était rendu à mi-chemin entre Janis et moi. Je suis tombé cul par-dessus tête en bas de la roche. J'étais à terre devant les gars.

— Pardon, tu as bien dit que tu es tombé devant les deux gars ?

— Pas loin devant. J'ai pas dit « devant devant ». En tout cas, j'ai bien failli m'empaler sur le couteau. Bon, où est-ce que j'étais rendu avant que tu m'interrompes ?

— Tu étais par terre devant les deux gars.

— C'est ça. J'ai aperçu leurs pieds. Dany s'est penché juste devant mon nez. Je pouvais sentir son odeur de hyène. Il a ramassé le couteau. J'étais raide comme une statue dans un musée. J'ai pas eu à retenir ma respiration tellement je suffoquais.

Janis a fait du bruit en bougeant. Les deux gars se sont tournés vers l'autel. Dany a dit : « Regarde, on l'a. » Ils se sont approchés de Janis.

— Alors là, comment as-tu réagi ?

— J'ai fait mon possible.

— Mais encore.

— Ce bout-là est pas mal embrouillé.

— Allez, fais un effort, c'est important.

— Bon, je vais te le dire. Je vais tout t'avouer.

Moi, j'ai paniqué, et pas juste un peu. Quand j'ai vu les gars avancer vers Janis, j'ai pas pu supporter de voir la suite. Je savais que ce serait dégueulasse. Je savais surtout que je pourrais rien faire pour les empêcher. Comprends, Doc, ils étaient deux contre moi, deux gars de la rue, des vrais sauvages. En plus, ils avaient le couteau. Je suis retourné me cacher dans mon trou. Je suis redevenu le petit Sam tapi dans le placard à l'entrée de l'appartement de mon enfance. J'ai entendu Janis gémir et...

— Sam ?

— Et j'ai eu la chienne. C'est ça que je t'avoue, je me suis poussé. Comme on dit, j'ai pris mes jambes à mon cou et je me suis mis à courir comme un fou en faisant un vacarme d'enfer. L'autre gars a commencé à me suivre, mais Dany lui a crié de laisser faire, que je valais pas la peine, qu'ils allaient m'attraper une autre fois, *anyway*. J'ai couru jusqu'au seul endroit où je savais que je serais en sécurité.

— Dans la Côte-de-Sable ?

— Exact. Quand je suis entré dans leur maison, Stéphanie et Karl ont rien dit. Je voyais bien à leurs regards qu'ils parlaient dans mon dos, mais ça me

dérangeait pas. J'ai passé des journées au complet à surfer sur Internet. Je couchais sur le divan du sous-sol. Je montais me chercher à manger quand Stéphanie et Karl étaient partis.

— Et c'est là que tu as pris connaissance de la découverte du cadavre au lac Meech. Et que Stéphanie, puis Karl sont descendus te rejoindre.

— Je vais te dire ce qui me hante le plus. C'est que j'ai encore une fois été un couillon. Encore une fois, j'ai été lâche. J'ai trahi une personne que j'avais le devoir de protéger. Le petit Sam peureux a pas changé en vieillissant. J'ai pas plus de tripes qu'avant. Avec le temps, je suis devenu un beau parleur, mais j'ai pas pris une once de courage de plus. « Pleutre un jour, pleutre toujours. » C'est ça, ma devise.

— Sam, ne t'en mets pas trop sur les épaules.

— Hé *man*! Je commence à me connaître. Oublie pas que j'ai sacré mon père là quand il avait besoin de moi. Un vrai peureux!

— Tiens, on va arrêter pour la journée. Prends la soirée pour te changer les idées...

— Tu l'as trouvé où ton sens de l'humour? Se changer les idées dans un hôpital psychiatrique... sans Internet, en plus de ça.

— Doc, ça doit faire cent ans qu'on se voit.

— En fait, ça fait à peine quelques jours.

— Même pas une semaine pour que ma vie vire encore une fois à l'envers.

— Sois doux avec toi-même, tu viens de vivre un autre traumatisme.

— C'est facile à dire pour toi, quand tu te berces dans ton fauteuil en cuir. Oublie tes formules toutes faites. Mets-toi à ma place.

— Laisse-toi aller, Sam.

— Maudit que j'aime pas ça m'épancher. En tout cas, pas en public.

— Il y a juste toi et moi.

— Doc, tu sais ce que je veux dire. Juste nous deux, c'est déjà un de trop.

— Ça se comprend avec les nouvelles que tu viens de recevoir.

— Qui me tombent sur la tête !

— Tiens, prends la boîte de Kleenex.

— Merci, mais t'as pas l'air de comprendre. T'es comme tous les autres.

— Pardon ?

— Écoute-moi bien. C'est pas les nouvelles accusations qui m'étouffent, c'est la disparition de la femme que j'aime. Janis, c'est tout ce que j'avais. Sa vie à elle, c'était ma vie. Tu peux juste pas comprendre. J'te gage que t'as même jamais aimé. Tu sais, « aimer pour de vrai. »

— Penses-tu vraiment que ce que tu viens de dire soit juste ?

— Laisse faire, Doc, je me comprends.

— Je veux bien, Sam, mais moi, j'essaie de te comprendre. C'est pour ça qu'on est ici.

— Non, il y a plus rien à comprendre. Ça sert plus à rien de pleurnicher. J'ai plus rien dans le réservoir, la *tank* est vide, percée comme un panier usé de chez Dollarama. C'est fini, les larmes ; elles ont toutes séché, à tout jamais.

D'ailleurs, pourquoi est-ce que je te parle ? Dis-moi, Doc, ça sert à quoi ? Bien, moi, je vais te le dire. Ça sert à rien. Absolument à rien ! *Sweet fuck all!* Jusqu'ici, tout ce que j'ai dit s'est retourné contre moi. Depuis le début, avec les flics, j'aurais dû me la fermer, me transformer en homme invisible. Au lieu de ça, je me suis ouvert la grande trappe et je me suis pendu moi-même.

Dès le départ, j'ai collaboré à cent pour cent. J'étais un livre ouvert. Je leur ai dit tout ce que je savais, sans rien omettre, comme ça ils verraient bien que j'avais rien à voir avec cette histoire. L'interrogatoire serait court. Ensuite, la police me laisserait partir en s'excusant de m'avoir dérangé. Ils m'auraient peut-être même donné une petite tape dans le dos : « Hé, chum, merci d'avoir fait

avancer notre enquête. Prends ma carte. Appelle-nous si tu penses à autre chose.»

— Sam, comment est-ce que ça s'est passé, au juste ?

— Bien, voilà. Quand les deux polices sont entrées dans la salle avec la fenêtre à sens unique, je me suis levé et je leur ai tendu la main pour montrer que j'étais de leur bord. Le plus mince, celui qui avait l'air d'un petit comptable constipé, a sorti son calepin et son stylo. Il s'est assis face à moi, de l'autre côté de la table. Il me regardait comme un hibou, sans rien dire, même pas de hululement. L'autre ressemblait à un gars qui avait déjà été un athlète, mais qui avait trop bu de bière. Il avait le visage rouge d'un obèse en train de faire une crise cardiaque. Il est resté debout à ma gauche, accoté au mur, juste assez en retrait pour déranger ma concentration. Il avait un habit brun et mâchait de la gomme en faisant un bruit fatigant de *couish, couish*.

Les deux gars m'ont laissé poireauter un bon bout de temps. Le comptable examinait son calepin, comme s'il était bloqué sur un puzzle Sudoku. L'autre jouait avec des trente sous dans ses poches. J'ai voulu détendre l'atmosphère. J'ai souri : « Moi, je suis prêt. On peut commencer. » Le comptable et le gros se sont échangés des petits regards entendus. Le gars le long du mur m'a regardé : « Tu vas arrêter de nous niaiser. » Je me suis retenu pour pas lui dire que le niaiseur était pas celui qu'il pensait. Le comptable s'est tourné vers moi. Il essayait d'avoir l'air doux.

— On a viré ton histoire dans tous les sens, Sam. J'ai commencé à me mordre la lèvre. Le doigt du comptable suivait les lignes dans son calepin.

— Beaucoup de détails concordent.

Il a fait une pause dramatique, comme dans une pièce de Racine.

— Mais malheureusement pas en ta faveur. On a tout passé au crible, en commençant par ce que tu as dit à ton premier interrogatoire. Tu sais, avant qu'on t'accuse d'avoir tué celui qui a été ton deuxième père.

— Avec Karl et Stéphanie, j'étais seulement en famille d'accueil !

Le gros m'a interrompu :

— Laisse faire, *kid*. Ton tour va venir de parler.

L'autre se donnait une voix pleine de compassion. Il bougeait lentement la tête de chaque côté de ses épaules.

— On est retournés sur le chemin de Montréal, dans la Côte-de-Sable, à la librairie du marché By. On a parlé à tout le monde, au vieux Brixton, le gars qui a découvert le cadavre de Janis au lac Meech. Il y a beaucoup de recoupements. Pas vrai, Pat ?

Le gars le long du mur a grogné pour montrer qu'il était d'accord.

Les interrogatoires se sont suivis et sont devenus plus corsés. Leurs questions étaient tordues. Leurs insinuations devenaient de plus en plus vicieuses. Moi, j'étais le petit Sam pris dans les jeux mesquins d'adultes. Un enchevêtrement de dédales sans issue, comme les histoires de Kafka, mais en plus noir encore.

À un moment donné, le costaud s'est décollé du mur. Il s'est approché de moi, d'un pas lent et délibéré. Il a étendu son ombre au-dessus de moi comme mon père Same le faisait quand j'étais recroquevillé par terre dans un coin. Il a pris le relais du comptable. Sa voix était sarcastique et plus forte que celle de l'autre :

— Toi et moi, on va examiner tes inventions, mon petit Sam. Sur le chemin de Montréal, personne a jamais entendu parler de Dany ou de Crystal. Personne a jamais vu un Ford F-150 rouge rôder dans les parages. Le vieux Brixton, mon *partner* et moi, on a écouté son entrevue à la télévision. J'ai sa déposition devant les yeux. On lui a parlé. On a pris des notes. On a comparé ça avec ce que tu nous as dit. Tu en as raconté un coup là-dessus, mon chum. Tu as donné beaucoup de détails. Trop de détails. Des détails précis. Trop précis. La vérité, c'est que tu as donné plus d'information que Brixton. Tu veux des exemples, mon p'tit *pit* ? On va t'en donner.

Le comptable s'est levé et les deux flics se sont relayés en me fixant droit dans les yeux. Leurs voix étaient fortes, comme celle de mon père. Leurs voix tonnaient en écho dans un incessant staccato de mitraillettes.

LE GROS : « Le cadavre étendu sur le lit de fougères. C'est vrai, Sam, sauf que Brixton a pas dit ça à la télévision. »

LE COMPTABLE : « Les vêtements déchirés. C'est vrai, mais Brixton a jamais mentionné ce détail aux journalistes. »

LE GROS : « Pareil pour le goulot de bouteille maculé de sang. »

LE COMPTABLE : « Le détail des cheveux blonds foncés en broussaille, c'est poétique et c'est vrai, mais notre témoin crédible a jamais dit ça en public. »

LE GROS : « Le corps lacéré. »

LE COMPTABLE : « La femme étendue sur le côté. »

LE GROS : « La marre de sang. »

LE COMPTABLE : « Les vêtements arrachés. »

LE GROS : « La bouteille. »

LE COMPTABLE : « Le sol couvert de feuilles, de mousse et de branches pourries. »

LE GROS : « Nous autres, on a fait exprès de contrôler les renseignements qui seraient rendus publics. »

J'étais déboussolé, genre gelé sur place. J'ai pas eu le temps de placer un seul mot avant que le gros recommence à m'attaquer :

— Peux-tu nous expliquer comment tu savais tout ça, si tu étais pas au lac Meech ?

Le comptable s'est gratté la joue avec un stylo :

— Mon ami, laisse-moi te parler un peu de la grotte. On a ratissé chaque pouce carré. On a parlé à l'équipe d'entretien. On a parlé à tous les voisins, à tous ceux qui auraient pu passer par là. On a même fait des tests d'ADN. Tu veux connaître la conclusion sci-en-ti-fi-que ? Sam, tu étais pas à la grotte. Janis était pas à la grotte. Ton imaginaire Dany était pas à la grotte.

Le comptable a murmuré juste assez fort pour que je l'entende sans me forcer :

— Puis, s'il existe vraiment ce Dany, c'est pas à ton père, mais à toi qu'il ressemble.

L'haleine du gros avait des relents de vieille cigarette. Il s'est penché au-dessus de moi :

— Je vais te dire ce qu'on va prouver en cour, Sammy. Tu étais jaloux parce que Janis voulait pas rester avec toi. Tu pensais qu'elle couchait avec d'autres gars. Tu la traquais. Myra nous l'a confirmé. D'autres personnes t'ont vu la suivre sur le chemin de Montréal. Tu t'es même sauvé de l'appartement de Vanier pour retourner te cacher dans la Côte-de-Sable. Tu as tué Karl. De sang-froid. Sans motif. Tu oses prétendre que c'est ton père que tu pensais poignarder. Tu t'es coupé au poignet pour faire semblant de te suicider. Juste assez pour que ça paraisse, mais pas assez pour mourir. Stéphanie nous a donné des détails sur ton état mental, le fait que tu es instable, que tu t'es fait mettre à la porte du Lycée Claudel après avoir menacé les autres étudiants. Tu vois, c'est pas d'hier que tu es porté à la violence.

Le comptable a plissé les yeux. Il avait maintenant une petite voix de vipère :

— Regarde-moi dans les yeux. Tu as volé le couteau de Janis. Tu as conduit Janis jusqu'au lac Meech et tu l'as assassinée. Janis et le bébé qu'elle portait dans son ventre. De sang-froid.

Doc, c'est là que j'ai capoté. Je manquais de souffle. Je suis devenu haletant. Je pense que c'est ce qu'ils voulaient que je fasse, montrer que mon

cerveau était tout croche. J'aurais voulu rester calme, leur expliquer combien je l'aimais, ma Janis, qu'elle était toute ma vie et plus encore, mais j'y parvenais pas. De toute façon, ça aurait servi à rien. Pire que ça, ça aurait nui à ma cause. Je suis peut-être pas un génie, mais on a pas besoin de me faire un dessin quand je me fais *framer* gros comme le bras.

J'entendais leurs voix dans une série d'échos. Des bribes de phrases s'entremêlaient à un rythme effréné. «T'as tout inventé!» «On a des témoins qui vont jurer que tu la traquais, ta Janis!» «Mais, t'es allé pas mal plus loin que le harcèlement!» «Tu es passé aux actes!» «On a des preuves en béton!» «Les cadavres mentent pas!»

Doc, j'étais pas loin de me demander si j'étais bien dans la salle d'interrogatoire, si je vivais un cauchemar. J'avais envie de me pincer pour voir si j'existais vraiment, si je m'étais pas inventé moi-même. Si j'halluciniais pas.

Comprends-tu, Doc, que c'était ma parole contre celle d'une morte? Je me faisais condamner par un cadavre. Comment veux-tu contredire quelqu'un qui est plus là? Autre chose. En désespoir de cause, je leur ai dit que j'aurais pas pu conduire jusqu'au lac Meech. J'ai lâché entre mes dents : «J'ai jamais eu de permis. Je me suis jamais assis derrière le volant d'une voiture, même pas d'un kart de golf.» Le gros m'a interrompu en riant : «Ça veut rien dire.» Le comptable est revenu à la charge : «On est pas nés de la dernière neige, Sam.» L'autre a renchéri : «C'est juste une autre menterie qui

s'ajoute à toutes les autres que tu nous a dites ! Karl, Janis. Ton père, Same, lui aussi mort dans des circonstances suspectes. Ça aussi, on va enquêter ça. » J'avais envie de lui demander ce qu'il entendait par « ça ».

Les mots du comptable ont glissé de façon mielleuse :

— Les cadavres s'accumulent, mon gars.

Le gros m'a regardé dans les yeux avant que je décide si je devais rire ou pleurer.

— Tu en caches combien d'autres, des cadavres, hein ?

L'autre a souri.

— Janis, c'est clair qu'elle a existé. Après tout, on a trouvé son cadavre. On t'a accusé de l'avoir tuée. Mais pour le reste, Gaïa, Winnipeg, les détails sur sa vie, on prend tout ça avec un grain de sel.

Le gros a ricané.

— Ça sort probablement de ton imagination très fertile.

C'est là que l'élastique a craqué. Je suis sorti de ma torpeur. J'ai complètement pété les plombs. J'ai sauté dans la face du comptable. Je voulais écraser la petite limace. J'ai crié : « Mes osties de tabarnak ! » Mais ils étaient deux. Deux gars plus forts que moi. Le gros m'a attrapé par les épaules. Il m'a plaqué contre le mur. Sa voix sonnait cent pour cent la victoire : « Ce que tu viens de faire à mon *partner*, ça s'appelle des voies de faits et de l'entrave au travail d'un policier. » Le comptable a enchaîné : « Ton cas s'aggrave. »

Le regard des flics disait que je venais de leur donner raison. Je corroborais ma propre culpabilité. J'étais devenu leur meilleur témoin contre moi-même. Genre *Sam vs Sam*. J'ai baissé les bras et je me suis effondré sur la chaise.

J'ai compris que ça servirait plus à rien, qu'on peut pas se battre contre l'inévitable. Toute résistance était futile. J'ai décroché de la *game*. La décision avait déjà été prise et ça servait à rien que je continue à me défendre. Ma vie était tracée d'avance. « Le sort en est jeté », comme disait l'autre, Jules César. C'est ça l'inéluctable fatalité.

J'ai baissé les bras et j'ai commencé à me lever, mais le gros m'a fait signe que l'interrogatoire était pas fini.

— Mon p'tit *pit*, tu sais ce qu'ils disent, « A beau mentir qui vient de loin. » Bien moi, je viens de pas loin. Ouvre bien tes deux oreilles. Tu veux savoir combien vous avez l'imagination galopante, toi et tes voix imaginaires ?

Il s'est essuyé le front avec un mouchoir :

— Tu sais, Vanier, bien j'ai grandi là. Ma mère reste encore là. Moi, je vais la visiter une fois par semaine et je me suis pas encore fait *mugger*, pas une seule maudite fois. Tu as conté plein d'histoires juste pour qu'on te prenne en pitié. Regarde-moi dans les yeux. Tu vois bien que c'est pas la zone de guerre que tu nous inventes. Un peu plus et tu te lamentais que tu es *shell shock*, que ta naissance t'a infligé un stress post-traumatique inguérissable.

Le comptable a commencé à ranger ses papiers.

— Comment que tu veux qu'on te croie pour le reste de ton histoire : Karl, Janis. Pis ton père et ta mère. On pourrait *checker* pour voir si ton Hunter S. Thompson est même déjà venu à Ottawa.

Doc, là j'écoutais déjà plus. J'avais même pas la force de hausser les épaules. J'étais dans un autre monde. J'étais dans une place d'où je suis pas encore revenu.



Et toi, Doc, qu'est-ce que tu sais de moi ? Depuis la première fois que je me suis assis dans ton bureau, j'ai à peine effleuré la douleur de mon enfance. J'ai décrit des situations, mais j'ai jamais vraiment sondé mon âme. Je me suis retenu, peut-être par pudeur, par une bonne dose de machisme mais, en réalité, j'ai moi-même jamais osé me regarder honnêtement. J'avais sans doute peur de me comprendre réellement. D'ailleurs, je sais pas encore qui je suis en réalité, tout comme j'ai jamais vraiment compris Janis, en tout cas pas à temps.

Ma Janis, elle aussi, elle vivait dans une illusion. Vanier, comme Winnipeg, tout ça, c'était un monde imaginaire pour elle. Au début, j'étais pas mal fier de lui montrer le chemin de Montréal. Mais ses traits s'assombrissaient à mesure que je parlais. Des fois, Janis se raidissait en pointant vers l'autre côté de la rue. Elle attrapait mon bras en soufflant : « Regarde les fantômes. » Moi, je voyais rien, ça fait que Janis disait que je comprenais jamais rien. La vérité, c'est qu'elle a transposé les malheurs de son

enfance sur ses épaules partout où elle est allée. Janis a jamais quitté Gaïa.

Depuis que je suis ici, à l'hôpital Royal Ottawa, j'ai pas mal réfléchi. Ça porte à ça quand t'es enfermé avec une gang d'aliénés mentaux et que tu sais pas si tu vas jamais sortir. Je croyais tout donner, alors qu'en réalité je cherchais à combler un vide, à panser les plaies de mon enfance. Des fois, je me dis que j'ai été rien qu'un lâche envers les autres, mais surtout face à moi-même. En vérité, je me sauvais du monde. En entourant Janis de toutes mes attentions, je cherchais rien d'autre qu'à la transformer à l'image que je me faisais d'elle. Janis, c'était la projection de mes espoirs. Janis voulait survivre à ses fantômes et moi je me projetais dans mes fantasmes.

Mais, tu sais, la vraie cause de mon traumatisme, c'est pas tant d'avoir été barouetté entre Vanier et la Côte-de-Sable. Chaque quartier a sa texture, mais de bien des façons ils partagent une histoire commune. En réalité, le vrai problème, c'était le monde. J'ai quitté une mère manquante et un père cruel dans un sous-sol moisi de Vanier, puis là j'entreprenais mon adolescence avec des bourgeois pleins de bonne volonté qui voulaient trop mon bien dans une maison cossue de la Côte-de-Sable. C'est aussi que j'ai jamais eu de vrais modèles de vie, sauf peut-être Hunter S., mais lui aussi est disparu de mon firmament comme une étoile filante. Personne m'a jamais appris comment agir avec le monde. J'ai tout le temps dû improviser. C'est sans doute pour ça que j'ai pas su m'occuper

de Janis. Je la comprenais pas et je savais pas comment la prendre.

Doc, si je me confie à toi, c'est parce que j'ai pas le choix. J'ai compris ça quand la juge a ordonné que je subisse une évaluation psychiatrique. J'ai vu que j'étais acculé au pied du mur. Maintenant, je sais que je suis embarré dans une pièce sans issue. Mes choix sont limités et pas rassurants. D'une façon ou d'une autre, on va dire que je pose un danger pour la société. Selon ce que tu vas écrire dans ton rapport, je peux aller en prison ou à l'asile. Barreau pour barreau, j'ai aucune idée de ce que je préfère. Comme on disait à l'université, c'est un vrai choix cornélien que j'ai là. J'allais dire « qui s'offre à moi », mais comme offre, on a déjà vu mieux. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Continue, Sam. Tu as toute mon attention.

— Tu dis rien ? C'est quoi ton verdict ? Je suis sain d'esprit ou pas ? *In other words*, on m'enferme avec les criminels ou avec les fous ?

— Tu le sais bien que ma tâche se limite à faire une évaluation. Le rapport de nos entretiens va faire partie du dossier du procès. D'une façon ou d'une autre, bonne chance. Tu viens à peine de...

— *Oh God*, ce qui faut pas entendre : « Tu viens à peine de commencer ta vie ! » C'est une *joke*, ça, ou quoi ?

— Au contraire, Sam. Je sais que ce n'est pas facile pour toi, en ce moment. Garde le moral. Oublie pas le moment présent.

— T'es rendu jovialiste, ou quoi ? C'est facile à dire quand ton cul penche pas au-dessus d'un

canyon. Mon moment présent à moi, c'est qu'on vient de m'accuser d'avoir tué la femme que j'aime, et d'autres personnes encore. Au juste, ça représente quoi « aujourd'hui », « demain », pour moi ? C'est quoi la notion du temps quand ton seul avenir, c'est d'être enfermé dans une cellule ?

Moi, Sam, je te dis que, cette fois-ci, on m'a arrêté trop tôt. Peu importe le verdict, peu importe où on va m'enfermer, je vais trouver le moyen de mettre fin à ce mélodrame. Ça va être avec un couteau à l'asile ou avec un pic artisanal dans ma cellule du pénitencier. Ça va se faire vite en tranchant les veines à l'intérieur de mon coude. C'est plus efficace que sur le poignet. J'en sais quelque chose. Je suis déjà passé par là. Retiens bien ceci : on pourra pas m'enlever la liberté de choisir la fin de mon histoire. Tu sais, la capacité de décider quand et comment je vais tourner la page. Cette fois-ci, je vais avoir l'audace de finir la job.

— Fais pas de gaffe, Sam.

— J'ai plus rien à dire. Ni à toi ni aux autres. C'est ça mon histoire. Moi, Sam. Elle, Janis. Notre bébé Sim. On s'appartient pour toujours. Rien de plus, rien de moins. Maintenant, tu peux ranger ton stylo. On ferme les livres. Merci quand même de m'avoir écouté.

Épilogue

Le jour s'éteint sur le canal Rideau. Je ne suis pas sorti de mon bureau pendant cette longue journée de lecture et de réflexion. Les collègues ont respecté la consigne de ne pas me déranger. Mon adjoint a eu la gentillesse de laisser un plateau de nourriture à ma porte, comme Sam le faisait pour son père.

J'ai relu les notes de mes rencontres avec Sam. Je vais prendre la fin de semaine pour réfléchir au rapport que je dois remettre au tribunal. Je revois en esprit les critères du Code criminel, à savoir si, au moment du meurtre de Karl, Sam pouvait juger de la nature ou de la qualité de l'acte qu'il a commis, ou s'il savait que cet acte était mauvais.

Cela dit, dans mon évaluation, je devrai être sur mes gardes, à la fois face à moi-même, parce que je me suis peut-être attaché à Sam, mais aussi face à Sam, parce que celui-ci pourrait bien m'avoir habilement manipulé sur la nature de son état mental au moment du meurtre de Karl. Dit autrement : est-ce que Sam se jouait de moi pour tenter de se faire déclarer criminellement non responsable ? Comme l'écrivait Boris Cyrulnik : « Il faut apprendre

à observer afin d'éviter la beauté vénéneuse des métaphores.» Telle que Sam me l'a décrite, sa vie m'a parfois semblé être la métaphore de quelque chose qu'il ne comprenait pas lui-même.

Je range mes dossiers. Je ferme le cadenas sur le tiroir du classeur. J'enfile ma veste en pensant à Sam. Je le revois assis dans le fauteuil de mon bureau. Sam s'est levé pour mettre fin à notre entretien :

— Je t'ai raconté tout ça avec la liberté fatidique du condamné. J'ai accepté mon sort, la mort de mon âme. Pour ce qui est du reste, ça m'importe peu.

Il m'a examiné pendant plusieurs minutes, avant de me tendre la main :

— Doc, tu sais, depuis que je t'ai parlé, je comprends un peu mieux le non-sens de ma vie. Mais toi, tu connais ta job. Écris tout ce que tu veux dans ton rapport parce que, peu importe tes conclusions, ça va être *chill* avec moi. Les autres, la juge, le jury, pourront faire ce qu'ils veulent.

J'ai voulu répondre, mais le jeune homme a placé l'index devant ses lèvres :

— Chut. Tu sais ce que tu as faire.

Sam s'est retourné. Il est sorti de mon bureau en fredonnant un air de Leonard Cohen : « *Like a bird on a wire, like a drunk in a midnight choir, I have tried in my way to be free.* »

Remerciements

Je tiens à remercier Anne-Marie Duquette, ma lectrice de première ligne.

J'exprime mes plus sincères reconnaissances à des collègues du Barreau, tout comme à divers intervenants des milieux psychologique, social et policier pour leurs précieux conseils.

Je m'en voudrais de ne pas mentionner l'apport de mes lectures en matière de traumatisme, de résilience et de dépendance, de même qu'en droit pénal, notamment les textes suivants :

Boris Cyrulnik

Les nourritures affectives (Éditions Odile Jacob, 2000).

Les vilains petits canards (Éditions Odile Jacob, 2001).

Je me souviens (Éditions Odile Jacob, 2010).

Sauve-toi, la vie t'appelle (Éditions Odile Jacob, 2012).

Gabor Maté

Scattered Minds: A New Look at the Origins and Healing of Attention Deficit Disorder (A.A. Knopf Canada, 1999).

Quand le corps dit non : le stress qui démolit (Éditions de l'Homme, 2003).

In the Realm of Hungry Ghosts : Close Encounters with Addiction (Vintage Canada, 2009).

Addiction is a Response to Childhood Suffering (The Fix, Jan. 6, 2016).

Pierre Béliveau & Martin Vauclair

Traité général de preuve et de procédure pénales (Éditions Yvon Blais, 2009).

Daniela Schiller

From Fear to Safety and Back: Reversal of Fear in the Human Brain (The Journal of Neuroscience, 2008).

Ce roman a été écrit en partie pendant une résidence d'écrivain à la Maison Jules-Roy, à Vézelay, en Bourgogne, pour laquelle l'auteur a bénéficié d'une bourse du Conseil des arts du Canada.

Indociles

Le tiers exclu
Une irrésistible envie de fuir
CATHERINE BELLEMARE

Moi, Sam Elle, Janis
JEAN BOISJOLI
mépapasonlà
ALAIN PIERRE BOISVERT

Un bon jour, il va bien falloir faire quelque chose
ALAIN CAVENNE

Les lectures terminales
JEAN DUMONT

Le bonheur est un parfum sans nom
Pour l'amour de Dimitri
DIDIER LECLAIR

Je l'ai écrit parce que j'avais besoin de vivre
ÉMILIE LEGRIS

Hubert, le restavèk
GABRIEL OSSON

Entre l'étreinte de la rue et la fièvre des cafés
PIERRE RAPHAËL PELLETIER

Tango tatouage
JEAN PERRON

La cérémonie de guérison clandestine
Le legs d'Eva
WAUBGESHIG RICE

Xman est *back* en Huronie
JOËLLE ROY

Juré, craché !
DANIÈLE VALLÉE

Image de couverture : © Sarah2 | Shutterstock® images

Couverture et mise en pages : Anne-Marie Berthiaume
Révision : Pierre Chartrand

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
GATINEAU (QUÉBEC) CANADA

«Elle, Janis. Moi, Sam. Notre enfance. Notre amour. Nos vies soudées par la désespérante recherche du bonheur. Des existences soldées par l'inévitable dénouement dramatique. Et la fin de tout pour nous. C'est ça la vraie déchéance. [...]

J'ai longtemps pensé que les astres étaient parfaitement alignés. Doc, j'y ai vraiment cru. De tout mon cœur. Je me suis lancé corps et âme dans cette relation, comme un maudit fou, des fois comme un déchaîné ivre de mes illusions. Janis aussi voulait y croire, à l'amour parfait, mais elle était plus réticente. C'était un mirage pour elle. Moi, je poussais vite, elle, elle se hâtait lentement. Elle était plus prudente, la Janis. Moins tête folle que moi en amour.

Doc, tu te tapotes les lèvres avec ton stylo... »

Jean Boisjoli a été professeur, journaliste, avocat et coopérant international à Haïti. Il a publié trois recueils de poésie et un premier roman, *La mesure du temps* (Prise de parole, 2016), qui lui a mérité le prestigieux prix littéraire Trillium. Dans ce nouveau roman, *Moi, Sam. Elle, Janis*, il se fait l'écho d'une jeunesse écorchée qui se sent larguée par une société à la dérive.